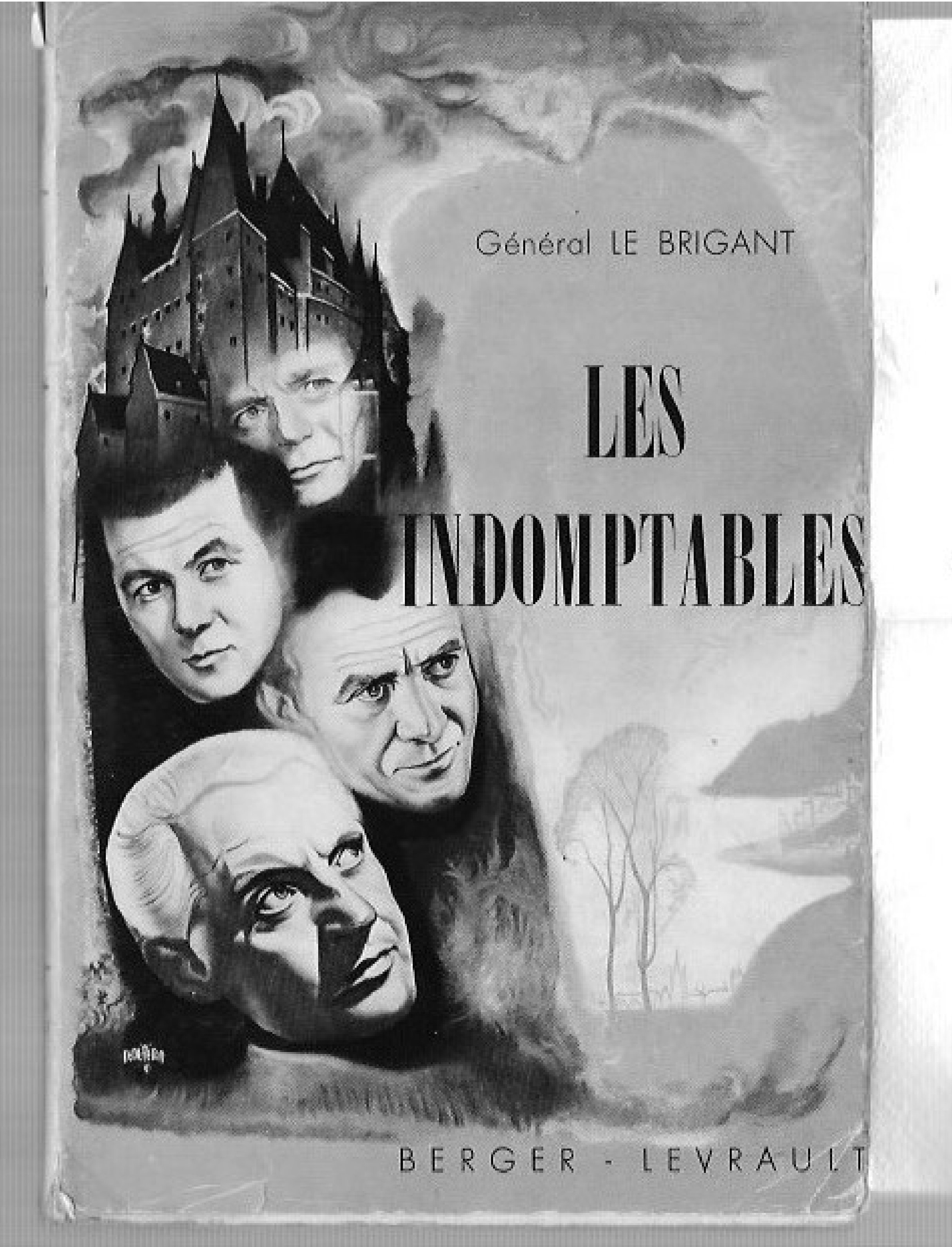

Général LE BRIGANT
LES
INDOMPTABLES
BERGER - LEVRAULT

LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Général LE BRIGANT

LES INDOMPTABLES

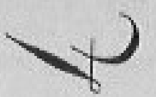
Avec 8 photographies hors texte
et 6 croquis dans le texte

Nouvelle édition

PARIS
ÉDITIONS BERGER-LEVRAULT
5, rue Auguste-Comte (VIe)
1967

Les photographies illustrant ce volume
sont extraites du film " *Les indomptables de Colditz* "

*A la mémoire des officiers français
passés par le camp spécial de Colditz
morts ou disparus pour la Patrie*



Jacques Prot
évadé, tué dans les combats d'Italie.

Alban Darthenay
Robert Hanus
André Rondenay
évadés, entrés dans la Résistance,
fusillés en France par les Allemands.

Michel Girot
Albert Lussus
Louis Bechart
évadés, repris, assassinés par la Gestapo.

Alfred Gallais
tué en sautant d'un train en marche.

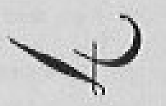
Serge de la Roussilhe
4 fois évadé, 4 fois repris,
tué dans les combats d'Indochine.

François Collinbau
évadé, repris, tué dans les combats d'Indochine.

René LALAND
4 fois évadé, 4 fois repris,
entré dans la Résistance,
mort des suites de tuberculose rénale
due aux travaux d'évasion dans lesquels il s'est surmené.

René BOUTARD
2 fois évadé, 2 fois repris, mort en captivité.

Émile AIGOUY
Bernard BRUNET
Léon JORNA
André LE JEUNE
René SCHAEFFER
Charles THIBAUDIN
Raymond WILLEMET
disparus depuis leur dernière évasion.



AVERTISSEMENT

Ce livre est écrit pour des prisonniers, par un prisonnier. Mais là n'est pas son originalité. Elle tient surtout à ce qu'il relate, avec le plus grand souci d'exactitude et d'objectivité, les faits saillants de la vie de certains prisonniers, qui n'ont jamais pu admettre que la captivité fût compatible avec la fin de l'état de guerre.

Pour ces hommes, l'armistice n'a pas existé du moment que les hostilités se sont poursuivies, en ce qui les concernait, sous la forme de cette insupportable détention. Ils n'ont jamais admis qu'on pût se prêter à des ententes, à des rapports amiables, à une collaboration effective avec des gardiens en armes qui leur imposaient sans faiblesse les rigueurs d'un emprisonnement analogue à celui des condamnés de droit commun.

Non contents, en effet, de soumettre des milliers d'hommes à une existence de serfs, les Allemands avaient encore la prétention d'être l'objet de leur part d'une attitude favorable.

Certains prisonniers, plus soucieux de méprisables avantages matériels que de dignité, se sont prêtés à ces dégradantes concessions.

Les prisonniers du château de Colditz s'y sont toujours montrés rétifs.

L'intransigeance de leur attitude, leur esprit combatif et leur permanente hostilité leur ont valu un régime rigoureux qu'ils ont supporté sans désarmer.

Ces récalcitrants, ces « indomptables » de la captivité, méritent de n'être pas confondus avec ceux qui ont accepté passivement l'état de prisonniers, indifférents aux événements, uniquement soucieux d'un minimum de confort.

Ce livre est destiné à leur rendre l'hommage qui leur est dû.

C'est un mémorial fidèle de leur conduite, et non un récit plus ou moins enjolivé pour séduire le lecteur.

Il contient, en particulier, des données techniques qui pourront sembler d'un médiocre intérêt. Ces précisions sont nécessaires cependant à la mise en relief et à la compréhension des diverses formes d'activité dont le château de Colditz fut le siège. Ce sont des faits vécus que les exécutants seraient déçus de ne pas retrouver dans toute leur exactitude et dont le minutieux exposé ne rebutera sans doute pas ceux qui tiennent à tout comprendre.

Le lecteur qui voudra bien s'intéresser à la lutte ardente de ces « résistants de la captivité » excusera l'aridité de détails consignés à l'intention de Français qui ont fait honneur à leur pays.

PREMIÈRE PARTIE

LE CAMP DE COLDITZ

CHAPITRE I

Camp spécial, hôtes spéciaux

L'oflag IV C, plus généralement appelé camp de Colditz, du nom de la petite ville de Saxe qui lui donnait asile, était un *Sonderlag*, c'est-à-dire un « camp spécial d'officiers prisonniers ». Il réédita, pendant la guerre 1939-1945, le Scharnhorst de la guerre 1914-1918, avec cette différence — à l'avantage de Colditz — que ce fut un camp international.

Son caractère spécial tenait à ce qu'il était organisé pour assurer la garde des prisonniers jugés indésirables dans les camps ordinaires, soit en raison d'une attitude indisciplinée à l'égard des gardiens, soit à la suite de tentatives d'évasion, soit simplement parce qu'ils n'étaient pas de race aryenne.

D'ailleurs, le 28 mai 1942, les officiers français israélites et (à quelques exceptions près) les aryens indisciplinés étaient dirigés sur le camp de Lübeck, Colditz restant exclusivement réservé aux officiers atteints du « virus de l'évasion ». Les quelques chiffres suivants sont édifiants à cet égard.

Sur 412 officiers français passés par le camp de Colditz :

236 étaient d'incorrigibles « touristes ». Ils ont à leur actif :

466 tentatives d'évasion;

41 d'entre eux ont réussi;

12 sont morts;

7 sont disparus dans des conditions qui resteront sans doute ignorées.

Le cadre

Contrairement à la plupart des camps installés en rase campagne avec un entourage de barbelés, le camp de Colditz est constitué par un vieux château fort, le Schloss, datant de l'époque où la Saxe était sous la domination du roi de Pologne. Somptueux rendez-vous de chasse au temps de la splendeur du royaume polonais, il servait disait-on, d'asile d'aliénés, avant de recevoir des prisonniers de guerre. Cela ne le changeait guère, s'il est vrai que les maisons de fous retentissent sans cesse des cris des habitants et que la plupart d'entre eux sont hantés par une idée fixe. Moins fantaisistes cependant que leurs prédécesseurs dont l'idée fixe varie d'un aliéné à l'autre, les prisonniers du château s'en tenaient à une seule pensée, commune à tous; fausser compagnie à leurs gardiens. Pour donner une idée de cette prison, il nous suffit d'évoquer les impressions d'un groupe de prisonniers ayant quitté sous bonne

garde le camp où ils sont devenus indésirables pour débarquer à Colditz, terme de leur voyage.

Au sortir de la gare, située dans la vallée comme la plupart des maisons du pays, le regard est irrésistiblement attiré par le château qui domine d'une centaine de mètres et écrase de sa masse imposante la petite ville groupée à ses pieds. De nuit, l'impression est plus frappante encore. Violemment éclairé sur toutes ses faces par de puissantes lampes qui mettent en relief chaque détail, le château se découpe dans le noir, au-dessus de la ville plongée dans l'obscurité, comme pour attirer dans ses murs d'où il ne ressortira plus le voyageur attardé.

Sac au dos, musettes au flanc, lourdes valises à la main, entourés de sentinelles armes chargées, baïonnettes menaçantes, les futurs hôtes du Schloss traversent la ville en franchissant la Voulde sur un pont de pierre, gravissent péniblement des ruelles abruptes, puis des escaliers interminables.

Ils arrivent exténués devant la poterne extérieure qui, entre deux fossés profonds, donne accès au château. Le cerbère qui la garde examine minutieusement les papiers que lui présente le chef de détachement, donne un coup de téléphone pour annoncer cette arrivée, et, lorsqu'il en a reçu l'autorisation, se décide à ouvrir le portail d'entrée. Celui-ci donne sur une cour entourée des hauts bâtiments de la Kommandantur. Au fond, une seconde poterne, plus basse que la première et sous laquelle les lourds souliers ferrés éveillent un écho funèbre, conduit à un chemin de ronde étroit

au bout duquel on aperçoit le poste de police avec son inévitable sentinelle devant les armes. Un œil exercé estime aussitôt, d'après l'importance de ce poste, que le nombre de sentinelles est supérieur à 10 et, de fait, 13 sentinelles surveillent le Schloss aussi aisément de nuit que de jour grâce aux puissantes lampes qui l'éclairent.

Un officier allemand, une cape jetée sur les épaules, accueille les nouvelles recrues avec un sourire hypocritement cordial en déclarant : « Ici, académie d'évasion. » Tandis qu'il s'entretient avec le chef de détachement, un prisonnier facétieux à la mine patibulaire apparaît derrière les barreaux d'une fenêtre du premier étage, demandant d'une voix mourante : « Vous êtes prisonniers, moi aussi, mais quelle heure est-il donc? Nous ne savons plus rien dans cette geôle. » Menacée par la sentinelle, la figure disparaît tandis qu'après plusieurs tours d'une énorme clé maniée par le chef de poste, le massif portail de chêne, qui donne accès à l'intérieur du château, tourne sur ses gonds.

Franchissant à l'instar des réprouvés de l'*Enfer* de Dante, cette troisième et dernière enceinte aussitôt refermée, les nouveaux hôtes, encadrés cette fois par des soldats du poste de police, se trouvent alors dans une minuscule cour rectangulaire de 30 mètres sur 15, aux gros pavés désunis, en pente ascendante marquée entre le portail qu'ils viennent de franchir et le bâtiment opposé. Vidée de ses occupants quelques instants plus tôt, pour éviter tout contact avec les entrants, cette cour est désespérément vide. Elle éveille

d'ailleurs bien plus l'idée d'un puits que d'une cour, car, sauf une petite échappée sur la droite, elle est dominée de toutes parts par de hauts bâtiments à quatre étages, aux toits très inclinés, de sorte qu'en hiver le soleil n'y pénètre pas.

Une vigne vierge, dont le feuillage saigne en automne, tapisse le mur du fond. C'est la seule note gaie de cette écrasante prison. A chaque encoignure, une porte de fer barre l'entrée d'un escalier de pierre en spirale, conduisant aux étages. Celle du fond, à gauche, est ouverte, les arrivants y pénètrent, montent deux étages toujours porteurs de leur pesant barda, et leur voyage s'achève dans une chambre nue, où, enfermés à double tour, exténués, ahuris, renonçant à toute espérance, ils peuvent enfin s'étendre sur quelques paillasses aplaties.

Cependant, à travers les barreaux des fenêtres donnant sur la cour, les plus ardents, avides d'une plus ample connaissance de leur prison, et fort inquiets sur le sort des objets défendus qu'ils ont réussi à apporter malgré la fouille du départ, observent avec attention tout ce que peut atteindre leur regard.

Le grand bâtiment à droite, avec cet encadrement de porte fait d'arabesques et d'armoiries en relief, avec ces hautes et étroites fenêtres ogivales aux vitraux sales, c'est certainement la chapelle, dont le clocher byzantin porte un cadran rouillé qui n'indique plus l'heure. A gauche, c'est la cuisine, comme l'indique l'inscription tracée au-dessus de la porte, et, en face, de chaque côté du

portail d'entrée, se dressent des bâtiments à quatre étages aux nombreuses fenêtres toutes barreaudées.

Sur celui de gauche, beaucoup plus moderne que l'ensemble de la construction, on lit *Saalhaus*.

Il comporte, en effet, aux étages supérieurs, une véritable salle de théâtre pouvant recevoir 250 spectateurs, tandis qu'au rez-de-chaussée sont installés les bains-douches.

La nuit tombe; les lampes s'allument, éclairant tous les recoins de la cour où veillent deux sentinelles en armes. Une sonnerie retentit, on entend de nombreux pas dans l'escalier voisin, et de chacune des portes d'encoignure, les prisonniers sortent pour l'appel.

La cérémonie terminée, ils remontent peu à peu dans les chambres; sur une intervention de l'officier de service, la cour se vide. Les sentinelles restent seules, martelant de leurs lourdes bottes le pavé sonore. Les lumières des chambres s'éteignent. Les observateurs aspireraient alors à se reposer enfin de leur rude journée, si un mot lancé à la hâte à travers la porte ne les avait prévenus d'une intervention sur le coup de minuit. A cette heure-là, en effet, un bruit discret venant de l'étage supérieur frappe leurs oreilles attentives. Un instant après, des ficelles se balancent à hauteur des fenêtres et, par une série de montées et de descentes de ces monte-charges improvisés, tous les objets qui ne peuvent échapper à la fouille sévère du lendemain : argent allemand, cartes, boussoles, vêtements civils même, gagnent l'étage au-dessus où ils sont mis en sûreté.

Avec cette aide anonyme, un peu d'espoir renaît dans le cœur de ces hommes épris de liberté.

Cependant, le lendemain, la pénible impression de l'arrivée se confirmera, quand ils sauront que l'unique issue de leur nouvelle prison ne s'ouvrira plus devant eux que pour la promenade quotidienne d'une heure et demie dans un coin du parc du château. Encore n'en peut bénéficier qu'un tiers de l'effectif des prisonniers. Le plus souvent, d'ailleurs, la promenade est supprimée, soit parce que le nombre des promeneurs est jugé insuffisant, soit à titre de punition, cette privation constituant la sanction collective préférée de l'autorité allemande. De plus, la promenade est entourée de précautions telles que beaucoup préfèrent y renoncer.

Circonscrite dans des barbelés, surveillée par de nombreuses sentinelles fusils chargés à la main et mitrailleuses prêtes à ouvrir le feu, la partie réservée aux prisonniers est, par surcroît, trop exiguë pour les jeux de plein air : en outre, les candidats promeneurs doivent se prêter à quatre appels longs et minutieux : un avant le départ, effectué par le chef du poste de police, un à l'arrivée au parc par l'officier responsable de la promenade, un de nouveau au parc avant le retour; enfin, la porte de la cour ne s'ouvre pas pour la rentrée avant que le chef du poste de police se soit assuré, par un quatrième appel, qu'on lui ramène un nombre de prisonniers égal à celui qu'il a laissé partir. C'est à décourager parfois les plus réfractaires à la réclusion du Schloss. Aussi bon nombre renoncent définitivement, après quel-

ques essais, à la promenade au parc; à tout prendre, ils préfèrent l'existence confinée du château.

Les sédentaires tâchent de s'accommoder de la promiscuité permanente d'une chambre surpeuplée et malodorante, encombrée par les caisses, à deux compartiments superposés, qui tiennent lieu de lits. Étendus sur leurs plates paillasses aux copeaux agglomérés, ou assis sur leur petit tabouret branlant devant une étroite tablette de leur confection, ils rêvent, dorment, lisent, ravaudent, reprisent, discutent, échafaudent des projets. D'aucuns même, doués d'une faculté d'abstraction peu commune, se plongent dans des travaux intellectuels que ne parviennent pas à troubler les conversations, les cris, les chants, les interpellations, les disputes, voire les batailles de 25, 60 et jusqu'à 80 énergumènes débordants de vie.

Les péripatéticiens tournent comme ours en cage dans l'étroite cour intérieure, au risque d'intercepter douloureusement l'une des nombreuses trajectoires des balles de tennis, violemment lancées en tous sens, par des joueurs anglais impénitents.

Les sportifs accaparent les trois quarts de la cour pour l'entraînement et les compétitions internationales de volley-ball, à moins qu'ils ne l'occupent tout entière pour jouer au *stool-ball*, ersatz du rugby imaginé par les Anglais, et d'où les joueurs, roulant l'un après l'autre sur les pavés, sortent presque tous avec des ecchymoses et des effets en lambeaux.

Les « Agissants », toujours en éveil, explorent sans trêve, des caves aux greniers, le domaine

commun. La vie du château n'a pas de secret pour eux. La moindre modification dans l'état des lieux ou dans le rythme de la vie quotidienne ne leur échappe pas. C'est à la faveur de cette connaissance profonde et constamment tenue à jour des aîtres de la maison, qu'ils règlent leur mystérieuse et permanente activité.

Les habitants

Prisonniers. — Tel est l'espace vital dans lequel se coudoient, du matin au soir, 400 à 500 vigoureux gaillards de toutes nationalités ou presque.

Anglais sportifs et désinvoltes, venus de toutes les parties du monde (1) aux tenues confortables et variées : marins vêtus de bleu foncé, aviateurs de gris fer, écossais du kilt ou du pantalon à carreaux comme on n'en voit en France qu'au music-hall, officiers de l'armée de terre aux insignes les plus divers; tous cossus, tous chaussés de bons souliers de guerre fréquemment renouvelés, fumant sans cesse, soit en pipes, soit en cigarettes, des tabacs de luxe aux parfums trop évocateurs.

Gaullistes des Forces françaises libres, incorporés aux britanniques, vêtus et nourris à l'anglaise, mais restés très français d'allure.

---

(1) C'est à telle enseigne que si vous dites à un officier britannique. « Vous êtes anglais », il répondra le plus souvent : « No, je suis écossais, ou irlandais, ou australien, ou canadien anglais ou canadien français » (la réponse est faite alors en excellent français) ou même parfois « gaulliste ».

Polonais, rigides et fiers, bottés, cirés, strictement boutonnés, multipliant saluts, inclinations et claquement de talons.

Yougo-Slaves, mystérieux et discrets, se confondant en manifestations extérieures de bonne éducation.

Hollandais, blonds des Pays-Bas ou bruns, au profil asiatique, des îles de la Sonde; tous soucieux d'élégance, de correction et d'uniformité dans leur tenue vert-réséda, au col raide, soigneusement èntretenue.

Belges et Français, débraillés, parfois même dépenaillés, chaussés de sabots souvent éculés et de chaussettes trouées, ayant, à quelques exceptions près et sauf dans les grandes occasions, renoncé à tout soin vestimentaire.

Aussi deux commandants français de cavalerie, liés d'une étroite amitié et que le souci d'une tenue impeccable et élégante n'abandonna jamais, tranchent-ils sur leurs camarades au point que les Anglais les ont surnommés *Moss Broth* (1), du nom de deux grands tailleurs militaires londoniens.

Par contre, les soins donnés aux problèmes alimentaires sont en raison inverse de ceux apportés aux questions de tenue.

Choyés par les Croix-Rouges étrangères, auxquelles ils ont fait appel, les Belges cuisinent du matin au soir de plantureux repas; les Français moins gourmands, car ils sont strictement rationnés

(1) Les Frères Moss.

à deux colis par mois, mais aussi gourmets, comptent dans chaque popote plusieurs maîtres queux. Ceux-ci se montrent plus soucieux d'accommoder habilement les bons produits français que d'entretenir leurs effets. Et, soit dans la cour, soit autour des fourneaux, les conversations roulent aussi souvent sur les recettes culinaires que sur la situation internationale.

Si le Polonais se montre très déférent et discipliné à l'égard de ses chefs, il retrouve son individualisme en mangeant le plus souvent seul, à sa guise et à son heure, le contenu des rares colis qui lui parviennent; mais s'il doit recevoir des invités, aucune privation ne lui coûte pour la satisfaction de traiter brillamment ses hôtes.

Quant à l'Anglais, il fait son ordinaire d'un brouet d'aliments allemands et de conserves anglaises puisé à la marmite commune. Par exemple, il met toute sa coquetterie dans la préparation d'un breakfast et d'un thé abondants et variés selon la tradition britannique.

Les camarades punis de cellule sont condamnés à la portion congrue du prisonnier de guerre préparée à l'allemande. Mais ils ont le privilège de recevoir — en dépit des interdictions fréquemment réitérées — une alimentation internationale où se marient heureusement la cuisine anglaise et la cuisine française. A la faveur d'un accord franco-britannique, un excellent thé anglais au lait, bien sucré, leur parvient le matin et du corned beef, agrémenté de légumes français (haricots, lentilles, pois cassés, pâtes, etc...) cuisinés comme

chez nous, constitue le plus souvent leur repas de midi.

De cette réunion d'hommes internés à Colditz pour avoir fait preuve de caractère, se dégagent certaines personnalités particulièrement marquantes.

Le plus imposant, ne serait-ce que par son âge, et son grade qui font de lui le doyen du camp, est l'amiral polonais. Sa haute taille, sa tenue impeccable, sa belle prestance, mais surtout la dignité qu'il apporte dans ses rapports avec les gardiens, lui valent la sympathie générale. Cet ancien commandant de sous-marin allemand pendant la guerre de 1914-1918 parle et comprend parfaitement l'allemand. Il connaît la mentalité de ce peuple et sait résister aux exigences des geôliers.

Chaque matin, après le réveil, en tenue de sport légère, il se livre dans la cour à des exercices physiques méthodiques; après l'appel il y reparaît en petite tenue d'amiral, salué par tous au commandement de *Panović offizerović* du premier officier polonais qui l'aperçoit. L'après-midi, il participe fréquemment à une partie de volley-ball, avec ses compatriotes très experts dans ce sport.

Le chef des Hollandais, dont les cheveux noirs et le teint olivâtre trahissent l'origine asiatique, est, en même temps qu'un polyglotte disert, un esprit plein de ressources et de détours. Il excelle à tirer la couverture à lui, si on le laisse faire, mais il exerce sur son personnel une grande autorité qui se traduit en particulier par un rangement et une propreté minutieuse des chambres ainsi que

par une présentation à l'appel que les gardiens donnent en exemple aux autres nations.

Chez leurs voisins Belges, passionnés par contre d'individualisme, l'imposant commandant Flebus, au monocle provocateur, porte haut le drapeau de l'indépendance. Puni et interné à Colditz, pour avoir mangé un chat allemand finement mijoté, il se plaît à mettre en échec toute autorité par son esprit mordant et ses réparties cinglantes. Il a un faible marqué pour les Français qui le lui rendent avec usure.

Le baron Lindkerke, dont l'esprit de résistance lui a valu d'être interné dans un asile allemand de fous malgré sa lucidité et ses 60 ans, est un anglophile de bonnes manières au zézaiement sympathique; mais ses distractions font la joie de ses compatriotes. Rapportant un jour une boîte de lait condensé que son popotier l'avait prié de retirer du dépôt de vivres, il se présente dans sa chambre avec la satisfaction du devoir accompli, mais la vareuse toute maculée de traînées blanches. Sur la remarque qui lui en est faite : « Oh ! les salauds, s'écrie-t-il, ils me l'ont ouverte à l'envers. » Le tout jeune et menu flamand Verkeste, aux yeux de porcelaine, est à la fois peintre et musicien. Hostile à toute règle, il refuse catégoriquement de saluer l'officier allemand auquel il rend l'appel. Ce crime le conduit devant le conseil de guerre; il est condamné à mort; heureusement de hautes interventions aussitôt alertées empêcheront de justesse qu'il soit exécuté.

Mais ce sont les Britanniques qui présentent les

types les plus originaux. Seuls, ils ont des civils au nombre de deux. L'un, jeune correspondant de guerre, neveu de Churchill, a été fait prisonnier à Narvick. Cette illustre parenté lui vaut une surveillance particulière. L'autre, sans profession bien définie, aurait, dit-on, suivi, comme docteur, les opérations de l'armée finlandaise. Ce sont deux « cabochards » qui ne cessent de réclamer. C'est ainsi, par exemple, qu'assimilés aux officiers anglais avec lesquels ils passent l'appel, ils déclarent un beau jour qu'ils ne sont pas militaires et qu'en conséquence :

1° Ils sont incapables de prendre la position du « garde-à-vous » comme leurs compatriotes officiers.

2° En leur imposant une tenue militaire, on les rend coupables du délit de port illégal d'uniforme.

En foi de quoi, ils demandent à faire l'objet d'un appel particulier et à rentrer en possession de leurs vêtements bourgeois.

La première demande reçoit satisfaction. Pour la deuxième, le commandant du camp, ne pouvant se résoudre à restituer des objets aussi favorables à l'évasion, décide que les intéressés resteront en tenue d'officiers, mais il fait coudre sur celle-ci un énorme Z, première lettre de *zivilist* (civil).

Les militaires britanniques ne le cèdent d'ailleurs pas aux civils pour l'originalité : c'est un prestidigitateur, indésirable dans toute équipe de bridge, car il tire à volonté du jeu le mieux battu, la carte qui lui convient; c'est un jeune canadien, véritable clown et gymnasiarque de cirque que ses facéties multiples font taxer de fou par les Allemands. Sa plus belle folie a consisté, lors de la promenade

des punis, à sauter d'un bond par-dessus un réseau de barbelés jugé infranchissable, pour tomber six mètres plus bas et s'enfuir à toutes jambes sous les feux croisés, mais inefficaces des sentinelles préposées à sa garde et traités d'assassins par des Français témoins de l'incident; c'est enfin, pour s'en tenir aux plus marquants, le célèbre wing-Commander Bader, as de la chasse anglaise et spécialiste de l'évasion, quoique amputé des deux jambes, dont l'une au-dessus du genou. Quand il descend au bain sur le dos de son ordonnance, ses deux moignons nus battent les reins de ce dernier, tandis qu'il vous salue d'un « Hello boy » amical et joyeux. Mais, quelques instants plus tard, muni de ses jambes articulées aux souliers reluisants, en élégante tenue de commandant d'aviation, il joue au tennis dans la cour, interpelle le sous-officier allemand de service, se découvre brusquement et passe la main sur son crâne dénudé avec un rire narquois qui n'attire aucune réaction du boche interloqué.

Les Français, eux-mêmes, ne manquent pas de tempéraments originaux.

Le Dr Le Guet, chargé du service médical des prisonniers, est un homme élégant aux yeux doux et expressifs, aimé de tous pour son inaltérable dévouement. Il éprouve pour les Allemands une haine farouche, une haine suante qu'il ne sait pas cacher. Or, son rôle le met en rapports de service quotidiens avec un médecin bavarois, ignorant et brutal, qu'il exècre. Beaucoup plus soucieux de contrecarrer les projets d'évasion que de soigner

les malades, le Bavarois se refuse presque toujours à admettre, avec leur gravité, les diagnostics du docteur français, d'où de violentes altercations en un mélange baroque d'allemand et de français, chacun des adversaires connaissant fort mal la langue de son interlocuteur. Il est vrai de dire que, fort de l'ignorance du boche et toujours prêt à favoriser les plans des candidats à l'hôpital dans un but d'évasion, notre bon docteur traite son confrère allemand d'inhumain, voire même de sauvage, avec une véhémence que l'état réel du patient ne justifie pas toujours. S'il échoue, il recommence et c'est grâce à son dévouement tenace qu'une dizaine de camarades peuvent s'évader de l'hôpital où il les a fait admettre. Il trouve d'ailleurs auprès de notre sympathique dentiste Colet, tout aussi dévoué que lui au succès des évasions, l'aide la plus précieuse.

Grand, mince, les cheveux en brosse, mal rasé, mal chaussé, la capote déboutonnée, le col relevé, Popol du Gardin, dit à juste raison « les mains sales » car il bricole constamment, se déplace d'un pas traînant et d'un air absent. Et pourtant il voit tout, il sait tout. Dévoué corps et âme à la bataille de l'évasion, dont il est un des plus acharnés combattants, il a jaugé à cet égard amis et ennemis. Il sait ce qu'on peut attendre ou craindre de chacun. Son ardeur concentrée, son rare désintéressement, la perspicacité et la rigueur de ses calculs font de lui le chef indiscuté d'une quarantaine de jeunes officiers convaincus par lui qu'ils n'ont pas cessé d'être en guerre et doivent, pour se libérer, s'imposer

les mêmes efforts et affronter les mêmes dangers que les combattants.

A son profit travaille souvent une fine équipe de « gars d'z'arts » sous les ordres de Guigues, un Algérien aux longs cheveux noirs, au teint sombre que souligne de son éclat de chair vive une énorme balafre à la joue, ce qui lui vaut, de la part des Anglais, le surnom de *Scarface* (le balafré). Quand, dans sa tenue d'été, torse de bronze, large phalzar blanc et foulard rouge, il prend un bain de soleil dans la cour, il évoque le ciel bleu de la Méditerranée. D'une incomparable habileté manuelle, d'une imagination déconcertante et d'un remarquable sang-froid, il s'impose comme dessinateur de faux papiers, ingénieur en chef des travaux interdits, maître subtilisateur, expert-radio, exploitant (non agréé) du réseau électrique du Schloss, mécanicien dentiste pour travaux étrangers à l'art dentaire et surtout grand maître crocheteur des portes du château dont aucune ne lui résiste. Il va même, dans son éclectisme sans bornes, jusqu'à répondre la messe. Mais, comment refuser ce service au chef du culte catholique dont la bouillante et joviale activité s'applique plus volontiers à la libération matérielle des prisonniers qu'au rachat de leurs âmes? Tantôt barbu comme un sapeur, tantôt rasé comme un moine, toujours du tabac dans sa pipe, sans cesse en mouvement, le curé Jeanjean répand son exubérance et sa rondeur de corps et d'esprit dans tous les milieux, parmi tous les prisonniers alliés.

La chapelle est son domaine, il y règle l'alternance des cultes à la satisfaction générale, sauf peut-être celle du curé polonais avec lequel ses discussions en latin sur des questions de préséance ne manquent pas de sel (1). Il met sur pied des chorales et des orchestres religieux, car il est très musicien, avec le concours de toutes les croyances et de toutes les nationalités; entièrement dévoué à l'évasion, il organise la surveillance (le pet) à la chapelle, sous laquelle passe un souterrain; il prescrit à chacun, croyant ou mécréant, une heure de prière à tour de rôle. Il fait si bien que la chapelle devient l'objet de fouilles en règle. Surpris, le curé ne peut sauver des effets civils confiés à sa garde qu'en les fourrant dans les tuyaux de l'orgue, ce qui l'obligera par la suite à ne choisir que des morceaux de musique où ne figurent pas les notes correspondant aux tuyaux bouchés. L'une de ces fouilles fut d'ailleurs l'objet d'un violent scandale. Le saint-sacrement lui-même ayant été emporté à l'extérieur du château, le curé en réclama avec indignation le retour immédiat, criant à la profanation et au sacrilège. Décontenancé, le capitaine allemand s'en va chercher lui-même le ciboire contenant les hosties consacrées, tandis que le curé convie les prisonniers à descendre dans la cour; lorsque l'officier boche revient porteur de son précieux fardeau, une foule prosternée dans une

(1) Telle la suivante au sujet des sorties à l'extérieur du curé français considéré comme sanitaire. Le curé polonais : *Is ambulare quia gallia patria tua facit collaborationem; non es capellarus, ego sum capellarus.* Réponse du curé français : *Et soror tua...*

pieuse et muette adoration lui fait la haie jusqu'à la chapelle.

Si j'ajoute que notre éclectique curé dit une messe de Requiem pour le repos de l'âme de Joséphine Baker, dont la mort avait été annoncée, je n'aurai fait qu'esquisser la sympathique figure de « Mon curé chez les prisonniers de Colditz ».

Gardiens. — L'état-major allemand responsable de cette sélection de rebelles paraît lui-même sélectionné. Il a en tout cas le sens le plus aigu de sa responsabilité et peut faire appel à tous les moyens nécessaires pour que sa surveillance ne soit pas mise en défaut.

A sa tête, le vieux colonel Schmidt, officier de l'ancienne armée allemande, allie à une attitude rigide un certain souci d'équité et d'esprit chevaleresque. Sans doute juge-t-il sévèrement et sanctionne-t-il sans faiblesse l'inobservation — et Dieu sait si elle est fréquente — des nombreux *verboten* imposés aux prisonniers. Mais il leur reconnaît assez volontiers le droit à l'évasion et prête une oreille attentive aux demandes et aux réclamations qui lui sont soumises.

La convention de Genève est sa loi; quand il ne s'y conforme pas, c'est, affirme-t-il, par ordre supérieur. Il lui est arrivé cependant de manquer lui-même de parole à l'amiral polonais dans des conditions qui seront exposées plus loin, ruinant ainsi le crédit dont il jouissait jusqu'alors auprès d'un bon nombre de prisonniers.

Son successeur, le colonel Glasche, qui a perdu

un œil à la guerre, a dû être un bon adjudant. Personnalité effacée et inquiète, il est dépourvu de confiance en lui, incapable de s'adapter à un rôle qui le dépasse. Il veille surtout, pendant son court règne, à éviter d'entrer en contact avec les prisonniers et à faire respecter, souvent en vain, les consignes du camp.

Son remplaçant, le lieutenant-colonel Prawitt prend le camp en main à la manière d'un dompteur. Jeune, éclatant de morgue, méprisant, incorrect, brutal, il ne sait que multiplier les interdictions, les vexations et les sanctions sans s'inquiéter des conséquences, car, à ses yeux, les prisonniers de Colditz n'ont plus aucun droit.

Le rôle du commandant du *Schloss* est assuré successivement par le capitaine Prim et le capitaine Eggerth, assistés du lieutenant Pupke. Prim a un goût immodéré pour le schnaps; il ment volontiers; mais il diffère par ailleurs du type d'officier allemand, inflexible, brutal et retors, tel que l'a façonné le régime militaire allemand nazifié. Bavard, primesautier, spirituel même parfois, il se flatte d'être le seul qui comprenne le caractère des Français pour lesquels il a manifestement un faible. Mais il déteste les Polonais et hait les Juifs.

Chez Eggerth, la haine s'étend à tout ce qui n'est pas allemand, et spécialement à tout ce qui est français. Sous des dehors souriants et d'apparente bienveillance, c'est l'homme le plus faux, le plus déloyal, le plus fourbe qui se puisse imaginer. Aucune des demandes ou protestations qui lui sont adressées n'est rejetée *a priori*, si intempestive

qu'elle soit, mais aucune ne reçoit satisfaction. Il s'ingénie à multiplier les interdictions et les mesures vexatoires; il éprouve une joie sadique à prendre le prisonnier en défaut, après l'avoir au besoin, incité à escompter sa bienveillance par un sourire encourageant. Très maître de lui, sa colère elle-même ne s'extériorise que par ce hideux sourire. C'est dire ce que signifie, pour tous les hôtes de Colditz, le sourire du Tartuffe Eggerth.

Le puissant Pupke, surnommé *Ursus*, est un homme sérieux qui assure rigoureusement son service, mais évite aux prisonniers toute mesure vexatoire ou exigence inutile. Net, précis, expéditif, il répond par oui ou par non, soit instantanément, soit au plus tard le lendemain à toute question ou réclamation. Les prisonniers regrettent sa vigilance, mais s'inclinent devant sa correction.

Deux personnages de moindre importance méritent cependant d'être mentionnés en raison de leurs fréquents contacts avec les prisonniers de guerre. Un adjudant, surnommé *Mussolini* car il ressemble au Duce, est le maître-Jacques de la maison. Responsable des travaux secondaires, il connaît tous les coins et recoins du château dont il porte à la ceinture, en un trousseau imposant, les clés de toutes les portes. Sa bonhomie apparente cache un caractère observateur, actif, finaud. Il est constamment sur la brèche. Il connaît de vue presque tous les prisonniers, suit les allées et venues des plus marquants, déjoue parfois et gêne souvent les activités interdites.

Il a un aide, dont le nez pointu et l'allure fure-

teuse lui ont valu le surnom de *La Fouine*. Si le rôle de La Fouine consiste à être aux aguets et à moucharder tout ce qu'il voit, il le remplit parfaitement. Moins méprisé peut-être qu'Eggerth, il est aussi haï. La scène suivante, fréquemment renouvelée, l'édifie à cet égard : son regard s'arrête-t-il sur un prisonnier, celui-ci fait le geste de lui passer une corde au cou, puis désigne le clocher qui doit lui servir de potence.

Outre ces personnalités, un imposant état-major d'officiers et de sous-officiers, disposant d'une troupe nombreuse, puisqu'on dénombre un Allemand pour trois prisonniers, concourt à la surveillance et à l'administration, d'autant plus brutalement que les grades sont moins élevés. Malgré ce luxe de gardiens, tous ont fort à faire. Car si le château se prête à la surveillance, c'est un laboratoire international de résistance où l'activité est surexcitée par l'apport fréquent d'éléments nouveaux.

Les conflits mineurs

Entre l'Allemand, qui ne peut admettre l'inobservation d'une consigne, et des hommes pour lesquels tout est prétexte à s'y soustraire, les heurts sont inévitables.

De fait, il ne se passe pour ainsi dire pas de jour où cette incompatibilité ne donne lieu à un incident notable.

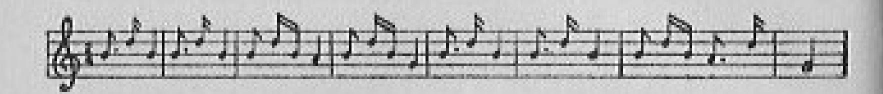
C'est à l'appel, qui met en contact les adversaires,

qu'éclatent le plus souvent les hostilités. Or, cette cérémonie peu appréciée a lieu régulièrement deux, trois et même, sous le règne de Prawitt, quatre fois par jour; on en a même subi jusqu'à sept certaine journée critique. Les Français et les Polonais occupent la partie de la cour la plus rapprochée du portail d'accès. Les Anglais et les Hollandais sont derrière, séparés par le petit groupe des Belges.

A l'heure fixée, le rassemblement dans la cour doit être terminé, mais il y a toujours des retardataires; — une tenue correcte est exigée; elle n'a jamais été obtenue; — il est interdit de fumer : mais il n'y a pas d'appel où l'on ne voit s'élever des rangs quelque volute de fumée, même dans les plus grandes disettes de tabac; — le lancement des boules de neige est proscrit : leurs trajectoires ne cessent de sillonner la cour partant des coins les plus inattendus; — le silence est de rigueur : allez donc faire taire pendant dix minutes, un quart d'heure, souvent plus, 500 gaillards, ardents, haineux, prêts à exploiter tout motif de moquerie ou de protestation.

Aussi les Allemands procèdent-ils à la cérémonie de l'appel comme à une épreuve redoutable. L'entrée dans la cour, deux minutes avant l'heure fixée, de l'officier d'appel suivi d'un adjoint et d'un peloton d'une douzaine d'hommes au pas cadencé, baïonnette menaçante, fait penser au toréador pénétrant dans l'arène suivi de sa quadrille protectrice. Les Français qui sont au premier rang

scandent en sifflant, sur l'air bien connu de la marche du peloton emprunté à *Fra Diavolo* :



Puis tout geste de mauvaise humeur ou commandement intempestif du chef de peloton est souligné ironiquement. Si ce dernier proteste, il est aussitôt invectivé avec une violence croissante et n'a pas le dernier mot.

Au signal d'une sonnerie marquant le début de l'appel, les *posten* se précipitent aux portes des escaliers pour en interdire la sortie aux retardataires; mais comme ceux-ci descendent les marches en cataracte chacun poussant celui qui le précède, le *posten* est inévitablement bousculé; s'il se fâche, il est invectivé par les témoins.

Au cours de l'appel les distractions ne manquent pas. Quelques exemples entre beaucoup.

Un Anglais de haute taille puissamment musclé rend l'appel, avec une impassible dignité, revêtu du kilt de l'unique et menu écossais de la compagnie britannique. Sur son énorme corps, le court jupon bariolé a l'allure comique d'un tutu.

Un Français voyant braqué sur nous, d'une fenêtre, pendant l'appel, un appareil photographique, le désigne du doigt en criant et incite avec succès ses camarades à protester et à tourner le dos.

Un Anglais se laisse surprendre somnolant dans

un fauteuil près de ses camarades alignés au garde-à-vous; interpellé, il se lève brusquement et par une série de mouvements militaires impeccables gagne la place à combler où il se fige dans une rigidité absolue; tandis qu'un Français imite à vous donner le trac la descente d'une bombe d'avion dans la cour.

La découverte d'une femme admise à nous observer d'une haute fenêtre intérieure du château, soulève les protestations véhémentes de la compagnie française, bientôt imitée par les Anglais.

L'un des deux civils Anglais qui forment un groupe spécial, contrôlé le dernier, salue l'arrivée de l'officier d'appel en coiffant le melon et ouvrant le parapluie qu'on l'a autorisé à retirer du dépôt pour jouer la comédie le soir même.

Au commandement de « Repos », les Français, tous chaussés de sabots, claquent violemment le pavé d'une façon désordonnée et prolongée qui évoque le martèlement des fers d'une troupe de chevaux affolés.

Le facétieux aviateur canadien sort un jour de la cuisine en tenue carnavalesque, porteur d'un seau et d'un balai, au moment de l'entrée de l'officier allemand d'appel; il court à lui, s'arrête à quatre pas, dépose son seau, présente impeccablement l'arme (je veux dire le balai) et s'éclipse comme un météore bien avant que l'officier soit revenu de sa surprise.

Bien entendu, il suffit qu'un fautif soit appréhendé pour déclencher les brocards; s'il est tant soit peu houspillé, les insultes fusent de toutes parts.

En fait, n'ont une correction satisfaisante pour les gardiens que les appels coïncidant avec un anniversaire patriotique ou ceux qui comportent une opération de camouflage d'évadé.

Cette attitude d'opposition prend un caractère aigu frisant la révolte devant la cascade des sanctions infligées par le dernier commandant du camp.

On voit alors le judas de la porte cochère se transformer en meurtrière et les fenêtres se garnir d'armes automatiques pendant l'appel. Eggerth reconnaît que les prises de vues contre lesquelles nous avons protesté doivent servir à justifier, au besoin, l'ouverture du feu de toutes ces armes pour réprimer une attitude de révolte manifeste.

Ce n'est bien entendu pas seulement à l'appel que l'hostilité ou la malignité des prisonniers se manifeste. Les fameux *sondermeldung* ou communiqués spéciaux, dont la tonitruante radio boche nous rebat les oreilles à l'époque des succès allemands, déchaînent des contre-manifestations d'une violence telle que les haut-parleurs doivent être enlevés.

Tous les soirs, à 10 heures, les portes des escaliers et des étages sont verrouillées, l'éclairage intérieur supprimé. Condamnés à l'inaction, les plus excités chantent ou poussent des cris; la contagion s'étend, et bientôt c'est un chahut général tel que la population de Colditz ne doute pas que les prisonniers soient devenus fous. L'officier de service alerté pénètre dans la cour pour entendre des aménités comme la sui-

vante (1), hurlée par deux chœurs distincts se répondant :

— Les boches sont tombés dans la m...
— Qu'ils y restent
— Ils surnagent
— Enfoncez-les

et tous ensemble :

glou, glou, glou, glou.

Après avoir repéré l'étage le plus bruyant, l'officier y monte, suivi de sa troupe, pour imposer silence aux occupants; mais les autres étages redoublent d'ardeur neutralisant son action. Après deux ou trois tentatives infructueuses, conscient de son impuissance, il regagne la cour où il attend patiemment, pour se retirer, la fatigue des manifestants. Mais il arrive, à l'occasion d'événements graves, qu'au lieu de s'éteindre l'exaltation ne cesse de croître et gagne le château tout entier.

Tirs dans les fenêtres

Il en fut ainsi en particulier, lors de l'entrée en guerre de l'Allemagne contre la Russie. Cette nuit-là, le château retentit de hurlements et de chansons au milieu desquels s'élevait parfois, en un chœur émouvant, le chant des « bateliers de la Volga ». Le déchaînement s'accentuant, la cour

(1) Les évadés de la guerre 1914-1918 retenus au Kavalier Scharnhorst sont les créateurs de cette « gueulante ».

fut bientôt embrasée de journaux enflammés suivis de tous les objets qui tombaient sous la main. C'est ainsi qu'une bouteille de bière vint se briser aux pieds de l'officier de service qui fit alors ouvrir sur les fenêtres une fusillade prolongée. Sur les instances du commandant du camp, et avec la promesse que le coupable ne serait l'objet que d'une sanction légère, l'amiral polonais révéla le nom de l'auteur qui fut traduit en conseil de guerre et puni de deux ans de prison.

Édifié sur le crédit à accorder à la parole d'un Allemand, fût-il un correct colonel, l'amiral se refusa désormais à assurer le rôle de doyen.

Le tir dans les fenêtres constitue d'ailleurs l'argument ultime, fréquemment employé pour mettre fin soit à des manifestations, soit à des pratiques qu'aucun autre moyen n'a pu refréner. Il fut toujours exécuté avec la volonté de faire des exemples sanglants parmi les grappes humaines accrochées aux barreaux des fenêtres d'où chacun hurlait à l'envi toutes les insultes d'un répertoire international sans cesse enrichi. Mais la promptitude des manifestants à se garer des coups était telle que, parmi les nombreuses balles entrées par les fenêtres du Schloss, une seule a réussi, et encore par ricochet, à blesser un officier français; le sympathique Fahy, privé depuis lors de l'usage d'un bras.

Ce malheur survint un beau dimanche d'été, à l'occasion d'une bataille homérique engagée à coups de seaux d'eau entre les Anglais, et des Français. Les sentinelles suivaient le combat d'un œil amusé,

sans intervenir. Mais un officier allemand, petit vieux affaissé et obtus, prit prétexte de ces jeux innocents pour faire évacuer la cour et ouvrir le feu sur les fenêtres des Français d'où provenaient les plus violentes invectives. Toutes les protestations auxquelles donna lieu ce tir restèrent sans effet. Mais le petit vieux ne fut plus appelé autrement que « l'assassin ».

Souvent d'ailleurs, ces brutales interventions n'ont d'autre résultat que d'offrir un côté humoristique qui ne peut manquer d'être exploité.

Certain jour des coups de feu éclatent; le quartier des Anglais est en émoi; on a tiré sur les fenêtres extérieures de leurs chambres pour mettre un terme à des signaux intempestifs favorables à l'évasion. Des geôliers sont ensuite accourus réclamant le cadavre. On refuse de le livrer... pour l'excellente raison que personne n'a été touché.

Le lendemain matin, sur le coup de 11 heures, on voit sortir de la porte d'accès au quartier anglais, un porteur de croix encadré de deux porteurs de cierge. Derrière eux, une longue et lourde armoire drapée sous une couverture à grands carreaux verts et blancs repose sur les épaules de quatre colosses britanniques. Ils progressent au pas lent des horse-guards, scandé par un accordéon jouant la marche funèbre de Chopin. Les cordons sont tenus par quatre officiers, munis chacun, en guise d'épée, d'un fleuret d'escrime rivé au côté. Viennent ensuite, épinglées sur un coussin de velours, les innombrables décorations du défunt, puis, autant de couronnes barrées de rubans aux

couleurs nationales, que de nationalités représentées dans le château. Le deuil est conduit par le jeune écossais en kilt. La figure couverte d'un voile noir, il pleure éperdument, soutenu par deux membres vigoureux de la famille. Enfin, la foule des sympathisants, tête nue, complète harmonieusement, par sa gravité attristée, cet imposant cortège.

Au moment où celui-ci a parcouru la moitié du tour de la cour, le capitaine Prim fait son apparition. Nul ne s'en inquiète. Lui-même observe sans intervenir. Le défilé terminé, un orateur français grimpé sur un mur entreprend le panégyrique de la victime. Prim met alors fin à la cérémonie en coupant court à l'oraison funèbre. A l'issue de l'appel du soir, il annonce Lagerbefehl (1). Quelle nouvelle interdiction va-t-il encore nous signifier? pense chacun. Il ajoute, en effet : « A l'avenir, toute cérémonie mortuaire ne pourra avoir lieu qu'à la condition d'en avoir référé au commandant du camp 24 heures à l'avance. »

***

Quelque temps après, un incident analogue a pour siège une chambre du même quartier occupée par les Français. Des manifestations bruyantes émanent des fenêtres de cette chambre donnant sur le parc et destinées elles aussi à détourner l'attention des *posten* pour favoriser l'évasion de camarades descendus à la promenade.

(1) Ordre de camp.

Elles sont réprimées à coups de fusil. Un mannequin coiffé d'un casque prend, à l'une des fenêtres, la place des manifestants. Il est l'objet d'un tir ajusté : tête et casque sont perforés. Peu de temps après, un groupe aux armes menaçantes pénètre dans la chambre. L'officier allemand qui le commande s'écrie hors de lui : « Qui a tiré? » Cette question surprenante reste sans réponse; il ajoute : « Oui, Messieurs, vous avez tiré les premiers, c'est pourquoi nous avons dû vous répondre. » S'étant ensuite enquis des résultats du tir : « Je regrette, dit-il, qu'il n'y ait pas de blessés, il nous faut des blessés, je dirai aux sentinelles de tirer mieux la prochaine fois; on a bien tort de vouloir faire de la collaboration franco-allemande. » Un si beau motif de protestation ne peut être négligé. Quelques heures après, le commandant du camp en est saisi par écrit; cinq jours plus tard parvient la réponse suivante dont le texte est rigoureusement authentique :

LE COMMANDANT — Colditz, le 14 novembre 1941.

Monsieur le Colonel L...
doyen de la Compagnie française,

En réponse à votre lettre, sans date, adressée à moi, je vous communique au sujet de l'incident du 8 novembre 1941, comme résultat de la recherche, ce qui suit :

Pendant l'évasion des deux officiers belges, lors de la promenade au parc, il a été produit des coups de feu par les fenêtres des officiers prisonniers de guerre Français. Les coups de feu n'ont pas été donnés par des armes à feu, mais ont été imités par un bruit et une fumée artificielle. Des officiers français ont

également tiré une flèche de papier dans la direction des sentinelles et ont montré un casque d'acier par la fenêtre. Lorsqu'à ce moment les Anglais montraient leur pavillon national par la fenêtre, il devait être admis, avec la plus grande vraisemblance, que cette manière d'agir devait servir à détourner l'attention des sentinelles des événements dans le parc.

Il doit être admis qu'il y avait une convention parmi les Français et les Anglais pour faciliter l'évasion. Que les sentinelles font dans ce cas emploi de leurs armes, cela s'entend.

Les mots prononcés par un officier allemand aux soldats allemands « Je regrette qu'il n'y avait pas de blessé », je ne les approuve pas, ce que j'ai annoncé à cet officier.

Für richtige Übersetzung
Signé : illisible.
s d f gez : SCHMIDT.

Le château de Colditz fut le théâtre de nombreuses fusillades. Seules les plus marquantes sont mentionnées. L'une d'entre elles, eut un neutre pour témoin. Elle mérite d'être relatée.

Par un bel après-midi d'été, un délégué suisse de la Croix-Rouge pénètre dans le château accompagné d'officiers allemands. Il est conduit dans une espèce de parloir appelé *Evidence* pour y entendre avec une attention et une volonté d'assistance auxquelles je tiens à rendre hommage — les doléances des divers doyens. Au moment où il s'entretient avec le doyen polonais, le redoutable lieutenant-colonel Prawitt entre dans la cour. C'est l'heure du bain de lumière, toute la partie ensoleillée est recouverte de corps nus. *Achtung* (1), crie l'officier allemand qui l'accompagne; personne ne

(1) C'est le « garde-à-vous » des Allemands.

bouge. Furieux, il appelle des hommes du poste qui, baïonnette au canon, font évacuer brutalement la cour. Mais, furieux à leur tour d'être confinés dans les locaux par cette belle journée, les prisonniers se mettent aux fenêtres et conspuent à l'envi cet empêcheur de se chauffer en rond. Prawitt prescrit alors aux sentinelles de tirer sur tout prisonnier qui apparaît aux fenêtres. Notre camarade de S. ignorant de l'incident, s'étant présenté sans méfiance à une fenêtre, se voit aussitôt visé et n'évite que de justesse le projectile qui lui est destiné.

Au bruit des détonations, le Suisse sursaute et demande : « Que se passe-t-il donc? — C'est un tir dans les fenêtres, répond le doyen des Polonais d'un air blasé, nous n'y faisons plus attention, c'est comme cela tous les jours. » Mais, comme le Suisse exprime sa surprise à un officier boche : « L'attitude des prisonniers est tellement hostile, répond ce dernier, que le colonel est obligé de faire tirer pour assurer sa protection. »

Un moment après, le Suisse, se rendant à la salle de visite, se heurte, à l'entrée de la salle, à un brancard que vient de déployer notre facétieux dentiste.

« Pourquoi ce brancard?» demande le Suisse.

— C'est pour être prêt comme toujours en pareil cas, à transporter les blessés », répond le dentiste.

Ces dangereuses interventions ont évidemment pour but essentiel d'imposer le respect de l'autorité. Elles n'en traduisent pas moins, chez les gardiens, un certain malaise quant à leur propre

sécurité. Le déploiement du poste de police, arme chargée, face à la porte, chaque fois que celle-ci s'ouvre, de même que l'ordre suivant révèlent cet état d'esprit :

Colditz, le 21 mai 1943.

ORDRE DE CAMP N° 11.

Il est défendu aux P. D. G. de posséder des armes quelconques ainsi que des armes d'estoc et de taille fabriquées par eux-mêmes. Les contraventions entraînent, suivant les circonstances, la peine de mort.

Signé : PRAWITT.

f. d. r.
Signé : illisible.

En fait, le contrôle sévère et minutieux auquel sont soumis toutes les personnes et tous les objets qui pénètrent dans le château, ôte aux prisonniers toute possibilité de disposer d'une arme quelconque. Il y est suppléé par des moyens nécessairement primitifs, mais non entièrement dénués d'efficacité, tels que l'antique lance-pierre ou la moderne bombe à eau.

Celle-ci est d'invention française, mais surtout mise en œuvre par les Anglais. Vous prenez un quart de feuille, une demi-feuille ou une feuille entière de journal suivant l'importance de la bombe que vous voulez employer. Réunissant les quatre coins, vous remplissez d'eau le récipient ainsi constitué. Tout l'art consiste à replier les coins du journal les uns dans les autres de telle sorte qu'un choc est nécessaire pour les séparer.

L'occasion la plus favorable à l'utilisation de la bombe à eau est offerte par l'arrivée de nouveaux hôtes. Ceux-ci sont pris en main par un officier policier préposé à l'établissement des fiches signalétiques et surnommé Trompe-la-mort. Ce dernier pénètre dans la cour suivi de ses aides, saluant chacun d'un *morgen* affable; l'un des aides porte une table sur laquelle Trompe-la-mort dispose ses fiches, l'autre un support destiné à recevoir le numéro des prisonniers, le troisième un appareil photographique. Déjà la cérémonie ne manque pas d'un certain comique. Les patients s'ingénient, en effet, à déformer leur faciès, en s'introduisant des bouchons de coton dans le nez et les gencives et en faisant des grimaces quand le photographe opère. La table se trouvant sous les fenêtres des Anglais, une bombe à eau s'écrase bientôt devant le nez de Trompe-la-mort, inondant les fiches étalées devant lui. D'où vient-elle? Personne aux fenêtres suspectes. Les dégâts réparés, Trompe-la-mort et ses aides gagnent, avec leur matériel, le coin opposé de la cour dont l'éclairage, quoique moins propice, est encore acceptable; et le travail reprend avec confiance, car il s'effectue en dehors de la zone d'action des locaux occupés. Mais avant qu'il soit achevé, une nouvelle bombe, provenant cette fois de la fenêtre de l'escalier voisin, inonde à nouveau les dossiers. En désespoir de cause, Trompe-la-mort doit, pour terminer sa besogne, faire appel à une sentinelle qui, fusil chargé et prêt à tirer, surveille les fenêtres d'où peuvent être lancés ces projectiles anonymes.

Le salut

A Colditz, comme sans doute dans la plupart des Oflags, la question du salut a donné lieu à de nombreux incidents. A cet égard, cependant, l'article 18 de la Convention de Genève fixe sans ambiguïté les rapports des prisonniers et de leurs gardiens, en spécifiant que « les officiers prisonniers de guerre ne sont tenus de saluer que les officiers de grade supérieur ou égal de la puissance détentrice ». Mais, dès le 25 septembre 1941 un ordre de l'O. K. W. (1) décide que le salut est dû, par les officiers prisonniers de guerre, à tous les officiers allemands *en service*.

Ceux-ci ne pénétrant dans le château que pour le service, il en résulte que tous les prisonniers de guerre doivent saluer indistinctement tous les officiers allemands quels que soient les grades respectifs. Ce fut une source de fréquents incidents et de nombreuses punitions. Impressionné par ces conflits, le colonel Schmidt jugea nécessaire le 29 janvier 1942 de réunir les doyens pour essayer de les convaincre de la nécessité d'obéir à l'ordre de l'O. K. W. en leur tenant le discours suivant (2) :

J'ai prié ces Messieurs de venir ici pour apporter une entière lumière sur l'ordre du commandant du camp du 6 décembre

(1) État-major général de l'Armée.

(2) Traduction française du procès-verbal de la séance lu en présence des doyens et dont le texte rédigé en allemand fut remis à chacun d'eux à l'issue de la réunion.

1941 concernant le salut. En effet, un grand nombre d'officiers gardent toujours une attitude hostile à l'égard de cet ordre, attitude qui a déjà eu pour conséquence de nombreuses punitions.

Je sais que cette attitude s'appuie sur l'article 18 de la Convention de Genève de 1928, d'après lequel les officiers P. G. n'ont à saluer que les officiers égaux ou supérieurs en grade. En opposition avec ce texte, il y a l'ordre du commandant concernant l'obligation de saluer les officiers allemands *en service*, ordre qui est donné à tous les officiers P. G. sans exception et sans qu'il soit tenu compte de leur grade.

J'exige naturellement que l'ordre que j'ai donné soit suivi, cet ordre est du reste en accord avec les prescriptions de l'autorité supérieure allemande. Tous les soldats sont tenus d'obéir aux ordres de leurs supérieurs.

Si quelqu'un pense devoir faire des objections contre la conception allemande de l'article 18 de la convention de Genève, il est libre d'adresser une plainte à son gouvernement ou à la puissance protectrice ou encore à l'Oberkommando de la Wehrmacht. Mais tant que l'O. K. W. n'aura rien décidé, mon ordre reste valable. Vous vous exposerez donc à être puni si vous y contrevenez.

Les chefs de compagnie, ici présents, ont une plus grande responsabilité encore, car leur exemple, Messieurs, détermine en grande partie l'attitude de leurs officiers. Si donc, des officiers refusent le salut aux officiers allemands en service, ils incitent, par le fait de leur qualité d'officiers détenant l'autorité, leurs officiers plus jeunes de grade et d'ancienneté, à suivre leur exemple, même si celui-ci ne devait pas être explicite.

Il y aurait donc lieu d'appliquer l'article 99, alinéas 1 et 3 (qui fut lu par le commandant du camp), et d'après lequel en cas d'excitation collective à la désobéissance et au refus d'obéissance, il y a lieu de voir un cas d'application de la peine de mort, de prison pour la vie ou à temps.

Messieurs, même si vous avez, dans l'accomplissement de votre devoir militaire, combattu contre les Allemands, le destin nous fait pourtant vivre côte à côte dans ce camp et ici nous sommes redevenus camarades.

Personnellement du moins je vous considère comme tels. C'est pourquoi je suis venu vous parler encore une fois en camarade. Mais n'allez pas croire que je le fais par faiblesse.

Dans l'armée allemande, c'est un fait courant que l'officier plus ancien n'attend pas le salut de celui qui l'est moins, mais qu'il salue spontanément le premier si l'attention du plus jeune est attirée par autre chose.

Une pareille attitude vous aiderait beaucoup à suivre l'ordre du commandant du 6 décembre 1941 et vous aiderait aussi à surmonter les doutes s'il devait encore y en avoir.

Cette attitude conviendrait particulièrement à ce camp où de jeunes Messieurs de certaines nations ont des grades plus élevés que ce n'est le cas dans d'autres nations, alors que des officiers de réserve, en dépit d'un âge avancé, ont des grades relativement inférieurs. A cela, j'ajoute que les insignes de grade des six différentes nations ne sont pas toujours très reconnaissables.

Je vous demande de recommander cette attitude pour ce qui concerne les marques extérieures de respect. Je parlerai moi-même dans ce sens à mes officiers, persuadé qu'avec un peu de bonne volonté — tout en dépend — les frictions antérieurement constatées pourront être évitées.

Si toutefois, et malgré cela, des cas de refus de saluer devaient encore se produire, j'interviendrai naturellement avec la même rigueur que celle avec laquelle je suis obligé d'intervenir lorsqu'il s'agit de subordonnés allemands en pareil cas. Les intéressés n'auront plus qu'à s'en prendre à eux-mêmes si ces manquements comportent des conséquences qui pourront être très graves.

Pour l'exactitude
Signé : SCHMIDT.

***

Le résultat de cette laborieuse mise au point fut qu'il s'établit un *modus vivendi* acceptable; les officiers allemands renonçant en général à exiger le salut s'il n'y avait pas provocation, les P. G. évitant le flagrant délit de refus de saluer. A l'appel, en particulier, les doyens anglais et français saluaient avec une lenteur suffisante pour que l'officier allemand les devance; quant au doyen polonais, il attendait que son officier interprète ait salué, pour s'apercevoir de la présence de l'allemand et répondre au salut que celui-ci rendait à l'interprète.

Seul le médecin allemand Rahm, bavarois à l'allure porcine, dont nous avons évoqué les démêlés avec le docteur français, entend toujours être salué de tous, surveille et relève sans aménité chaque infraction à cet égard, si bien que les cellules se remplissent de ses victimes. La haine qu'il inspire de ce fait, jointe à celle que lui vaut son attitude vis-à-vis des malades, se traduisit un jour par une manifestation spontanée et générale qui précéda de peu, si elle ne l'entraîna pas, son départ de Colditz.

Ponctuel, comme un Allemand, Rahm pénètre à 9 heures dans la cour. De nombreux officiers s'y promènent. La tête de sanglier du toubib s'axe en direction du groupe central, dont l'attitude lui laisse augurer une fructueuse moisson. Mais, sans s'être concertés, les prisonniers se divisent aussitôt en deux groupes, orientés l'un vers la porte du fond à gauche, l'autre vers celle de droite. Rahm se dirige vers le groupe de gauche; celui-ci s'engouffre aussitôt dans la porte laissant le toubib seul dans ce coin de la cour où l'autre groupe l'a suivi en criant « *Tierartz* (1), docteur Typhus, à

(1) Vétérinaire.

Moscou » et autres aménités qui attirent tout le monde aux fenêtres. Rahm se retourne et charge ses assaillants, la porte de droite les avale à son tour jusqu'au dernier, mais le groupe de gauche, ressorti, contre-attaque le chargeur avec des imprécations décuplées par les cris des spectateurs groupés aux fenêtres. Le même jeu recommence à une cadence accélérée jusqu'à ce que, alerté, l'officier de service paraisse, suivi de l'inévitable peloton d'exécution. Il fait évacuer la cour tandis que, sous les huées, partant des fenêtres, le *Tierartz* rentre bredouille à l'infirmerie.

L'adjonction au surnom de *Tierartz* de celui de Docteur Typhus ne manquait pas d'à-propos. Au moment, en effet, où les prisonniers russes affluaient en masse en Allemagne, ils furent parqués dans des conditions d'hygiène effroyable, et bientôt décimés par le typhus. Les Allemands qui, jusqu'alors, s'étaient refusés à faire appel aux médecins juifs, se décidèrent à envoyer dans les camps russes, où sévissait la terrible épidémie, la plupart des docteurs israélites de la Compagnie française.

Quelque temps après, plusieurs d'entre eux regagnaient le château, fort mal en point.

En dépit d'un état fiévreux, qui ne pouvait laisser de doute sur leur affection et malgré l'insistance de notre bon toubib, le *Tierartz* se refusa obstinément à reconnaître la gravité de leur cas et à demander leur hospitalisation.

Devant cet entêtement, la Croix-Rouge est alertée. Une enquête est effectuée sur place par le service de santé allemand. Celui-ci reconnaît

immédiatement que nos camarades ont contracté le typhus au contact des Russes qu'ils ont soignés.

C'est alors dans le camp un affolement boche général. Le *Tierartz* et le commandant du camp sont punis. Les typhiques sont immédiatement dirigés sur l'hôpital et le quartier israélite est rigoureusement consigné pour circonscrire une contagion presque inévitable dans cet étroit espace où nous vivons à la lettre les uns sur les autres. C'est aussi sans doute la crainte de voir la contagion gagner le quartier anglais qui fait bénéficier tout le camp de ces rigoureuses mesures de protection. Le souci de protéger la santé des Polonais ou même des Français eût, certes, été moins vif.

Mais c'est surtout l'attitude du capitaine allemand Prim qui nous révèle l'effet produit sur nos gardiens par l'intervention de l'autorité supérieure. Faisant taire la haine qu'il manifestait jusqu'alors à toute occasion à l'égard des « Joudes », comme il disait avec mépris, il les supplie d'observer la consigne d'isolement qu'on leur impose. « Je vous ferai porter à manger dans vos chambres, je ferai laver et désinfecter votre vaisselle; je vous ferai parvenir tout ce dont vous aurez besoin, soyez donc raisonnables et je vous soignerai *comme mes enfants.* »

***

Quoi qu'il en soit, la manifestation contre le « Docteur Typhus, alias *Tierartz* » eut pour conséquence immédiate une punition générale consis-

tant dans la suppression de la promenade au parc et de la distribution de bière — fort mauvaise d'ailleurs — pendant 25 jours. Ici se place un incident unique dans les annales de Colditz. Le doyen des Hollandais réclame aussitôt contre cette punition, affirmant que les P. G. hollandais étaient étrangers à la manifestation. Sur ses instances, le doyen des Anglais se joint à lui. Trop heureux d'exploiter ce manquement à l'esprit de solidarité qui avait jusqu'alors résisté à toutes les épreuves, le capitaine Eggerth lève aussitôt la punition pour les Hollandais et les Anglais. Or, le doyen des Français avait été le témoin amusé de la manifestation à laquelle il avait vu des officiers de toutes nationalités participer ardemment. Il reproche alors violemment au doyen hollandais de s'être désolidarisé des autres nations, en arguant, faussement d'ailleurs, auprès des gardiens, d'un respect de la discipline allemande particulier à son groupe. Décontenancé, le Hollandais fait appel au doyen anglais. Sur le reproche de n'avoir pas agi en gentleman, celui-ci promet aussitôt de se renseigner et, s'il y a lieu, d'intervenir auprès de l'autorité allemande pour rétablir la vérité et subir, en conséquence, la punition commune. Il en est ainsi fait et l'allemand ne peut cacher son dépit en disant : *Ia wohl, Solidarität.* Il frappait juste, car ce fut la seule atteinte au bel esprit de solidarité des prisonniers du Schloss.

Il était de règle, en effet, d'accepter les punitions collectives sans récriminer, quels que soient la nature et l'auteur de l'acte sanctionné. Or, nombreuses

étaient les fautes dont les gardiens ne parvenaient pas à découvrir le responsable. Qu'un tunnel soit découvert, que le pardessus du dentiste allemand disparaisse, que le chapeau d'un conducteur d'auto et son pardessus contenant son portefeuille soient subtilisés, que le cric d'une camionnette apportant un piano soit volé, qu'un ou plusieurs détenus se fassent la main sur des sacs de ciment, des couvertures allemandes, ou même la tenue de « Mussolini » en fracturant la porte de sa chambre, nul ne songe à orienter les recherches des Allemands pour se soustraire aux représailles. Tous sont solidaires du coupable et prêts à subir les conséquences de son geste. Celui-ci d'ailleurs est souvent le résultat d'une entente, parfois même fortuite, tous les P. G. de Colditz s'accordant à proprement parler comme larrons en foire. Combien d'outils — dont nous avions tant besoin — ont ainsi disparu à la faveur d'une seconde d'inattention provoquée par un compère. Aussi aucun ouvrier ne pénètre-t-il dans le château sans être accompagné d'une sentinelle responsable de la boîte à outils.

C'est ainsi qu'un soir, une des grosses lampes qui éclairent la cour de très haut pour les appels nocturnes, ne fonctionne plus... et pour cause, car elle a été cassée à l'aide d'un lance-pierre dont la puissance est empruntée à un caoutchouc de sandow.

Le lendemain matin un ouvrier pénètre dans la cour porteur d'une immense échelle et d'une boîte à outils et suivi de l'inévitable sentinelle en armes

préposée à la surveillance de la boîte. L'ouvrier applique l'échelle contre le mur, la gravit jusqu'à la lampe à placer, pour s'apercevoir qu'il lui faut un outil supplémentaire. Il redescend et sort du château sans négliger d'emporter sa précieuse caisse à outils si convoitée. La sentinelle, fidèle à la consigne, l'accompagne jusqu'à la porte, les yeux rivés sur la caisse. Momentanément libéré de sa surveillance en attendant le retour de l'ouvrier et de sa boîte, elle échange quelques mots avec le sous-officier, chef de poste, qui vient d'ouvrir le portail.

À la faveur de quoi l'échelle disparaît dans la porte du quartier anglais. Beaucoup trop longue pour qu'on puisse la monter par l'escalier, elle est aussitôt brisée, et lorsque la sentinelle regagne son poste de surveillance, l'immense échelle à trente barreaux, qu'elle a quittée un instant, est devenue une toute petite échelle à deux barreaux.

CHAPITRE II

La bataille

La défense allemande

J'ignore si les dossiers de l'Oflag IV C ont pu être recueillis; s'il en est ainsi, les prisonniers de Çolditz mériteraient, par leur conduite, qu'ils leur soient communiqués pour être éclairés tout au moins sur l'état d'esprit et les réactions de leurs gardiens. Ce qu'on sait du moins, c'est leur tenace activité, tant pour essayer d'agir sur l'esprit des prisonniers que pour les priver de moyens d'évasion et de sources de renseignements.

Toutes les correspondances, sans exception, sont rigoureusement censurées tant à l'arrivée qu'au départ. Chaque censeur *a ses clients*, toujours les mêmes, « caviarde » sans pitié tout texte ou mot suspect et fait un rapport périodique sur l'état d'esprit de chacun. Votre censeur connaît vos relations, le pays où elles habitent, leur activité, le nombre et l'âge de vos enfants; les événements de famille. Il a même pour mission de découvrir les sympathies ou antipathies de *ses clients* à l'égard

de telle ou telle nationalité, de telle ou de telle personnalité politique importante.

« Connaissez-vous le lieutenant belge X? » me dit un jour un censeur.

— Oui, très bien, répondis-je.

— N'est-il pas un peu fou?

— Non, pourquoi?

— Parce qu'il écrit qu'il a très froid, mais qu'il désire qu'il fasse encore bien plus froid pour qu'il crève beaucoup plus d'Allemands en Russie. »

Avec la manie germanique de la classification, ce camarade devait être considéré comme communiste, tandis que d'autres étaient présentés comme anglophiles, ou gaullistes, voire même pétinistes. Si l'on ajoute qu'à part deux ou trois journaux allemands d'obédience nazie, tout autre journal, revue ou livre mis à l'index (et la liste s'allonge sans cesse) (1) ne peut pénétrer dans le camp, on admettra que les prisonniers eurent quelque mérite à déjouer une surveillance aussi minutieuse et à se soustraire à une emprise intellectuelle aussi étroitement assurée.

Les fouilles

Mais le moyen d'action le plus efficace et aussi le plus mortifiant, c'est la fouille. Elle a pour but

(1) Elle comporte en particulier tous les livres dont les auteurs sont israélites, tous les écrits scouts, toute œuvre défavorable aux Allemands ou seulement éveillant leur susceptibilité comme, par exemple, tout ouvrage militaire ou scientifique susceptible de fournir des données utilisables pour l'évasion.

principal de rechercher et de confisquer tous les objets interdits, et pour but secondaire de soumettre les patients (pas toujours!) à l'épreuve la plus pénible de la vie du prisonnier.

En dehors de ses effets personnels qui doivent tous être de nuance kaki à l'exception des mouchoirs, le prisonnier ne peut guère détenir qu'un couteau de poche ordinaire (le couteau suisse n'est pas admis), parfois un briquet, une montre, un rasoir mécanique avec *une seule* lame, une trousse de couture, des pièces d'identité privées de leur photo, des photographies de femmes ou d'enfants et des marks de camp.

Tout le reste : vêtements type civil, outils de toute nature, boussole, argent autre que les marks de camp, photos d'hommes format carte d'identité, plume, stylo, encre, crayon-encre, teinture, ficelle, allumettes, etc... etc... est *verboten*, donc confiscable.

Il y a plusieurs sortes de fouilles.

Fouille ordinaire. — La fouille ordinaire — la plus fréquente — s'effectue généralement après l'appel du matin. Faute d'un personnel suffisant elle est presque toujours limitée au quartier d'une nationalité. L'appel terminé, l'escalier qui mène audit quartier est interdit, parfois même l'accès dans les locaux est défendu à tous les prisonniers par des sentinelles préalablement placées à toutes les portes. Une équipe d'Allemands de tous grades, sous la conduite d'un ou plusieurs officiers, fait son entrée dans le château munie de corbeilles

destinées à recevoir le butin et d'outils divers : marteaux, tourne-vis, pinces, etc... Accompagnés par des huées et de stridents coups de sifflets, les fouilleurs traversent la cour et grimpent à l'étage à prospecter.

Un officier prisonnier, par chambre, les accompagne car, à l'issue de fouilles sans témoins, des vols de produits alimentaires ont été constatés et ont donné lieu à des protestations de la part des doyens.

Parfois un objet compromettant, portefeuille, par exemple, tombe dans la cour lancé d'une fenêtre par un de ces témoins; « Mussolini » saute sur la main qui l'a saisi, mais déjà le portefeuille voltige vers un autre groupe. La Fouine fonce sur le détenteur; trop tard, ce mystérieux objet, dont personne ne sait ni à qui il appartient, ni ce qu'il contient s'est à nouveau envolé vers un champion de cross-country qui bondit dans un escalier libre, tel un chat coupable de larcin, poursuivi par la meute des Allemands, Eggerth en tête. Mais il a suffisamment distancé ses poursuivants pour jeter par une fenêtre, avant d'être appréhendé, le précieux portefeuille qui échappera à la fouille, car les boches n'ont pu voir, cette fois, la main qui l'a recueilli.

Bien entendu, toute fouille est imprévue; elle se prolonge parfois très avant dans l'après-midi, si bien que les prévoyants sont toujours munis de biscuits et de chocolat pour calmer leur fringale. Il faut beaucoup de temps, en effet, pour inspecter tous les objets de chacun et avec quel soin; les paillasses et traversins sont triturés en tous sens, les armoires vidées et déplacées, les livres feuilletés et les reliures arrachées, les pauvres papiers, lettres, et documents divers, inspectés un à un, les boîtes ouvertes et renversées, les tablettes démontées, les tables dévissées et retournées, les chaussures auscultées, les tableaux et glaces retirés de leur cadre ou de leur support, tous les récipients (seaux à charbon, boîte à ordures, cendriers, etc...) vidés de leur contenu, les poêles prospectés, jusqu'aux pipes dont la cendre est enlevée et le tuyau dévissé, les planchers, plafonds et cloisons sondés. C'est affreux. Mais le comble de la désolation, c'est une fouille-surprise nocturne, comme celle qui fut exécutée certaine nuit vers 1 heure du matin dans le quartier anglais, sous la conduite du capitaine Prim. Elle fut conduite avec un manque d'égards et un acharnement inusités. Rien ne fut épargné, rien ne fut remis en place, les paillasses et traversins eux-mêmes furent vidés et leur contenu répandu sur le plancher, les cloisons démontées. Sans doute excité par l'alcool, ce qui était normal à cette heure avancée de la nuit, Prim était déchaîné. Avisant une armoire il veut l'ouvrir; comme elle résiste, il s'acharne sur ce pauvre meuble qu'il secoue violemment en criant « Tobruck, Tobruck ». Le pillage achevé, les Anglais, plongés aussitôt dans l'obscurité, achèvent comme ils peuvent cette nuit troublée; mais le lendemain, l'entrée de leur quartier est ornée d'une grande affiche invitant les camarades de captivité à visiter « l'exposition de la culture nazie ».

Fouille générale. — Une seule fois au cours de notre séjour, il fut procédé à une fouille générale

et simultanée de tout le château. Pour cette opération de grande envergure, le lieutenant-colonel Prawitt avait dû faire appel à un nombreux personnel étranger : militaires d'un autre Oflag, policiers en tenue et en civil. La fouille dura de 6 h. 30 du matin à 4 h. 30 du soir. Ce fut la plus minutieuse qu'on ait jamais subie. Elle avait pour but — on l'a su plus tard — de découvrir un appareil radio clandestin. Celui-ci échappa aux recherches. Il fut d'ailleurs aisément découvert deux jours plus tard, grâce, selon toute vraisemblance, à la trahison d'un dénonciateur intéressé.

La drôle de fouille. — Exécutée chaque fois que l'autorité allemande a recueilli des indices de préparatifs d'évasion, ce genre de fouille n'est ni efficace ni désagréable. Même processus que pour la fouille ordinaire; sentinelles postées aux portes à l'issue de l'appel, prisonniers parqués dans la cour.

Sitôt l'ordre communiqué, le portail s'ouvre, livrant passage à une équipe de composition immuable : en tête deux sentinelles en armes, puis un sous-officier derrière lequel surgissent, un par un, un homme-cordage, un homme-pioche, un homme-scie, un homme-marteau, un homme-pic, deux hommes-corbeille, et un homme-pelle; un sous-officier vient en serre-file suivi d'un interprète, enfin deux sentinelles armées ferment la marche. On dirait une équipe de travailleurs non syndiqués se rendant au travail, protégés par la force publique, sous les huées et les brocards de la masse des gré-

vistes. Cette « drôle de fouille » qui se limite au sondage de quelques murs, planchers ou plafonds, dure peu et ne donne presque jamais de résultat. Aussi est-elle accueillie plutôt avec une ironie amusée qu'avec colère, surtout lorsqu'elle a pour prétexte une évasion dont chacun, sauf les Allemands, sait qu'elle a eu lieu la veille, lors de la promenade au parc.

La fouille corporelle. — De toutes les humiliations qu'un prisonnier est appelé à subir une des plus pénibles — à Colditz tout au moins — est la fouille corporelle. Aucun nouvel hôte ne peut y échapper. Elle est même parfois appliquée inopinément à certains groupes suspects. Dans cette fouille rien — ou presque rien — car avec des prisonniers le camouflage n'a pas de limite — n'échappe aux investigations des fouilleurs. Tous les vêtements sont minutieusement fouillés, les poches retournées, les doublures décousues au moindre indice de dissimulation d'un papier à l'intérieur, et même, vers la fin, la calotte de chaque bouton détachée de son embase; lorsque tous les colis et vêtements ont été analysés, le patient, complètement nu, est l'objet d'une inspection détaillée. Munis de lampes électriques, les fouilleurs prospectent tout le système pileux, le dedans des oreilles, l'intérieur de la bouche, le dessous des bras, l'entrecuisse, le dessous des pieds. Même l'endroit que l'on devine, dit « cachette du légionnaire », fait l'objet d'un examen qu'on peut qualifier à la lettre d'approfondi.

Le dépit des prisonniers soumis à cette humiliante épreuve est porté à son comble lorsque l'opération est inopinée, chose heureusement rare. Toujours sous le coup d'une fouille des locaux occupés, les prisonniers se rendant à l'appel emportent prudemment les objets confiscables. Mais cette précaution se retourne contre eux lors d'une fouille corporelle effectuée à l'issue de l'appel. Les occupants de la chambre N, entre autres, connurent un certain matin ce désagrément.

D'abord isolés des autres prisonniers par un cordon de sentinelles, ils s'agglutinèrent au centre de la cour avant d'être amenés dans le local du dentiste où la fouille devait être effectuée. A leur départ, l'endroit qu'ils occupaient était marqué par un amas nuageux de papiers déchirés en menus morceaux que les détenteurs avaient préféré détruire plutôt que de les livrer à l'indiscrétion des gardiens. Conduits sous bonne escorte, dans l'antichambre du local du dentiste dont les deux portes — celle de l'entrée et celle qui accède au cabinet dentaire — étaient barrées par des sentinelles, les victimes étaient introduites par groupe de trois ou quatre dans la salle du supplice. Là, en dépit des protestations, la fouille, pratiquée avec une minutieuse patience, fut hélas ! très fructueuse pour le boche. C'est ainsi, en particulier, que le capitaine Porges eut beau faire passer de droite à gauche et du haut en bas de sa bouche un tube de précieux documents, on l'obligea à le cracher. Quant au lieutenant Courmes, qui n'avait pu, dans sa hâte, enfoncer profondément un tube analogue, il fut

contraint de se baisser et son sphincter, bien que violemment sollicité à la détention, laissa dépasser quelques millimètres du tube qui fut délicatement extrait avec une pince, par un sanitaire boche requis pour cette opération de caractère médical.

Ce que voyant, le lieutenant Fahy, qui détenait un lot de faux papiers terriblement compromettants, prit une résolution héroïque. D'un bond il franchit la porte accédant à l'antichambre, écartant d'une poussée brutale et imprévue la sentinelle qui la gardait, puis bousculant à son tour la deuxième sentinelle qui gardait la porte de sortie, il s'engouffra dans l'escalier conduisant au quartier français et le gravit quatre à quatre sans que les sentinelles surprises aient pu réagir. Mêlé aussitôt à un groupe de P. G. il échappa à toute recherche.

La fouille aux colis. — Une précaution supplémentaire pour prévenir l'introduction dans le château de matériel proscrit consiste dans la fouille des colis. Progressivement mise au point, cette opération a pour résultat de délester chaque colis de tout ce qui est interdit et de remettre aux destinataires les seuls objets autorisés, préalablement vérifiés et dépouillés de la totalité de leur emballage, y compris le moindre bout de papier : marque de fabrique, étiquette, notice sur la composition du produit, la manière de s'en servir ou la façon de l'accommoder. Les heureux bénéficiaires de colis ont accès dans un couloir étroit sur lequel donnent des guichets fermés par des grillages. « Messié Poutot, » annonce l'un des distributeurs en ouvrant

son guichet. Le lieutenant Boudaud reconnaît son colis; aussitôt le guichet est refermé. A travers le grillage, Boudaud voit extraire les bons produits de France péniblement rassemblés et amoureusement emballés à son intention. Puis, patiemment, minutieusement le boche procède au massacre. Muni d'un grand couteau, il coupe toutes les ficelles, arrache et fait disparaître sous la table tous les papiers, découpe en tous sens pain, pain d'épices, gâteaux, beurre, fromage, pâté, viande; vide lentement de leur contenu dans des sacs « maison » tous les paquets de nouilles, farine, pois, etc... verse dans des assiettes confitures, miel, aliments extraits en pièces détachées, des boîtes de conserves, mire un à un tous les œufs, fait passer les chaussures à un appareil à rayons X, démonte les pipes, les brosses, coupe chaque pruneau jusqu'au noyau toujours suspect, casse les noix une à une avec un marteau *ad hoc*, refuse de délivrer un citron, mais consent à le presser dans un verre dont le destinataire doit boire le contenu sous les yeux du distributeur, déchire l'enveloppe de chaque paquet de tabac, et étale le contenu, tâte une à une les cigarettes sur toute leur longueur, dévide entièrement les bobines de fil, de coton ou de laine puis les enroule à nouveau sur un support « maison », débouche toutes les bouteilles, les flaire... et les confisque, s'il s'agit d'encre, d'alcool, de vin ou de produit non identifiable, examine avec défiance les bonbons mis à nu pour déceler les pastilles de teinture dont ils pourraient tenir lieu, retient pour vérification spéciale les livres — dont les reliures



seront arrachées — et les photographies qui seront confisquées si elles ont le format des photos pour pièces d'identité.

Comme on le voit, rien n'est négligé pour priver les prisonniers de tout ce qui pourrait leur être utile, toutes les fissures sont bouchées, les geôliers satisfaits du devoir accompli peuvent dormir tranquilles.

L'offensive des prisonniers

Eh bien! non! en dépit de toutes ces précautions, les prisonniers savent ce qu'ils devraient ignorer, disposent d'argent allemand, de vêtements civils, de boussoles, de faux papiers, d'outils de cambrioleurs puisqu'ils pénètrent par effraction dans les locaux verrouillés, d'un matériel de sapeur, car ils creusent des tunnels. Chaque fouille permet de confisquer du matériel interdit. Comment a-t-il pu pénétrer dans le château? Comment est-il renouvelé? Où sont les fissures? Dans cette lutte mystérieuse entre la ténacité allemande et l'imagination des alliés — spécialement des Français — le boche est toujours en retard d'une idée. Chaque nation réagit suivant son tempérament. Le Hollandais, aussi tenace que son adversaire dont il parle et entend parfaitement la langue, aussi discipliné et plus ordonné encore que lui, ce qui lui vaut une réelle considération, se ménage partout des intelligences, aux colis, à la cuisine, à la cantine, au théâtre; partout où l'Allemand admet

la présence d'un prisonnier, c'est un Hollandais qui a pris la place, inspiré confiance aux Allemands avec lesquels il est en rapport et recueille auprès d'eux des indications sur les événements extérieurs que ne dévoile pas la presse allemande. Que celle-ci soit censurée et quelques heures après, on sait par les Hollandais ce que les geôliers ont voulu cacher; telle, par exemple, l'évasion du général Giraud (1).

Suivant une tradition séculaire, l'Anglais riche de produits précieux : chocolat, thé, cigarettes, fait donner cette « cavalerie de Saint-Georges ». Des sentinelles se laissent tenter. De l'argent allemand, des outils sont procurés aux Britanniques, en échange de quantités prodigieuses de cigarettes. Leur pourvoyeur principal paie de sa tête son goût immodéré du tabac. La blanchisseuse elle-même, alléchée par les pourboires, glissés dans les poches des chemises, est gratifiée, nous dit-on, d'une longue détention, pour s'être laissée tenter en renseignant, par retour du courrier, ses généreux clients. En outre, privilège unique parmi tous ces prisonniers livrés à eux-mêmes quand ils ne sont pas exhortés à l'obéissance par leur gouvernement, le War-office n'oublie pas ses enfants, mouchoirs truqués, disques de phono truffés de documents, etc..., fournissent à nos camarades anglais des filières d'évasion et jusqu'au plan de l'architec-

(1) Elle fut marquée à l'appel du soir par un hip, hip hurrah! retentissant de la Compagnie française. « Pourquoi cette manifestation? demande un sous-officier boche. — Pour fêter l'évasion du général Giraud. — Mais comment le savez-vous? — Nous savons tout. »

ture du château de Colditz. Le Polonais, privé de sa patrie par les Allemands, haineux au point que le mot Pologne doit être rayé de sa correspondance, est très défavorisé sous le rapport des moyens de lutte. J'ai cependant souvenance d'une bouteille d'excellente Vodka, entrée dans le château sous forme de sauce tomate; celle-ci, séparée de la vodka par un deuxième bouchon profondément enfoncé, n'occupait que le col de la bouteille.

La subtilisation des colis

Quant aux Français, on peut dire sans chauvinisme ridicule, qu'ils sont à la tête du mouvement. S'ils ne sont pas riches, ils ont, par contre, une situation quelque peu avantagée du fait de la libération progressive de malades, d'anciens combattants, de marins. C'est par ceux-ci, en effet, que sont communiqués aux dévoués correspondants de France les codes, grilles, langages conventionnels et autres moyens de demander innocemment ce qui peut être utile (vêtements civils, faux papiers, itinéraires d'évasion, adresses de passeurs, appareils radios, outillage de toute espèce, etc...) avec la façon de le faire parvenir.

Ceci est presque un jeu d'enfant; mais où la question se complique c'est lorsqu'il s'agit de subtiliser, à l'insu du boche, ces précieux colis dits « colis dynamite » expédiés de France. Le mérite de la lutte victorieuse engagée à cet effet revient au lieutenant Guigues dont nous avons tracé l'originale silhouette; mais sa fidèle équipe en a

aussi sa part sans oublier tous ceux auxquels il n'a jamais fait appel en vain : dentiste, médecin, et les quinze camarades toujours prêts à assurer sans défaillance le service d'observation mis en place les jours d'opération délicate.

Entreposés dans un local donnant sur la cour, les colis sont distribués, soit le jour même, soit le lendemain.

Le problème consiste :

— à être avisé de l'entrée d'un « colis dynamite »;

— à distraire les deux sentinelles qui surveillent en permanence la cour et tout spécialement la porte du local de distribution, et à s'assurer qu'aucun boche n'est en faction derrière certaines fenêtres propices à une observation discrète et où l'on accède de l'extérieur;

— à ouvrir la porte dudit local, rechercher et sortir le colis convoité, puis refermer la porte sans laisser de trace révélatrice du larcin.

Si ces opérations n'ont pu être réalisées avant la distribution, le destinataire du colis ne se présente pas lorsqu'on l'appelle; il est, en effet, courant de reporter au lendemain la délivrance des colis des absents.

La vérification des colis, au dépôt, situé en ville, par notre interprète, le lieutenant Yung, permet à ce dernier de signaler à l'avance l'arrivée d'un colis dynamite. Lorsque, par la suite, les boches méfiants suppriment cette vérification, c'est l'officier français chargé d'établir la liste des colis à distribuer qui donne l'alerte.

Distraire deux sentinelles de la surveillance

d'une porte pendant cinq secondes pour l'entrée et cinq secondes pour la sortie est chose assez facile (voir fig. 1).

Au signal du crocheteur, un camarade se livre à de bruyantes déprédations au fond du couloir C.

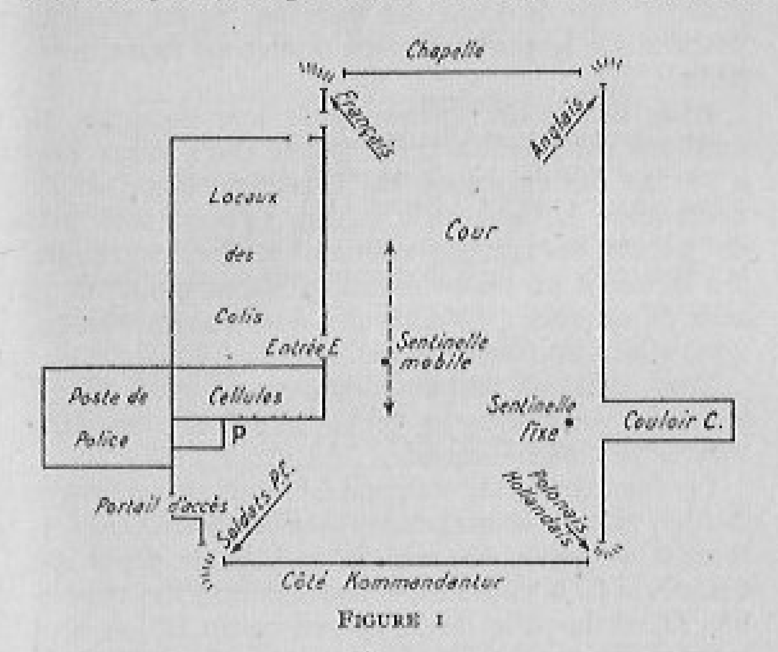


FIGURE 1

La sentinelle qui veille au seuil du couloir bondit sur le coupable; simultanément un autre camarade interpelle bruyamment les incarcérés des cellules P et, comme c'est interdit, la sentinelle mobile accourt. Pendant ce temps, de la chambre située au-dessus de la chapelle, un troisième camarade s'assure que personne n'observe des fenêtres

qui lui font face, côté Kommandantur. Si le soleil est de la partie, il se sert d'une glace pour éclairer successivement chaque fenêtre suspecte. Assuré de la défaillance momentanée de la surveillance allemande, l'acteur principal du drame pénètre impunément dans le local des colis où, ayant refermé derrière lui la porte, il peut opérer en toute quiétude.

Avec des soldats pénétrés de leur consigne, la méthode est infaillible. Mais avec des « mous » on a parfois des surprises. M., chargé certain jour de neutraliser la sentinelle mobile, pousse des cris de putois devant les cellules. Malheureusement, il a affaire à un boche désabusé qui se contente de crier de sa place : « Ne gueulez donc pas comme ça, vous allez faire venir le chef de poste. »

Tout ceci est encore relativement aisé, le hic c'est de subtiliser les colis précieux, les faire « sauter » comme on dit.

Les locaux de manutention des colis se composent de cinq pièces : le couloir de distribution des colis A, la salle de dépôt des colis B, la salle de dépôt des conserves C, le couloir des distributions des conserves D, et la salle de l'appareil radio E, où sont passés aux rayons X les objets suspects. On y accède par deux portes, l'entrée principale (porte nº 1) qui ouvre sur le couloir A, et l'entrée secondaire (porte nº 7) qui ouvre sur le couloir D. Quand les distributeurs ont terminé leur travail, ils ferment la porte nº 7 de l'intérieur par deux barres de fer cadenassées, ferment à clé les portes nºs 4, 3, 2 qui séparent chacune des salles et ressortent par

la porte nº 1 qu'ils verrouillent par une serrure de sûreté à clé cruciforme.

Un beau matin, un général allemand procède

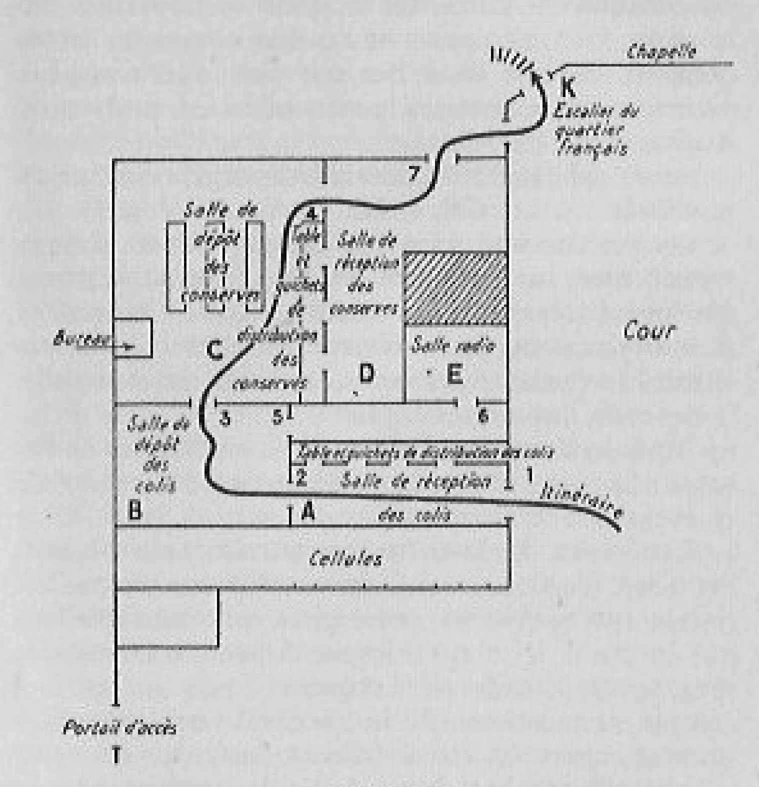


FIGURE 2

à l'inspection détaillée du château. Tous les Allemands sont à leur poste, en brillante tenue, l'œil fixé sur le grand chef qui écoute avec une atten-

tion concentrée les explications données sur le fonctionnement des divers services et spécialement sur la distribution des colis. C'est le moment choisi pour enlever, à la barbe du général, la serrure de la porte nº 1, l'emporter dans une chambre, fabriquer au dixième de millimètre près, la clé appropriée et replacer ensuite la serrure dite de « sûreté ». A midi, tous les Allemands partent et la porte est refermée sans incident. Les subtilisations sont alors possibles.

Nonchalamment adossé à la porte nº 1, le lieutenant Guigues introduit la clé dans la serrure, dès que l'attention des sentinelles est détournée, il ouvre, entre, puis referme la porte. Il ouvre ensuite la porte nº 2, fait son choix, dans la salle B des colis dynamites signalés, ouvre la porte nº 3, prend dans le bureau de la salle C les clés des cadenas de la porte nº 7, ouvre les portes nº 4 et nº 7, et remet au camarade posté derrière la porte nº 7 son précieux fardeau qui disparaît aussitôt par l'escalier K. Ceci fait, Guigues referme toutes les portes intérieures et, au signal convenu, ressort par la porte nº 1 qu'il ferme à son tour avec la satisfaction du devoir accompli.

Mais un jour deux « colis dynamite » sont signalés, tous les autres ont été distribués. Le temps manque pour confectionner deux colis de remplacement, car on est pris de court. La subtilisation est ainsi découverte. En conséquence, la serrure de la porte nº 1 est remplacée par deux serrures de modèle inconnu et, on s'en apercevra par la suite, les clés des cadenas intérieurs de la porte nº 7 sont dissimulées.

Quarante-huit heures plus tard, lors d'une distribution, les deux serrures sont enlevées, démontées à l'abri des regards indiscrets, puis remises en place après l'usinage laborieux et délicat des deux clés appropriées.

La subtilisation reprend avec succès, d'abord en sortant les colis par la porte nº 1 ce qui rend l'opération plus dangereuse, puis de nouveau par la porte nº 7, la cachette des clés de cadenas ayant été découverte. Tout allait fort bien, lorsqu'un certain jour Guigues, ouvrant la porte nº 1, se trouve en présence d'un gros chat qui veut sortir. D'un grand coup de pied, il lui en ôte l'envie. Mais son travail terminé, il ne réussit pas, malgré tous ses efforts de séduction, à ramener dans le couloir A où il l'avait trouvé, ce damné chat qui s'est caché dans les caisses de la salle C. Le lendemain, la découverte du chat dans une salle autre que celle où il avait été mis, donne l'alerte. Il s'ensuit une fouille magistrale des murs, plafonds et planchers, de tout le local des colis. Les camarades Français de l'étage au-dessus y perdent tout ce qu'ils avaient camouflé sous le plancher.

Puis un travail mystérieux, mais quelque peu bruyant, observable du quartier polonais où Guigues est aux aguets, s'exécute de jour, puis de nuit. Derrière la porte nº 1, éclairée, s'agitent des ombres. A la première distribution, Guigues constate que la face intérieure du mur d'entrée porte une auréole blanchâtre partant de la gâche de la serrure de sécurité supérieure pour rejoindre la salle de l'appareil radio, puis, dans la gâche, il

découvre un index de laiton que le pène de la serrure doit faire basculer à la fermeture. Qu'à cela ne tienne, notre astucieux dentiste, mis au courant, fournit du vernis dentaire, dont on enduit l'index de laiton, ce qui empêche le système de fonctionner.

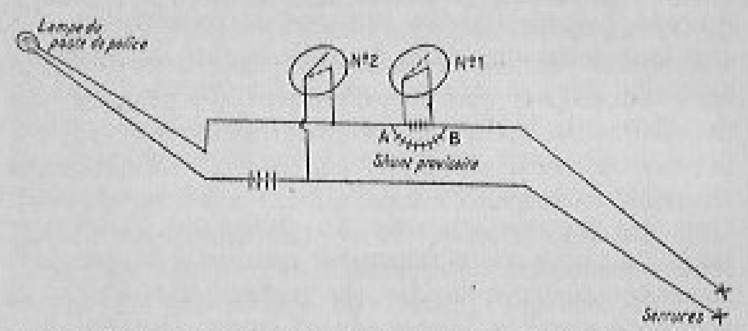
A la suite de cet insuccès, le travail nocturne reprend, l'observation aussi. L'accès aux colis permet les constatations suivantes : une deuxième traînée blanchâtre verticale, partant cette fois des gonds de la porte, rejoint la première : une rondelle de laiton est intercalée entre le mâle et la femelle de chacun des gonds de la porte. Celle-ci est recouverte d'un véritable damier de feuillard reliant électriquement les gonds et les serrures. Ainsi, les boches ont réalisé un circuit dans lequel le contact est établi ou rompu, suivant que les serrures sont ouvertes ou fermées. Ce nouveau dispositif est vraiment ingénieux. Mais d'où vient le courant, et comment est donnée l'alerte? Le secret se trouve sûrement dans la salle de l'appareil de radio, c'est là qu'il faut aller voir.

Avec le concours du docteur, la main de Guigues est affreusement déformée par un coup imaginaire, figuré sur la peau à l'aide de bleu de méthylène. Il y a cassure, affirme notre tenace docteur qui réclame un examen radioscopique. On finit par se rendre à l'appareil radio des colis où une longue discussion s'engage entre le docteur français, qui en tient pour la cassure, et le docteur boche qui ne veut voir qu'une fêlure. Le « patient » reste étranger à ce tournoi médical, mais observe avec attention la traînée blanchâtre issue de la salle

de distribution. Elle aboutit à un petit tableau fixé au mur portant deux voyants, l'un vert avec l'inscription *Nacht*, l'autre rouge marqué *Tag*; au-dessous de chacun d'eux un bouton. De ce tableau part un gros tube type Berkmann-lumière qui traverse le mur de séparation du local des colis et du poste de police. C'est là, à n'en pas douter, qu'est donnée l'alerte. Si on arrivait à joindre les fils sur leur parcours dans la salle radio, le système pourrait être neutralisé et précisément l'auréole du mur qui révèle la présence de ces fils passe à faible distance du plafond au-dessus duquel est installée la cuisine du quartier français. La solution est trouvée, inutile de prolonger l'observation. La thèse de la fêlure est admise à la satisfaction du médecin boche; le patient est libéré et retrouve aussitôt l'usage de sa main. Il alerte son équipe, prend des mesures pour déterminer le point où il faut perforer le plancher et le plafond de la cuisine.

On réunit en secret le matériel nécessaire (outils reçus par colis-dynamite, plâtre dérobé aux ouvriers effectuant des réparations, fils électriques provenant de circuits abandonnés); les membres de l'équipe sont instruits du plan d'action mûri par leur chef et du rôle incombant à chacun. Guigues considère que l'alerte au poste de police — donnée sans doute par l'allumage ou l'extinction d'une lampe — peut être signalée de deux façons, l'ouverture de la porte des colis déterminant soit la fermeture, soit la rupture du circuit. Dans le premier cas, la lampe du poste, éteinte normale-

ment s'allume, c'est l'hypothèse de loin la plus vraisemblable parce que la plus économique; dans le second cas, la lampe, allumée normalement, s'éteint, c'est un procédé inutilement coûteux dont la probabilité d'emploi est tellement faible qu'on hésite à en faire état. Cependant, dans l'ignorance



Nota : Les traits pleins indiquent la position normale des interrupteurs, les pointillés, leur position pour pénétrer dans le local des colis.

FIGURE 3

complète où l'on se trouve de la solution adoptée, il est décidé d'effectuer les deux montages propres à neutraliser les deux systèmes d'alerte possibles (voir fig. 3).

— montage n° 1 permettant de maintenir le circuit ouvert (la lampe du poste éteinte) malgré l'introduction de la clé dans la serrure qui devrait le fermer (et allumer la lampe);

— montage n° 2 permettant de maintenir le circuit fermé (lampe du poste allumée) malgré

l'introduction de la clé dans la serrure qui devrait l'ouvrir (donc éteindre la lampe).

Bien entendu le montage du dispositif n° 1 exige, pour ne pas donner l'alerte pendant le travail — dans le cas où l'hypothèse de la lampe normalement allumée serait la bonne — un « shuntage » (ou dérivation) préalable A B qui sera supprimé à l'issue de l'opération.

Ces dispositions arrêtées, on passe à l'exécution en commençant par le percement du plancher de la cuisine. Le trou atteint progressivement 10, 15, 20, 30, 40 centimètres; le plus grand tisonnier du château y disparaît sans avoir crevé le plafond. Une barre de fer de 80 centimètres, obtenue en sciant la rampe de l'escalier anglais (1), donne le résultat cherché; mais elle glisse des doigts de l'opérateur et tombe dans le local des colis avec un bruit affolant. Aucune réaction n'intervenant, l'émotion disparaît et les quatre fils des deux interrupteurs préparés d'avance sont glissés par le trou. Il s'agit alors d'entrer dans le local des colis pour établir les connexions prévues. Ne va-t-on pas alors donner l'alerte puisque le dispositif boche est en place? Rassurez-vous.

Les précautions nécessaires ont été prises en enduisant l'index de laiton de la première serrure d'un ciment dentaire (plus sûr que le vernis, quoique de même provenance) et en sabotant discrètement l'autre serrure, obligeant ainsi les boches à l'emporter pour la réparer.

(1) La Fouine a cherché toute une journée chez les Anglais ce morceau de rampe, et la scie qui avait servi à le couper.

Donc, le 1er mai 1942, le service de surveillance au grand complet est mis en place. Les opérateurs entrent dans le local des colis non sans quelque anxiété, car ils sont chargés de matériel. Pénétrant dans la pièce de la radio, ils trouvent sur le parquet la barre de fer malencontreusement lâchée et du plâtre tombé du plafond. Avec une hâte fébrile, ils mettent à nu les fils du dispositif d'alerte; établissent le shunt, puis les connexions; enlèvent le shunt, replâtrent, bouchent le trou du plafond, nettoient pour faire disparaître toute trace de leur passage. L'opération qu'on voulait très courte, à cause des risques qu'elle présentait, avait duré trois heures.

Mais la fortune sourit aux audacieux, car ils n'étaient pas sortis depuis plus d'un quart d'heure qu'un boche se présentait à la porte pour y replacer la serrure sabotée.

Reste à savoir celui des deux dispositifs réalisés qui procure la neutralisation souhaitée. Donc, le lendemain, par un joyeux soleil qui attire dans la cour les amateurs de bain de lumière, de passes de rugby et de volley-ball, le circuit est coupé en manœuvrant le dispositif nº 1. Peu d'instants après les hommes du poste en armes font irruption dans la cour précédés d'un sergent, pistolet au poing, et cernent le local « hanté ». Le sous-officier chef du service des colis, personnage avantageux surnommé « le beau Max », arrive à son tour, armé de ses clés, pénètre dans la place et fouille sans succès. A part quelques initiés, les occupants de la cour ne comprennent rien à l'incident, mais certains en profitent pour exécuter un tir efficace de bombes à eau sur ces intrus.

La manœuvre du dispositif nº 2, au contraire, qui « court-circuite » l'installation, n'entraîne aucune réaction. La neutralisation est donc assurée par le procédé dont la réalisation n'avait semblé à la plupart des membres de l'équipe qu'une précaution inutile. Le dispositif nº 1 est condamné, le nº 2 est camouflé par de l'ouate et du plâtre qu'on retire pour la manœuvre, faite au moyen d'un mince tourne-vis.

Quelques jours plus tard un colis dynamite est annoncé. Les précautions d'usage sont prises. Guigues, un peu inquiet, s'approche de la porte. A ce moment, le capitaine anglais D. H. auquel le travail boche n'a pas échappé, se précipite vers lui. « N'entrez pas, lui dit-il, les Allemands ont installé un signal d'alarme et vous allez être pris. » Guigues, qui ne veut pas dévoiler son secret, fait semblant d'hésiter un instant puis : « Tant pis, dit-il, il faut absolument que je fasse sauter un colis. » Et à la stupéfaction de l'Anglais, la subtilisation s'effectue sans aucune réaction adverse.

Il en fut ainsi jusqu'à la fin de notre séjour, moyennant l'usinage d'une clé nécessitée par un changement de serrure, mais non bien entendu sans quelques émotions.

C'est ainsi qu'au cours d'une séance de subtilisation ayant pour but de rechercher, dans cinq sacs plombés contenant chacun 8 à 10 colis, un paquet renfermant un poste radio, un camarade

accourt en criant : « Les boches des colis arrivent » (1). Guigues fait filer ses deux aides munis du précieux colis par la porte n° 7 ; la referme, ainsi que les portes nos 4, 3 et 2, remet les colis dans les sacs sans les plomber et ressort par la porte n° 1, se demandant avec anxiété s'il ne va pas se trouver nez à nez avec les boches. Mais ceux-ci se sont arrêtés au poste de police où ils bavardent. Les « cambrioleurs » en profitent pour rentrer à nouveau dans le local, replomber les sacs — car l'outillage nécessaire est là à la portée de la main — et ressortir avant la fin de la conversation.

Guigues prétend qu'il n'a jamais eu aussi peur. Et pourtant il ne devait pas être à l'aise le jour où, lesté de deux colis-dynamite, la main sur la poignée de la porte, il attendait pour sortir le signal convenu. Attente vaine, car des officiers allemands visitant le quartier des Anglais venaient d'être enfermés par ces derniers dans le grenier ; la garde avait envahi la cour, l'appel était imminent et Guigues entendait, de l'autre côté de la porte, le camarade V... disant : « avec ces cochons-là dans la cour on ne pourra jamais le faire sortir ». La sonnerie de l'appel retentit, il ne peut plus attendre ; il se décide alors à sortir ses deux colis sous le bras, referme la porte derrière lui et, dévoré d'inquiétude, sous les dehors de la plus parfaite innocence, gagne sans hâte le quartier français sous les yeux des boches sans méfiance.

(1) La poterne extérieure était surveillée des fenêtres sud du Château, ce qui permettait de signaler l'arrivée de l'équipe allemande des colis trois à quatre minutes avant son entrée dans la cour.

En compensation des risques encourus, cette activité bénévole avait ses petits avantages tels que la reprise, l'après-midi, des objets confisqués à la distribution du matin ; la perception frauduleuse de boîtes de conserves intitulées « Marcassin en sauce » et contenant des lettres de Mme Guigues, la dégustation réconfortante de flacons d'eau-de-vie ou de bonnes liqueurs françaises alignés sur le bureau du « beau Max » et dont les destinataires, avisés que le *schnaps* était *verboten*, n'avaient vu que la couleur.

C'est grâce aux dévoués et courageux camarades qui ont réalisé et exploité cette merveilleuse installation que les Français de Colditz, renseignés sur les événements extérieurs, approvisionnés en outils (deux paquets de 5 kilos) et en moyens d'évasion (faux papiers, boussoles, vêtements civils) ont gardé la foi dans les destinées de leur pays et l'espoir, entretenu par une activité incessante, de reprendre leur place dans le combat. C'est aussi grâce à eux que les étrangers ont pu suivre au jour le jour le développement de la situation et que les Britanniques eux-mêmes ont reçu des colis dynamite comme celui qui contenait ce fameux plan du château, cadeau de l'Intelligence Service. Après le départ des autres nationalités, cette installation, en bon état de fonctionnement, ainsi que l'appareil radio en service a été remise entre les mains des Anglais fort sensibles à ce geste de solidarité. « Je tiens à vous remercier, écrit l'un d'eux à Guigues, pour l'aide inestimable que vous m'avez donnée ainsi qu'aux officiers anglais pen-

dant votre séjour à Colditz. Il semble qu'il n'y ait pas eu une seule chose que je vous ai demandée que vous n'ayez été disposé à faire et cela avec la plus franche générosité. »

La radio clandestine

Il est vrai que, non content de « faire sauter les colis », le lieutenant Guigues prend la part la plus active (1) à la commande des appareils de radio, à leur installation, à leur camouflage et à leur réglage. Et ceci au profit de toutes les nations, car seuls les Français se montrèrent en mesure d'assurer le service des nouvelles clandestines si précieux pour des hommes qui attachaient presque autant de prix à être renseignés qu'à être alimentés.

Grâce aux dispositions prises pour subtiliser les colis, quatre appareils radio parviennent successivement à destination. On les surnomme *Arthur*, personnage à l'état de santé duquel chacun s'intéresse vivement.

« Comment va Arthur ?

— Il a un dérangement, il est abattu, le médecin l'a examiné, il en a pour huit jours. »

Les experts, plus laconiques et plus précis, les appellent A1, A2, A3, A4.

C'est au cours de l'été 1942 qu'est subtilisé le

(1) Aidé bien entendu par de fidèles assistants et remplacé au besoin par d'aussi ardents que lui tel que du Gardin, alias « Popol », qui menait de front les travaux d'évasion et de renseignements.

colis renfermant A1. Sa mise en service est assez rapide, car le délicat problème de l'installation et du camouflage est déjà presque entièrement résolu.

Au troisième étage du quartier français, se trouve une petite chambre occupée par l'abbé doyen, le révérend père Congar et quelques sympathisants. On l'appelle le presbytère. Le caractère de ses occupants et les investigations dont il a été l'objet de la part des boches persuadent ceux-ci qu'il y règne une atmosphère de piété et d'innocence, incompatible avec les manigances machiavéliques et déloyales découvertes à tout instant dans les autres chambres.

Certain jour, arrivant en visite inopinée dans cet asile, je vois des géographes improvisés dessiner sur le mur du fond une énorme carte de l'Afrique. A cette époque, les actions en Afrique du Nord sont très actives et suivies avec une vive et souvent inquiète attention. Mais pourquoi avoir représenté également l'Afrique centrale où il ne se passe rien? Comme je hoche la tête d'un air quelque peu sceptique, on me dévoile les secrets de l'opération.

Les ronds noirs qui représentent Dakar et Tombouctou sont enlevés. Ce sont de petits disques de liège noircis — et remplacés par des tournevis très longs et très minces destinés, l'un à la recherche des postes émetteurs, l'autre au renforcement du son.

Le croissant noir représentant la ville de Tunis est retiré à son tour; deux petits ronds brillants apparaissent, on y insère les deux tiges du bouchon d'un casque d'écoute.

Même opération pour la ville de Sousse; les fils qu'on y fait aboutir sont reliés à la douille de la lampe électrique — préalablement enlevée — pour l'amenée du courant.

Le service de surveillance déployé, on peut opérer en toute quiétude. Au cri de « la globule » signalant l'arrivée d'un gardien, tout est remis en place. Dix à quinze secondes suffisent; il en faut beaucoup plus au boche le plus rapide, fût-il, par aventure, axé sur ce lieu de pieuses méditations, pour y parvenir.

— Alors ce mur est percé de part en part en quatre points différents? Il semble pourtant épais et solide?

— Il y a en effet 42 centimètres de pierre qu'il a fallu percer au tisonnier.

— Mais où peut donc être l'appareil, car, si je ne me trompe, le sommet du bâtiment attenant à celui-ci dépasse à peine le niveau supérieur de votre plafond?

— En effet, mais pour accéder dans le corps du bâtiment où nous sommes, il faut monter trois marches, ce décalage dans les planchers se retrouve entre les plafonds. L'appareil est à la hauteur de la partie supérieure de ce mur, sur le plancher du grenier du bâtiment voisin. Le grenier est vide, très voisin du toit et seulement accessible à des « cambrioleurs acrobates ».

— Qui est au courant du secret de votre installation?

— Seuls les occupants de la chambre et ceux qui ont exécuté le travail. Le curé a d'ailleurs exigé

que chacun d'eux prête serment de discrétion, la main sur l'évangile.

— Très bien, mais lorsqu'on fera part du communiqué aux prisonniers, chacun saura bientôt qu'un appareil clandestin est en action quelque part chez les Français. Or, l'expérience prouve qu'un « secret » connu de tous les prisonniers tarde rarement à être découvert par les gardiens.

Comme il ne saurait cependant être question de limiter la diffusion des nouvelles aux seuls initiés, il est décidé d'exiger de chacun des officiers prisonniers l'engagement d'honneur de ne révéler à qui que ce soit (même après évasion ou libération) l'existence d'un poste clandestin à Colditz et de s'abstenir rigoureusement de tout commentaire des renseignements obtenus. En outre, le communiqué ne sera reproduit qu'en un nombre aussi restreint que possible d'exemplaires qui devront, après diffusion, être rendus à l'officier désigné pour les recueillir et les détruire.

Ainsi fut fait, sans grande conviction d'ailleurs sur l'efficacité de ces mesures, car l'engagement d'honneur d'un traître est évidemment sans valeur. Moins de trois mois après, les Allemands savaient, en effet, que nous étions renseignés par un poste clandestin.

***

Un matin de décembre, le château est envahi par une cinquantaine « d'argousins » que nous n'avions encore jamais vus.

Assistés des gardiens, il procèdent à une fouille générale qui se prolonge jusqu'au soir. Il y a de gros dégâts, mais la carte d'Afrique garde son secret. Le soir même un communiqué est capté et diffusé parmi les prisonniers tout joyeux de cet échec en dépit des pertes subies par nombre d'entre eux.

Quatre jours plus tard, le sinistre Eggerth, suivi de trois ouvriers, pénètre dans le presbytère. Il se dirige vers la carte d'Afrique, articule un compliment hypocrite à l'adresse de celui qui l'a tracée, puis sous les regards stupéfaits et consternés des assistants, il met à nu, avec une joie sadique, les orifices ménagées dans la carte pour le fonctionnement d'Arthur.

Le mur est mis à mal. Sa solidité décourage les démolisseurs. Fidèle à la tradition allemande, Eggerth le fait surveiller par une sentinelle. Puis, pour atteindre l'appareil il ne trouve d'autre solution que de crever le toit du grenier voisin. Triomphants, les boches se retirent enfin avec leur trophée ne se doutant guère qu'ils laissent dans le grenier un deuxième appareil (Arthur II), camouflé là depuis quelques jours auprès de son aîné. Ce même jour d'ailleurs — 14 décembre 1942 — tandis que les gardiens sont tout joyeux de pouvoir rendre compte à leur chef, avec photographies à l'appui, de leur dernière prouesse, « Arthur III » fait son entrée au local des colis, où il est subtilisé comme ses devanciers.

Mais les témoins de l'opération restaient persuadés que le secret avait été trahi. L'attitude des

Allemands et les paroles échangées entre eux en fournissaient la quasi-certitude. L'auteur de cette coupable et sans doute intéressée révélation était à rechercher parmi ceux qui, ayant accès au presbytère, avaient pu être témoins d'une prise de communiqué. Des policiers-amateurs, moins expérimentés sans doute, mais aussi ardents pour le moins que les gens de métier, se livrèrent à une enquête minutieuse. Elle fournit des résultats troublants mais aucune preuve certaine. Eggerth détenait évidemment le secret de cette trahison. Il eût été convié à le dévoiler avec toute l'insistance voulue pour qu'il y réponde, si nous étions restés à Colditz jusqu'à la libération et s'il était tombé entre nos mains. Mais qu'en ont fait les Russes?

Quoi qu'il en soit, le mal est réparable puisqu'on dispose de deux nouveaux appareils. En fait, seul « Arthur III », le dernier né, est en état de marche, car une valve d'Arthur II a été détériorée pendant le voyage, le rendant inutilisable tant qu'une valve neuve, commandée d'ailleurs, ne sera pas parvenue à destination. Il importe seulement de trouver un mode d'utilisation inspiré de l'expérience malheureuse qui vient d'être faite. L'esprit logique de Popol y pourvoit fort judicieusement. Le premier appareil, pense-t-il, était parfaitement camouflé; on ne peut espérer faire mieux. La découverte ne tient pas à ce que le camouflage était insuffisant, mais à ce qu'il était connu de trop de gens. Ce qui est donc capital, c'est de préserver le secret des dispositions prises.

Au deuxième étage du quartier français, accolé à l'escalier, se trouve un réduit communiquant par un tuyau d'aspiration d'air avec le local aménagé pour le moteur électrique de l'orgue de la chapelle. Ce dernier local se prête parfaitement, et à l'installation d'un appareil radio, et à d'heureuses mesures de surveillance puisque, grâce au tuyau d'aspiration utilisé comme tuyau acoustique, un camarade posté dans le réduit peut alerter le radio bien avant qu'un gardien mal intentionné ait pu parvenir jusqu'à lui. Deux officiers prenant le service de surveillance deux heures par jour suffisent pour permettre à un troisième de recueillir en toute quiétude les nouvelles des alliés.

Bien entendu, ces dispositions n'échappent pas longtemps à des hommes dont la curiosité et l'esprit d'observation ont atteint, par un exercice constant, un degré d'acuité extraordinaire. Malgré une discrétion accrue à la suite de la découverte d'Arthur I, et bien que le communiqué clandestin soit au préalable traduit en anglais pour donner le change — depuis le 17 janvier 1943 il paraît à nouveau — les curieux savent, au bout de quelque temps, où l'on écoute et comment l'on surveille. Tout fiers de leur découverte et pleins d'admiration pour l'ingéniosité déployée, ils révèlent le secret à leurs amis. Aux camarades bien intentionnés qui lui font part de leur inquiétude, Popol répond par un geste d'impuissance. Mais il éprouve une profonde joie intérieure. Ses prévisions, en effet, se vérifient. Tout le camp saura bientôt qu'Arthur fonctionne auprès de l'orgue... tandis qu'au rez-de-chaussée

d'un autre bâtiment, installé dans le fauteuil du dentiste sous lequel Arthur III est simplement déposé pendant l'audition, un radio, d'une discrétion éprouvée, recueille les nouvelles tant attendues. Le secret est limité à trois où quatre officiers et la consigne à cet égard est d'une rigueur telle que si un ami du dentiste (fût-il le curé lui-même) imagine de venir bavarder avec lui au moment de l'audition, le camp est privé ce jour-là de communiqué clandestin.

Si astucieuses qu'elles soient, ces dispositions ne laissent pas d'être précaires. Les augures s'en rendent parfaitement compte et, comme ce sont gens d'action, ils commandent aussitôt un quatrième poste pour remplacer Arthur III s'il vient à être pris. Puis ils se mettent en quête d'un endroit hors d'atteinte où l'écoute ainsi que les travaux de mise au point et de dépannage des appareils radio puissent s'effectuer en toute sécurité.

La commande d'Arthur IV se heurte à des difficultés supplémentaires. Et d'abord, aucune libération n'étant plus à escompter, c'est par code secret que le camarade Boutard (mort en 1944 à l'hôpital de Nienburg) transmet à sa femme toutes précisions utiles sur le genre d'appareil souhaité et son mode d'expédition. Les boches, méfiants, ouvrent en effet les colis à leur arrivée en gare, si bien que la boîte soudée reste le seul moyen pour recevoir du matériel interdit. De telles boîtes en effet ne sont ouvertes que lors de leur remise au destinataire. Grâce à une étiquette convention-

nelle, elles sont subtilisées dans le local des conserves.

De plus, à défaut d'une organisation française favorisant la « résistance » des prisonniers, ceux-ci doivent régler de leurs propres deniers le matériel qu'ils commandent. Pour cette opération, fidèle à la tradition historique instaurée par le père Dupanloup, c'est encore le curé qui nous sauva. Il adressa les fonds nécessaires à une dame patronnesse de sa commune avec la mission officielle de les consacrer aux bonnes œuvres de la paroisse, officieuse de les transmettre à la dévouée Mme Boutard (1). Grâce à quoi Arthur IV, préalablement dépecé et mis en conserve avec tout un attirail de dépanneur radio, fit son entrée au château, dans trois colis distincts au printemps de 1943.

Un puissant poste à 6 lampes, décomposé en petits morceaux ne se remonte pas avec les seuls doigts derrière une pile de livres ou une armoire. Il faut de toute urgence trouver un véritable laboratoire. Le château de Colditz dont l'architecture semble avoir été compliquée à plaisir par des apports successifs de bâtiments nouveaux, d'étages supplémentaires, de chambres mansardées, constitue un champ d'exploration précieux pour des hommes toujours soucieux de cachettes inex-

(1) A la mort de Boutard, ses camarades de captivité ont voulu manifester à la fois leur reconnaissance à Mme Boutard pour son dévouement à la cause des prisonniers et l'affectueuse estime dans laquelle ils tenaient son mari. Il était trop tard pour que la collecte faite alors parvienne à destination. Toutes les démarches effectuées depuis pour récupérer les fonds recueillis sont restées sans réponse.

plorées et difficilement accessibles... C'est ainsi que, tels des souris se glissant dans le moindre trou, les spécialistes de la radio finissent par atteindre, sous la partie la plus élevée du toit, une soupente où seuls des hommes jeunes et minces peuvent accéder au prix d'acrobaties interdites à un geôlier moyen. Un laboratoire y est organisé en délimitant l'espace nécessaire par des couvertures qui préserveront du froid et étoufferont les bruits et en pratiquant dans le plancher les orifices permettant l'installation d'un appareillage électrique complet, savoir :

— l'éclairage du laboratoire;

— la prise de courant pour l'appareil radio; celle-ci est branchée par un double fil de 25 mètres de long (dérobé au théâtre) sur le circuit, toujours sous tension, découvert dans la cave.

— une lampe de sécurité qui est éteinte en cas d'alerte à l'aide d'un interrupteur disposé à l'étage au-dessous.

Par suite des difficultés d'accès, tout le matériel est alors transporté en pièces détachées dans ce laboratoire. C'est là qu'aura lieu l'écoute, non plus au casque, mais au haut-parleur, là que pourront s'effectuer à loisir les dépannages nécessaires.

Enfin, pour parer à une arrivée inopinée de boches et aux graves sanctions qu'entraînerait la découverte de cet important matériel, une trappe a été préparée en sciant le plancher, et une poutre est à portée de la main pour défoncer au besoin la partie correspondante du plafond et

atterrir sur une armoire placée au dessous de la trappe.

C'est dans ce mystérieux laboratoire que notre modeste et dévoué camarade Aigouy, disparu depuis le 27 avril 1944 à la suite d'une évasion, a pris seul l'écoute pendant plus de quatre mois, fidèle à la consigne du secret qu'il partageait avec quelques rares initiés.

Arthur II, toujours privé d'une lampe, étant inutilisable et Arthur IV ne fonctionnant que sur courant alternatif, la réception s'effectuait par Arthur III sur le 220 continu qui passait par la cave.

Ce luxe de précautions eut sa récompense puisque, jusqu'à notre départ pour le camp de Lübeck, les Colditzois eurent le privilège d'être toujours renseignés sur les événements extérieurs, sans que nous ayons eu à subir une seule fouille visant spécialement la recherche d'un appareil radio. L'installation fut alors remise entre les mains des Anglais qui l'utilisèrent sans incident jusqu'à la Libération.

***

Arthur IV fut emporté à Lübeck où nous savions, grâce à un document allemand trouvé à la bibliothèque, disposer du courant alternatif approprié à cet appareil.

Cette fois encore, c'est en exploitant la possibilité de pénétrer clandestinement dans le local des colis de Colditz qu'Arthur IV fut soustrait à

la fouille précédant le départ. Il suffit, en effet, d'y introduire avec les caisses préalablement vérifiées par les boches et enfermées dans ce local, une caisse supplémentaire contenant tout le matériel interdit que nous voulions emporter et, en particulier, l'appareil radio.

A Lübeck, camp de baraques, les experts fumistes et les spécialistes radio mirent en commun leurs aptitudes pour procurer à Arthur IV une cachette qui se révéla inviolable.

La chambre 10 de la baraque 7 fut fort judicieusement choisie à cet effet. Comme elle était située à mi-distance entre les deux extrémités de la baraque où se trouvaient les portes d'accès, ses occupants disposaient de plus de temps que ceux des autres chambres pour camoufler, en cas de visite inopinée, le matériel interdit. Mais, ce qui la désignait plus particulièrement pour cette absorbante et dangereuse activité, c'est qu'elle donnait asile à une des équipes les plus solidement unies dans la volonté d'agir, au profit de tous, quels que fussent les risques encourus. L'ardent et loyal capitaine Guth, promu au grade de général par ses subordonnés, présidait aux destinées de cette indissoluble association; il était assisté dans cette tâche par le séduisant animateur Duquet, un passionné d'action clandestine.

Dans cette chambre fut construit un magnifique poêle de brique vernissée, qui comportait un logement confortable pour l'appareil radio, ses fils et ses écouteurs. Ce logement était hermétiquement fermé par une brique apparemment

identique à ses voisines, mais qui en réalité, au lieu d'être fixe, pouvait tourner vers l'extérieur sur des gonds invisibles. Il suffisait d'y appliquer une ventouse faite d'un simple verre coiffé d'une rondelle de caoutchouc.

C'est là que, pendant près de deux ans, furent recueillies, scrupuleusement transcrites, voire même traduites quand il s'agissait d'émissions en langue étrangère, les nouvelles du monde entier. On s'y activait ferme, presque sans répit et toujours sans défaillance, en dépit des alertes nombreuses obligeant à tout faire disparaître instantanément; sitôt le danger passé, l'écoute était reprise.

Véritable bureau de presse clandestine, la chambre 10 n'a jamais failli à la lourde tâche qu'elle s'était imposée.

Les prises de contact étaient indiscernables, car elles ne se distinguaient pas des nombreux clous qui constellaient les murs et planchers de la baraque. Traversant le couloir central, le fil d'amenée à l'appareil portait sans cesse une chaussette hors d'usage qui semblait sécher innocemment, mais qu'il suffisait d'arracher avec le fil qui la supportait pour désorienter les recherches éventuelles.

A la faveur d'une partie de boules violemment disputée, on installa sous le nez des sentinelles des miradors, intéressées au jeu, un fil souterrain qui reliait l'appareil au courant, rarement coupé, de la baraque des colis.

Enfin, lorsque à la tombée de la nuit, nous étions enfermés dans les baraques avec défense d'en sortir sous peine de mort immédiate, l'ouverture, par un boche, de l'une ou l'autre des deux portes fermant les extrémités du couloir de la baraque, éteignait automatiquement une lampe dans les chambres 9 ou 11.

Le prisonnier qui lisait à la lueur de cette lampe manifestait sa mauvaise humeur en frappant violemment la cloison de la chambre 10. A ce signal tout l'appareillage radio disparaissait derrière la porte aussitôt refermée du poêle.

Le lecteur trouvera peut-être fastidieux et d'un médiocre intérêt tous les détails minutieusement consignés ici de l'œuvre accomplie dans ce domaine du renseignement clandestin. Qu'il considère alors que ce document vise surtout à rendre impartialement à des prisonniers qui n'ont jamais accepté la défaite, l'hommage qu'ils méritent et qui leur est refusé jusqu'ici. A défaut des corps, ces hommes ont voulu libérer les cerveaux de l'emprise écrasante appliquée avec succès par le nazisme à tout le peuple allemand. Les trésors d'imagination, d'ingéniosité, de désintéressement, d'audace, de persévérance qu'ils ont déployés ne peuvent rester ignorés. La supériorité dont ils ont fait preuve à cet égard sur les prisonniers des autres nations, les succès décisifs remportés par eux sur la ténacité proverbiale de l'Allemand montrent ce dont sont capables des Français épris de liberté et qui ont gardé la foi dans les destinées de leur pays. Tous ceux, Français et étrangers, qui ont bénéficié de tels efforts, en écoutant chaque jour, avec un intérêt passionné, les nouvelles entretenant leur espoir, ne manqueront pas de ratifier cet hommage.

L'académie d'évasion

Les diverses activités qui viennent d'être exposées sont à la vérité d'un ordre secondaire. Le château de Colditz, lieu de rendez-vous des P. G. qui se sont signalés pour leur passion de la liberté, est, avant tout, ainsi que le reconnaissent les geôliers eux-mêmes, une « académie d'évasion ». Mais c'est une académie toute particulière où l'on travaille sans trêve, de nuit comme de jour, où la théorie le cède entièrement à la pratique, dont tous les membres sont à la fois élèves et professeurs; dont le personnel se renouvelle sans cesse par l'apport de nouvelles recrues qui sont invitées aussitôt à faire bénéficier tout le monde de leur fraîche expérience; où tous les modes d'action sont admis car seul le résultat compte. C'est une académie ardente où toutes les pensées, tous les gestes tendent vers un but unique : l'évasion.

Les activités individuelles. — Tel qui se livre avec frénésie à des exercices éreintants, n'a cure de sa forme physique; il vise uniquement à être en mesure de franchir à pied, d'une traite, les 60 ou 80 kilomètres qui le séparent du point qu'il veut atteindre.

Tel autre, qui déambule presque nu par les froids les plus rigoureux est aussi frileux que les camarades; il poursuit une adaptation qui lui sera précieuse pendant les longues heures d'hiver qu'il devra passer dehors lors de sa prochaine évasion.

Tel autre, toujours porteur d'une barbe inculte et de cheveux hirsutes de clochard fera disparaître un beau jour cet abondant système pileux, pour se substituer, sans être reconnu, à un soldat P. G. désigné pour une corvée à l'extérieur.

Tel autre enfin qui, pendant des jours et des semaines, s'alimente avec une frugalité d'ascète, ou bien économise les vivres nécessaires au voyage projeté, ou réduit volontairement son embonpoint pour participer au creusement et à l'utilisation d'un tunnel trop exigu pour son volume, à moins qu'il n'attende d'une santé déficiente un envoi à l'hôpital d'où il espère s'évader.

Ce dernier est pour le médecin un client assidu, mais peu commun. Ce n'est pas, en effet, un malade qui veut guérir, mais un bien portant qui veut être malade. « Explique-moi donc tous les symptômes de la folie, de l'appendicite, de l'albumine; si je simulais une hémoptysie, quelles précautions devrais-je prendre pour n'être pas confondu dans les examens ultérieurs? »

L'artisanat de l'évasion. — Ce ne sont d'ailleurs pas seulement les médecins qui sont mis à contribution, mais tous ceux dont la moindre aptitude est susceptible d'être exploitée. Le besoin créant l'organe, un véritable artisanat s'élabore et se développe en secret sans enseigne ni réclame.

Il y a les teinturiers dont les produits, à défaut des pastilles camouflées en bonbons, ont souvent

l'origine la plus inattendue, telle que les mines de crayons-encre, achetés par grosses à la cantine ou le papier de couleur destiné à fabriquer des costumes pour le théâtre; il y a les tailleurs, toujours à la recherche des couvertures bon teint qu'ils transforment en pantalons ou vestes; mais concurrencés dans leurs recherches par les casquettiers.

Il y a les fabricants de faux papiers qui enquêtent sans cesse sur les exigences renouvelées de la police allemande; de faux cachets dont le linoléum qui recouvre certains parquets constitue une matière première inépuisable. Il y a les maçons, toujours à l'affût du ciment et du plâtre apportés dans le Schloss pour les travaux des ouvriers boches. « On a volé trois sacs de ciment, me dit un jour le colonel allemand furieux, *Doch, es is nicht essbar* (1). » Il y a les électriciens qui dévalisent le château de tout le matériel électrique non indispensable; les menuisiers qui s'approvisionnent sans scrupule de tout le bois qui leur tombe sous la main; les forgerons qui voisinent autour des fourneaux avec les cuisiniers; les serruriers auxquels aucune porte non surveillée ne résiste; les cordiers, grands amateurs d'enveloppes de paillasses; il y a les constructeurs de boussoles, les reproducteurs de cartes, voire même les fabricants de perruques qui s'approvisionnent chez les coiffeurs.

Ainsi le château, loin d'être un lieu de pesante inaction, est une véritable ruche dans laquelle, en

(1) Pourtant, ce n'est pas comestible.

dépit de fouilles multipliées et de fréquentes visites inopinées de gardiens, de nombreux prisonniers s'affairent avec ardeur et désintéressement parce qu'ils travaillent pour l'évasion.

Le secret. — Cependant les projets s'élaborent et se précisent. Certains individualistes, confiants dans leur imagination et leur esprit d'à-propos, soucieux de ne compter qu'avec eux-mêmes, sont sans cesse en quête de l'incident propice ou de l'occasion favorable. Ils ont leur idée, leur secret qu'ils ne dévoileront qu'au moment du départ. Beaucoup, par contre, constituent des équipes de 2, 4, 8 jusqu'à 30 et même plus, mais dont chaque équipier est tenu de garder le secret de l'opération. Le mystère est, en effet, essentiel au succès, même à Colditz. Il faut se garder du boche constamment aux aguets du moindre indice; de l'indiscret toujours soucieux de faire figure d'homme bien renseigné; du concurrent éventuel peu scrupuleux s'il peut exploiter à son profit les idées, les découvertes, même les travaux des autres; — et surtout du « mouton » qui capte la confiance des candidats à l'évasion par la violente hostilité au boche qu'il affiche et l'aide précieuse qu'il s'offre à fournir. Un personnage de cet acabit, qui vivait dans les rangs de nos camarades polonais, fut démasqué et expulsé par eux. Cet individu excitait la sympathie par une haine du boche qu'il extériorisait dangereusement quoiqu'impunément et un goût de la liberté tel qu'il s'offrait à participer à tous les travaux d'évasion venus à sa connais-

sance, par le précieux apport d'argent allemand, d'outils, de renseignements divers. Puis il tombait malade et était hospitalisé. Un mois ou deux plus tard, il revenait au camp pour apprendre que tel ou tel travail avait été découvert, s'en indigner, et reprendre sa traîtreuse besogne.

Malgré ce souci de mystère, il faut en venir bien souvent à départager les compétiteurs, à réaliser des accords, à solliciter des concours indispensables. Les Polonais, premiers locataires du château, revendiquent le plus souvent la priorité de toutes les fissures qui peuvent se prêter, peu ou prou, à des projets d'évasion.

Apprennent-ils qu'un travail s'exécute dans quelque recoin — et à cet égard leur curiosité est rarement en défaut — aussitôt ils déclarent en avoir eu l'initiative et prétendent de ce fait participer aux avantages éventuels de l'opération. La violente tournure que prennent ces démêlés, nécessite la création d'une commission internationale chargée de délimiter les zones d'action. Chacun fait valoir ses exigences, l'Anglais s'y montre tenace, mais respectueux des décisions intervenues; le Polonais, par contre, remet sans cesse en cause les accords qui ont recueilli son adhésion.

La solidarité. — Un moment vient où l'on doit renoncer à la discrétion dont s'entourèrent les travaux préparatoires d'évasion. C'est lorsque, l'heure choisie pour le départ étant arrivée, il faut faire appel à tous les concours utiles au succès. C'est alors que se réalise, contre le boche, une

impressionnante solidarité; pas un des hôtes du Schloss qui ne soit de cœur avec le (ou les) partant, pas un qui n'offre joyeusement son aide si on la lui demande, et qui ne la fournisse spontanément si l'occasion s'en présente. C'est une véritable franc-maçonnerie de l'évasion qui unit tous ces hommes dans une même volonté de faire échec à l'ennemi commun.

Lorsque, à la faveur d'une promenade au parc, une évasion est décidée, c'est à l'envi que les promeneurs participent à des rixes et des pugilats violents, ou que des cris sont poussés des fenêtres du château pour détourner l'attention des sentinelles au moment où l'évadé disparaît. Cette disparition, qui n'est qu'une première étape, consiste tout simplement, mais il fallait y penser, à grimper à l'un des poteaux d'une espèce de kiosque rustique et à se dissimuler sous le toit. Échappant ainsi aux investigations boches qui précèdent le retour de la promenade, l'intéressé peut descendre de son perchoir et gagner la campagne en escaladant un mur d'environ deux mètres de hauteur, dès que promeneurs et gardiens ont évacué le parc. Il faut, en outre, que le nombre des rentrants soit égal à celui des sortants. Qu'à cela ne tienne. Un Belge imposant de 1 m 90 va à la promenade couvert d'une grande pèlerine sous laquelle disparaît le plus petit des Français. Aux appels du départ, ces deux hommes, levant chacun un pied ne font qu'un, mais aux appels du retour, ils se présentent séparés, ainsi se trouve comblée la place laissée vide par l'évadé.

Le camouflage des évasions. — De plus, l'absence de ce dernier doit rester ignorée des geôliers pendant une demi-journée au moins pour lui permettre de prendre le large avant que les recherches ne soient déclenchées. Or, les appels dans la cour sont faits avec la plus grande minutie. L'officier d'appel se déplace lentement devant les rangs, doublé par le sous-officier qui passe derrière à la même allure, cependant qu'un deuxième officier et les inévitables Mussolini et la Fouine, soucieux de déjouer toute supercherie, suivent l'opération avec une attention concentrée.

L'infirmerie, divisée en deux chambres contiguës, mais sans communication entre elles, fournit au début la solution du problème. Grâce à un trou ménagé dans la cloison commune, un malade de la chambre contrôlée la première passe par le trou, aussitôt rebouché, dans la chambre voisine où il devance l'entrée de l'officier d'appel. Il est ainsi compté deux fois et le tour est joué.

Bientôt découvert, ce système est remplacé par celui du figurant, mannequin soutenu dans le rang par ses deux voisins. Mais ce truc, trop grossier, est aussitôt éventé.

Les Anglais en profitent pour mettre à l'épreuve le flair de la Fouine. Un Britannique au visage glabre se présente à l'appel, rigide, les yeux vagues, le cou raidi, la tête légèrement penchée sur le côté. Ses voisins qui le serrent de près s'évertuent à redresser ce masque. Mais leurs coups de poing trop vigoureux accentuent successivement d'un côté, puis de l'autre, au lieu de la corriger, cette inclinaison malencontreuse. La Fouine triomphant désigne du doigt à l'officier d'appel ce nouveau *dummy* (1) destiné certainement à camoufler encore une évasion. L'officier se précipite aussitôt pour constater avec déception que le faux prisonnier qu'il croyait découvrir est un faux mannequin dont le visage brusquement hilare ne peut être celui d'un masque.

Il faut trouver mieux. C'est alors qu'on fait appel à un procédé qui, même dans la cour exiguë et étroitement surveillée de Colditz, s'applique toujours avec succès.

C'est le procédé du « lapin » dont voici le principe.

Dans tous les camps, les prisonniers se présentent à l'appel par groupes distincts de cinquante P. G. Ils sont disposés en dix colonnes (2) de cinq hommes chacune formant cinq rangs parallèles.

Au troisième rang de la deuxième colonne, prend place un camarade de petite taille, c'est le lapin; les deuxième et quatrième rangs sont formés d'hommes de grande taille serrés coude à coude. Sur le même rang que le lapin, à l'avant-dernière colonne de cinq, une place vide est réservée. (Voir le croquis).

Lorsque l'officier d'appel passe à sa hauteur, le lapin, porteur d'une coiffure, se dresse sur la pointe des pieds, de façon à être bien en évidence et à saisir le moment où le regard de l'officier le quitte pour passer à la colonne suivante. Le P. G.

(1) Nom anglais de mannequin.

(2) Une colonne est constituée par des hommes placés les uns derrière les autres. Un rang par des hommes placés les uns à côté des autres.

CROQUIS EXPLICATIF DU CAMOUFLAGE
PAR
LE "COUP DU LAPIN"

I. Fig. 4
Système simple

Sous-Officier d'appel
Rangs d'hommes de grande taille
Lapin
Place vide
Officier d'appel
Chemin suivi par le lapin

II
Système perfectionné
Fig. 5 _ Dispositif initial

Lapin n° 1
Lapin n° 2
Place vide

Fig. 6 _ Dispositif si on recommence l'appel

Lapin n° 2
Lapin n° 1
Place vide

placé derrière lui, surveillant quasi du coin de l'œil le sous-officier d'appel qui passe derrière les rangs du même pas que l'officier, donne un coup de poing dans le dos du lapin dès que le regard du sous-officier les a quittés. A ce signal, le lapin, chaussé de sandales caoutchoutées pour étouffer le bruit de ses pas, bondit en se baissant le long du rang jusqu'à la place laissée libre, où, tête nue cette fois, il est figé dans un garde-à-vous impeccable avant que l'officier et le sous-officier d'appel soient arrivés à sa hauteur.

Un système perfectionné permet même, si, pour une raison quelconque, l'appel du groupe est recommencé, de rééditer l'opération. A cet effet, un deuxième lapin prend place dans la troisième colonne à la gauche du premier. A la faveur d'une petite agitation dans le groupe, justifiée en apparence par la reprise de l'appel, le troisième rang, à l'exception des hommes placés aux deux extrémités, se déplace d'un cran de façon que le deuxième lapin prenne la place laissée libre par le premier et que soit de nouveau libre la place que ce dernier est venu occuper. La manœuvre est alors reprise dans les mêmes conditions que la première fois.

On est même parvenu, à Lübeck, où les prisonniers étaient beaucoup plus nombreux et la surveillance moins rigoureuse, à laisser dans le même groupe trois places vides que trois lapins gagnaient en même temps à un train d'enfer, couvert par une crise de toux générale de tout le groupe intéressé au succès de la manœuvre.

CHAPITRE III

La pratique de l'évasion

Essais variés, échecs fréquents

Pour ne pas fatiguer le lecteur par le récit fastidieux des nombreuses évasions des P. G. de Colditz et pour rendre cependant à ces derniers l'hommage qui leur est dû, j'ai consigné en annexe toutes les évasions effectuées tant à Colditz qu'à Lübeck.

Je puis ainsi, et je m'en excuse auprès de mes camarades de captivité, me borner à exposer les plus caractéristiques. Mais je veux signaler au préalable, bien qu'elles soient indignes du beau titre d'évasion, certaines libérations obtenues ou tentées en simulant une maladie.

G... arrive à l'infirmerie de Colditz fort mal en point. Il a sauté d'un train en marche, est tombé sur la tête, a saigné abondamment, il divague.

Moins de quinze jours plus tard il est guéri, à en juger du moins par l'ardeur juvénile qu'il déploie l'après-midi au ping-pong et la parfaite lucidité avec laquelle il discute le coup. Mais il conserve toujours un pansement imposant. A chaque visite

matinale du *Tierarzt*, il continue à divaguer ou reste prostré. Les camarades de chambre dépeignent sous un jour affreux les nuits agitées de leur voisin de lit. Le médecin français appuie, de toute sa science médicale, un diagnostic de folie; le médecin boche se laisse impressionner et décide l'envoi de G... à l'hôpital.

Là, pendant six longs mois, ce dernier reste étendu sur son lit, les yeux au plafond, sans parler à personne. Il écrit à sa famille des lettres incohérentes, où il est question d'arbres en fleurs en plein hiver, d'une jolie rivière qui coule sous ses yeux, alors qu'aucun cours d'eau n'arrose le pays. Un infirmier boche entre-t-il dans sa chambre, il se lève d'un bond et lui lance à la tête un de ses souliers que l'autre évite de justesse. Deux femmes de service allemandes viennent-elles nettoyer ses carreaux, il les expulse en menaçant de les jeter par la fenêtre. Une telle persévérance lui vaut la libération.

R..., dont le teint pâle et les épaules en avant peuvent inquiéter les médecins, décide d'être tuberculeux. Un beau matin, il est transporté à l'infirmerie sur un brancard couvert de serviettes et de mouchoirs inondés de sang. Une aussi grave hémoptysie ne peut laisser le médecin indifférent. Une analyse des crachats est prescrite; R... y glisse des bacilles de Koch reçus de son frère docteur. Une radio s'impose, R... s'introduit sous la peau une petite plaque d'aluminium qui fera une tache merveilleuse sur le cliché. Peine perdue, car, à cette époque on ne libère plus que les candidats à

une mort imminente et R... doit attendre la victoire libératrice.

Nombreux furent ceux qui, comme lui, ne retrouvèrent qu'en mai 1945 une liberté dont ils auraient vraiment mérité de jouir plus tôt. La plupart des membres de l' « Académie » de Colditz ne négligèrent en effet rien pour y réussir et je serais fort étonné qu'on puisse concevoir un procédé d'évasion offrant un minimum de chances de succès, qui n'ait pas été tenté par les hôtes du château. Changement d'identité avec des hommes de troupe travaillant à l'extérieur, déguisement à l'image de tel indigène circulant librement, percement de nombreux tunnels, ascensions, descentes, sauts vertigineux permis seulement à des alpinistes confirmés ou à des acrobates de cirque, camouflage dans des caisses, des sacs ou sous des ordures emportés à l'extérieur, fuite pure et simple sous le feu des sentinelles; tout a été tenté avec des fortunes et des moyens divers.



Le château a déjà été le théâtre de cinq évasions d'officiers français, dont deux ont réussi, lorsque Boulay, n'y tenant plus, se décide à tenter sa chance. Il est, en effet, de ceux que le virus travaille sans répit depuis qu'ayant échoué de peu lors de son évasion du camp de Mayence, il est enfermé derrière les murs de Colditz. Mais il a passé la quarantaine; professeur de son métier, il

n'a rien du sportif. Aussi choisit-il un procédé qui, s'il requiert du sang-froid et une dextérité dont l'intéressé ne manque pas, n'exige, pour sortir, aucune aptitude physique particulière. En se rendant à la promenade au parc, il a vu passer, non loin du groupe de promeneurs, des femmes allemandes de service, propres certes, mais visiblement dénuées de toute élégance. Il prend alors le parti de se déguiser en femme, bien que sa physionomie d'homme mûr aux traits accentués ne s'y prête nullement.

L'été approche, la réalisation d'une toilette féminine estivale est entreprise. Des souliers jaunes, élégants, bien cirés, des bas fins bien tirés qu'une épouse sensible a envoyés comme souvenir dans un colis, une culotte de sport légère, une chemise de couleur claire à col ouvert sur une poitrine fraîchement rasée, tous ces effets rassemblés un par un au prix de longues recherches et de patientes tractations, peuvent aussi bien appartenir à une femme qu'à un homme pour peu que la chemise-corsage soit agrémentée de seins factices. Il y manque évidemment une jupe. Un artisan tailleur, qui n'en a jamais fabriqué, se met en quête de la matière première. Il se procure, Dieu sait comment, une chemise de coton aux couleurs printanières et la transforme en une jupe très courte ainsi que l'exige fort opportunément la mode allemande d'alors qui renchérit à cet égard sur celle de Paris. Pressé de partir, Boulay, dont le crâne est déjà sérieusement dénudé, ne peut suivre l'exemple de ce jeune camarade belge qui attend patiemment

que sa blonde chevelure n'ait rien à envier à celle d'une femme. Qu'à cela ne tienne, la conjugaison d'un artisan-modiste et d'un perruquier donne le jour à l'un de ces « galurins » à peine digne de figurer à l'étalage d'une modiste de chef-lieu de canton. Taillé dans une couverture raidie au Maïzena, il porte, solidement fixé et artistement ondulée, la plus longue des « tignasses » que le perruquier ait trouvée dans les « chutes » recueillies chez le coiffeur. Un sac à main, assorti au chapeau, complète la toilette.

Le véritable problème réside dans la rapidité avec laquelle doit être réalisée la métamorphose. Il s'agit, en effet, à l'instar de Fregoli, de transformer en un clin d'œil, en une femme modérément rébarbative, un innocent prisonnier se rendant à la promenade.

La colonne des promeneurs se rend au parc, flanquée tous les 10 mètres environ d'un gardien, l'arme chargée au bras. Sitôt franchie une poterne de sortie, elle tourne à angle droit. Ainsi, entre le moment où un gardien, ayant franchi la poterne, tourne à droite et celui où le gardien suivant tourne à son tour, le rang qui suit immédiatement le premier gardien est soustrait aux vues du suivant par le pilier de la poterne. C'est durant ce court espace de temps que doit être réalisée la transformation.

Ce temps a été minuté (plus exactement « secondé ») bien des fois. Sous les regards attentifs de camarades montre en main, Boulay s'entraîne minutieusement.

La jupe, roulée sous une veste militaire déboutonnée, le chapeau à perruque et le sac à main dissimulés dans une couverture portée sous le bras, un assistant marchant à sa hauteur pour recevoir veste et couverture, il recommence patiemment son exercice de métamorphose. Améliorant son « temps » par secondes, puis par dixièmes de seconde, il arrive à ne pas dépasser le court délai qui lui est imparti. Le 25 juin 1941, mêlé à un groupe de Polonais, dont il porte l'uniforme, son fidèle assistant à ses côtés, Boulay, le visage un peu pâle (car il s'est poudré) prend le chemin du parc après un appel sans histoire. Marchant dans les pas d'un des soldats de garde, il réédite avec plein succès, dès le détour de la poterne, l'exercice tant de fois pratiqué; fait un brusque demi-tour et remonte la colonne à petits pas, balançant son sac à main, et fixant avec l'effronterie particulière aux femmes allemandes, tous ces jeunes mâles qui le regardent. « Dieu, que cette femme est laide », pense le docteur qui n'a pas été mis au courant du stratagème. A ce moment, l'homme-femme perd un objet; ne s'en apercevant pas, il continue son chemin et croise sans incident les sentinelles successives qui flanquent la colonne; mais un officier anglais, qui marche presque en queue du groupe, a vu tomber l'objet, et se baisse pour le ramasser. C'est une montre-bracelet que Boulay a décrochée dans sa hâte, sans s'en rendre compte. L'Anglais se retourne pour lui restituer cette montre, mais le sous-officier allemand serre-file s'en empare et court vers sa compatriote pour

lui rendre l'objet en l'interpellant d'une voix de stentor. Boulay complètement décontenancé se croit découvert et la figure déconfite qu'il tourne vers l'Allemand le trahit aussitôt. Prim mis au courant de l'incident fait photographier le délinquant avant de l'enfermer en cellule. Il ne l'appellera plus désormais que « Matame Poulet ».

***

De même que Boulay, son presque homonyme, Bouillez, père de quatre enfants, est un individualiste. Plus encore que Boulay, il est prêt à tout, sauf à moisir dans les prisons allemandes. Lorsque, venant de l'Oflag X C, il arrive à Colditz, il est sous le coup d'une plainte en conseil de guerre. Quelques semaines plus tard, il est avisé que la plainte est recevable. C'est le tribunal militaire de Stuttgart, siège de la région où les incidents se sont produits, qui est compétent pour le juger. Bouillez sera donc conduit sous bonne escorte à Stuttgart où il doit se présenter le 1er mai 1942. Avant son départ, il vient prendre congé de moi; je veux le rassurer sur le verdict qui l'attend en lui rappelant les condamnations plutôt bénignes infligées jusqu'alors, dans des cas analogues, par les tribunaux militaires allemands.

« Oh ! me dit-il, je suis enchanté de ce qui m'arrive. En me convoquant à Stuttgart, les boches me transportent gratis et en toute sécurité à proxi-

mité de la frontière suisse, si longue à atteindre en partant d'ici. Le verdict ne m'inquiète nullement, car je compte bien avoir passé la frontière quand le tribunal m'attendra. »

Renonçant à d'inutiles considérations sur l'état d'esprit des juges militaires allemands, je dis adieu à Bouillez en lui souhaitant de ne pas le revoir à Colditz. Quatre jours après, au moment même où nous avions la joie d'apprendre l'évasion du général Giraud, je suis avisé du retour de Bouillez.

« Il est, me dit-on, à l'infirmerie, fort mal en point..»

Je m'y rends aussitôt et, parmi la vingtaine de malades couchés, je vois des Polonais, des Anglais, des Français, mais pas trace de l'homme que je cherche.

« Bouillez n'est pas là », dis-je à l'un des Français.

— Mais si, mon colonel, dans le lit près de la porte, celui qui a la tête bandée. »

Je m'approche; à la place de l'homme intact, souriant, en possession de tous ses moyens qui m'avait adressé quelques jours plus tôt un adieu plein d'espoir, je découvre un malheureux dont l'œil gauche seul est visible dans une tête entièrement recouverte de linges imbibés de sang, dont le bras droit est immobilisé par un bandage qui recouvre toute l'épaule, et qui, de sa main gauche, s'efforce en vain d'extraire une cigarette de son étui.

« Mon pauvre ami, dis-je, en venant à son aide

et lui allumant sa cigarette, que vous est-il donc arrivé? »

Cherchant un peu ses mots, il me fait le récit suivant :

« Eh bien voilà! au moment où le train passait au plus près de la frontière suisse, j'ai pu gagner, sans être suivi, le marche-pied du wagon et j'ai sauté; il faisait nuit, le paysage défilait un peu vite à mon gré, mais je ne pouvais pas attendre. Que s'est-il passé ensuite, je l'ignore, car entre l'instant où, debout sur le marchepied j'ai lâché la rampe, et celui où je suis revenu à moi le lendemain, je ne me rappelle rien. Quand j'ai repris connaissance, j'étais seul dans un réduit, je souffrais du crâne et du bras droit, je ne pouvais ouvrir la bouche. J'ai porté ma main disponible à la tête et l'ai retirée couverte du sang qui filtrait du pansement. Les gardiens sont arrivés. Ils ont parlementé et pris la décision de me transporter dans cet état devant le conseil de guerre qui m'a acquitté.»

— En tout cas, ce qui importe pour l'instant c'est de vous soigner, car vous ne semblez pas dans un brillant état. »

Son œil s'allumant soudain, il me répond d'un ton cette fois bien assuré : « Au contraire mon colonel, cela va très bien, car dans l'état où je suis « ils » sont obligés de m'envoyer à l'hôpital et de là je m'évaderai. »

Je serre avec émotion la main disponible de ce corps dont la volonté reste intacte en dépit des meurtrissures subies et me rends auprès du doc-

teur pour avoir son avis sur l'état du patient et lui faire part de sa volonté.

L'aide de notre dévoué toubib lui est toute acquise.

Après cinq jours de stage à l'infirmerie, Bouillez est dirigé sur l'hôpital et trois semaines plus tard, tenant sa parole, il est en France.

Et je ne résiste pas au désir de compléter cette simple histoire par le détail suivant. Au cours de mon entretien avec Bouillez :

« Nous venons d'apprendre que le général Giraud s'est évadé, » lui dis-je.

Levant lentement sa tête douloureuse :

— Je le savais, me répond-il.

— On vous l'a appris ici?

— Non, je le savais avant d'arriver. »

Puis me fixant de son œil disponible, où se devine l'effort qu'il apporte à rassembler ses souvenirs, il ajoute après un long silence :

— Attendez, je me rappelle maintenant. C'est un prisonnier Français, au foyer de la gare de Leipzig, hier matin. Il m'a donné une soupe chaude, et il m'a dit en confidence :

« Le général Giraud vient de s'évader. Ça c'est un as. Les boches en font une gueule! »

Ainsi, il y avait depuis vingt-quatre heures, dans les murs du château, un homme qui savait la nouvelle la plus sensationnelle qu'il nous ait été donné d'apprendre jusqu'alors et dont la prostration était telle qu'il n'en avait fait part à personne.

***

Perrodeau est, parmi les hôtes de Colditz, l'un des plus petits; il porte des lunettes. Willy, l'électricien allemand habitué du Schloss où il doit fréquemment remédier aux interventions intempestives des P. G., est du même gabarit. Il porte aussi des lunettes.

Perrodeau décide de s'évader en se faisant passer pour Willy. L'artisan-tailleur confectionne une veste dans un drap blanc, un camarade lui fait cadeau d'un caleçon long reçu de l'Intendance française et transformé en pantalon. L'artisan-teinturier se procure de la teinture bleue et arrive à transformer ces deux vêtements en une salopette qui sera tout à fait semblable à celle de Willy lorsqu'elle sera aussi sale et aussi usée.

Alerté à son tour, le casquettier se munit d'échantillons prélevés sur des couvertures de nuances diverses. Tandis qu'un comparse bavarde dans un coin avec Willy, conquis par un petit morceau de chocolat, le casquettier compare ses échantillons à l'étoffe de la coiffure et retient celui qui s'en rapproche le plus. Une casquette-Willy sort bientôt de ses mains et subit à son tour l'épreuve de déformation et de vieillissement nécessaire. Willy porte en outre un foulard aux couleurs voyantes.

En trouver un semblable paraît impossible jusqu'au jour où un Polonais frileux en arbore un de même nuance. Mais il y tient, à moins qu'il ne flaire la bonne affaire. La transaction s'avère difficile et l'on ne peut révéler le but de l'opération, car il y a aussi des hommes petits parmi les Polonais. Contre des produits alimentaires — les

colis polonais sont rares — le détenteur du foulard se décide à s'en séparer.

Willy ne peut pénétrer dans le Schloss que porteur d'un brassard jaune numéroté et timbré de l'aigle allemand. Sur un brassard blanc teint en jaune par le teinturier, un expert-dessinateur reproduit exactement les marques du brassard qu'il a soigneusement relevées. Enfin, le fabricant de faux papiers munit Perrodeau d'un laissez-passer dont il possède un modèle — malheureusement assez ancien — pour le cas où son client tomberait sur une sentinelle intraitable. Si parfaitement reproduite que soit la tenue de Willy, cela ne suffit pas pour obtenir un parfait sosie. Il faut, en outre, imiter sa marche particulière légèrement déhanchée et sa voix de fausset qui est plutôt celle d'un enfant de 14 ans que d'un homme de 28 ans. De nombreux exercices contrôlés par des spécialistes sont nécessaires pour atteindre ce résultat. Comme beaucoup d'hommes petits, Perrodeau marche normalement à longues enjambées; il arrive à se déplacer à petits pas, le corps oscillant d'un pied sur l'autre. Il ne sait pas un mot d'allemand, il devient cependant capable, pour le cas où il serait interpellé, de répondre en boche, avec l'accent saxon et l'intonation de Willy : « Je suis très pressé, mais je reviens tout de suite. »

En homme prévoyant, Perrodeau a commencé ses préparatifs suffisamment tôt pour être fin prêt à la date fixée pour le départ, le 27 décembre 1942, jour le plus court de l'année. Il y a intérêt, en effet, à ce que l'opération s'exécute entre chien

et loup. Il faut aussi, comme on va le voir, qu'elle précède la relève de la garde qui a lieu à 17 heures. Vers 16 heures, on fait demander l'électricien pour remédier à une panne d'électricité volontairement provoquée. Willy arrive quelque vingt minutes après, porteur de sa boîte à outils. Il est introduit dans le château par le sous-officier allemand de garde qui sera relevé à 17 heures. Au prix d'un bâton de chocolat, un de ses interlocuteurs habituels le retient de façon qu'il ne sorte qu'après la relève.

A 16 h. 50, un officier prisonnier sonne au portail pour remettre les fleurets d'escrime, prêtés pour la journée, mais qui doivent être restitués chaque soir. Le portail s'entr'ouvre à cet appel. Le sous-officier de garde, méfiant, vérifie soigneusement l'état et le nombre des fleurets. A ce moment un Willy, sa boîte à outils sur l'épaule, se présente pour sortir. Il bouscule un peu l'officier français qui procède à la remise des armes d'escrime et s'engage dans le chemin de ronde sans réaction aucune du sous-officier, chef de poste. Ce dernier, en effet, fort affairé à prendre livraison des fleurets, pense que Willy, dont il a constaté lui-même l'entrée, s'en va, son travail terminé. Comme il sera relevé dix minutes plus tard, il ne sera plus là pour s'étonner de voir sortir un deuxième Willy.

Celui qui s'éloigne à pas pressés en se déhanchant n'est autre que l'ami Perrodeau, tout joyeux intérieurement de ce premier succès. Un soldat allemand l'interpelle au passage. Que lui dit-il? Perrodeau l'ignore. Sans s'arrêter, il répond sur

le ton même de Willy par la phrase convenue. Puis il débouche dans la cour de service du Schloss, que déjà l'ombre du soir envahit ; aux deux poternes de sortie, des sentinelles veillent. Peu soucieux d'être l'objet de leur curiosité, le faux Willy entre dans la Kommandantur avec l'espoir de les éviter en s'échappant par une des fenêtres qui donnent sur un chemin extérieur non surveillé. Espoir fallacieux, toutes les pièces dont les portes peuvent s'ouvrir sont occupées, toutes les autres sont fermées à clé.

Perrodeau quitte cette souricière et se décide à sortir par la poterne conduisant au parc. La sentinelle qui garde cette issue l'arrête. Perrodeau exhibe son laissez-passer. A la vue de ce document, sans doute périmé, la sentinelle croise la baïonnette et donne l'alarme. Des soldats de garde accourent. Ils encadrent le faux Willy et le ramènent au poste qu'il vient de quitter le cœur plein d'espérance. La partie est irrémédiablement perdue. Au lieu des libres espaces déjà entrevus, Perrodeau va connaître l'isolement prolongé dans une sombre cellule, précédé de la fouille rituelle, plus redoutable encore, en raison des documents compromettants qu'il détient. Cependant, la perfection de sa ressemblance avec Willy suscite l'admiration des soldats allemands du poste. Bon enfant, Perrodeau se prête complaisamment à leur examen tout en se rapprochant insensiblement du portail toujours fermé qui le sépare de la cour intérieure. Tout à coup, il se baisse brusquement et lance son portefeuille par-dessous la porte ; furieux, le sous-officier le bouscule et ouvre vivement le portail pour récupérer l'objet, à coup sûr très précieux qu'il a vu disparaître. Mais un de nos camarades, aux aguets derrière la porte, s'en est saisi, a bondi dans un escalier voisin et a jeté, dans une chambre occupée du deuxième étage, le portefeuille aussitôt camouflé. Ceci fait, il descend posément l'escalier qu'il vient de monter quatre à quatre et dans lequel il croise le sous-officier lancé à la poursuite du ravisseur.

***

Les récits détaillés qui précèdent mettent en relief l'imagination, la patience et la détermination dont firent preuve les P. G. de Colditz, en lutte contre des gardiens, dont la moindre défaillance était sévèrement punie. Les quelques exemples ci-après, retenus parmi tant d'autres, témoignent en outre, de la variété des moyens et de la persévérance de l'action, dans cette ardente bataille de l'évasion.

C'est l'élégant et soigné Desjobert qui réussit à sortir du Schloss dans la charrette à ordures. Sur le point d'étouffer, il émerge dans les rues de Colditz, sous l'œil curieux d'une femme qui observe d'un premier étage et donne l'alarme. C'est le même Desjobert qui, rentrant de la promenade, bondit par-dessus une barrière sous le tir des gardiens. Il est arrêté, à cinquante mètres de là, par un boche que le hasard a mis sur son passage.

Ignorant le découragement il recommencera sans cesse jusqu'à ce qu'en avril 1944, il réussisse enfin à regagner la France, pour y participer aux combats de la libération.

C'est Robert Perrin, habile et dévoué collaborateur de tous les travaux d'évasion; habillé en ouvrier, il descend un beau matin avec son ami Thibaud, d'une fenêtre du troisième étage dans une courette du château; tous deux traversent le réfectoire allemand et passent, sous le nez d'une sentinelle indifférente. Mais un vieil ouvrier méfiant les signale et les deux compères, déjà en route vers la gare prochaine, sont rattrapés et ramenés dans les murs du Schloss.

C'est notre séduisant camarade Girot, presque un adolescent, estimé de tous pour la noblesse de son caractère et aimé de chacun pour sa charmante aménité et sa souriante modestie qui, au retour de la promenade, aperçoit une planche oubliée contre un mur, se cache derrière tandis que la colonne des promeneurs réintègre le château et s'offre un beau voyage, malheureusement interrompu non loin de la frontière suisse. Cinq fois évadé, cinq fois repris, seule la mort pourra, à la suite de la plus risquée des évasions, mettre un terme à son audacieuse et tenace activité.

C'est un camarade belge, à court d'imagination, qui n'a rien trouvé de mieux pour pouvoir s'enfuir que de coiffer, avec sa capote, le sous-officier allemand qui marche en tête des promeneurs se rendant au parc. Mais, si le procédé est dangereux, il est vraiment trop enfantin pour réussir.

C'est un Anglais, le neveu de Churchill, que les boches découvrent à la gare de Colditz recroquevillé dans une caisse en partance pour la Suisse.

Ce sont deux Polonais acrobates qui, de la fenêtre de leur cellule, située au rez-de-chaussée où ils purgent une punition, s'élèvent le long d'une corde lancée par des complices, à la hauteur d'un quatrième étage, chevauchent un toit d'un bout à l'autre et descendent à l'autre bout, d'une hauteur telle que la corde est trop courte et que l'un d'eux se fait une entorse.

Ce sont encore des Anglais qui, à la faveur d'une évacuation de colis, tentent un procédé d'évasion dont l'issue n'était pas prévue.

Les objets à évacuer ont été renfermés dans un certain nombre de sacs vérifiés et numérotés par les Allemands. Le chargement s'effectue dans notre petite cour, sur la plate-forme d'un camion, par les soins de soldats prisonniers. Il n'est pas encore terminé, lorsqu'un gradé allemand monte sur la plate-forme et compte les sacs. S'apercevant que leur nombre est plus grand qu'il n'était prévu, il repousse en dehors de la plate-forme ceux dont les numéros dépassent le chiffre fixé. Et l'on voit ces sacs, animés soudain d'une vie surprenante, s'accrocher au bord de la plate-forme pour ne pas s'écraser sur le pavé de la cour. Pendant ce temps, de nouveaux sacs sortent du quartier anglais sur le dos de nouveaux porteurs qui, témoins de l'effarant spectacle des sacs animés, se hâtent de faire demi-tour.

Deux actions audacieuses

Parmi ces nombreuses évasions, il en est deux qui méritent une relation détaillée, ne serait-ce que pour rendre un hommage mérité à l'audace et au courage dont ont fait preuve leurs auteurs.

Deux fois évadé, deux fois repris, Debats appartient de toute évidence à cette catégorie de touristes impénitents pour lesquels le camp de Colditz a été créé. Cœur généreux, d'une loyauté scrupuleuse, modeste autant qu'on peut l'être, toujours souriant, il a vite conquis la sympathie et la confiance de tous. Aussi, lorsqu'après la période de découragement que connaissent ceux dont l'équipée s'achève entre les murs de notre prison, le démon de l'évasion le saisit, il trouve auprès de ses nouveaux camarades toute l'aide désirable. L'un d'eux s'offre à faire équipe avec lui. C'est un ancien élève des mines qui présente la curieuse particularité de n'avoir jamais voulu participer à des travaux souterrains.

Aussi épris de liberté que les plus ardents, — il le prouvera en renouvelant ses tentatives jusqu'à ce qu'il finisse par réussir — le mineur Caillaud, à l'imagination fertile, fournira au méthodique polytechnicien Debats des éléments que celui-ci saura exploiter et mettre au point. Ne pouvant démêler la part de chacun dans l'essai d'évasion effectué par eux à Colditz, je me contenterai d'indiquer comment fut conçue et réalisée l'opération.

L'idée naquit un jour d'épais brouillard dérobant complètement à l'observation des sentinelles les toits élevés du Schloss. D'où le projet d'évasion par les toits.

Une séance de cinéma dans une salle extérieure du château, la première et dernière à laquelle il nous ait été donné d'assister, fournit un élément du problème en révélant l'existence d'une conduite de paratonnerre descendant de l'extrémité du toit de la Kommandantur dans un fossé extérieur non surveillé. L'autre extrémité de ce toit se raccorde à angle droit, avec le faîte d'un bâtiment donnant sur la cour du château. Se propulser à plus de vingt mètres de hauteur sur des toits bien éclairés, présentant une centaine de mètres de développement, est déjà une opération fort audacieuse, surtout si le brouillard ne se met pas de la partie. Pour des hommes dont la liberté tant souhaitée en dépend, l'hésitation n'est pas permise. Mais pour pouvoir chevaucher allégrement ce toit, encore faut-il y accéder. Le problème est retourné en tous sens.

Jamais couvreur ne considéra un toit avec tant d'attention que nos deux partenaires. De fait, leur projet semble aussi chimérique que s'il consistait à construire un ballon pour s'envoler par-dessus les murs du château.

Le faîte de ces toits et le paratonnerre qui permet d'en descendre ne constituent qu'un élément de l'itinéraire d'évasion, son extrémité libre. Il faut trouver un chemin ininterrompu et praticable

partant de la cour intérieure. Nos deux associés finissent par en découvrir un autre morceau accessible, celui-ci, du centre du Schloss. La fenêtre d'une chambre, celle des sous-officiers gaullistes, en serait le point de départ : il suffirait de scier les barreaux. De là, les candidats à la libération gagneraient, à l'aide d'une planche appropriée, le toit de la cuisine. C'est une plate-forme d'environ un mètre de côté qui est presque à la verticale du toit à atteindre..., mais à huit ou dix mètres au-dessous. Comment raccorder ces deux morceaux d'itinéraire?

Ils sont réunis, si l'on peut dire, par une haute cheminée de brique, de forme carrée, accolée au pignon du toit auquel il faut accéder.

Rarement problème aussi ardu fut posé aux élèves de nos grandes écoles scientifiques. Après le toit, la cheminée est l'objet du plus minutieux examen.

On l'inspecte de la cour du château qu'elle domine d'une trentaine de mètres. De la fenêtre des Gaullistes, toute proche qui se prête à une étude plus détaillée, de l'extérieur, tant à l'aller qu'au retour de la promenade. On l'observe de jour, on la scrute de nuit.

On constate, à regret, qu'une puissante ampoule, fixée à la cheminée même en éclaire la face intérieure et aussi le toit de la cuisine; les sentinelles de la cour peuvent, de nuit, les voir aussi bien qu'en plein jour.

On remarque aussi que la cheminée présente, sur son pourtour, un peu au-dessus du toit de la cuisine, une corniche de briques d'ailleurs couverte de barbelés (1).

Mais la plus intéressante opération, celle qui ravive les espoirs en complétant le projet, est faite un jour par l'un des conjurés, au retour de la promenade.

Il découvre, en effet, une conduite de paratonnerre qui descend le long de la face extérieure de la cheminée qu'aucun projecteur n'éclaire. L'on peut y accéder, en passant par la corniche aux barbelés. Toute la question est de savoir si ce câble rouillé qui d'en bas paraît si mince, peut se prêter, sans céder, à une ascension de 8 à 10 mètres au-dessus d'un vide de 20 mètres de profondeur. A défaut d'une épreuve préalable, on procède par analogie en expérimentant le câble du paratonnerre de la cuisine qui précisément descend dans la cour. Une balle de tennis, par une maladresse voulue, est lancée sur le toit de la cuisine; chaussé de sandales de caoutchouc, les semelles plaquées au mur, le corps en dehors, Caillaud, dit *Panzer* à cause de sa forte corpulence, s'élève jusqu'au toit en tenant le câble presque horizontalement. Le câble a résisté, le problème de l'évasion est résolu; le dernier maillon de la chaîne d'évasion est trouvé. Il n'est plus que de saisir le moment favorable. C'est alors que, mettant en défaut le proverbe, la fortune cesse de sourire à nos audacieux. Le projet a été conçu en hiver, pour être appliqué en

(1) Placés par les boches, à la suite de la première évasion, celle du capitaine Leray, évadé au retour de la promenade.

hiver, à la faveur de la nuit et du brouillard, il faut sans retard passer à l'exécution, car le mois de mars est déjà révolu et les jours allongent de plus en plus. Quant au brouillard, origine de tout le projet, il a disparu avec les mauvais jours et son retour est trop problématique pour que les deux associés puissent raisonnablement l'attendre. Ils prendront le parti de s'en passer, à la faveur d'une hypothèse à la vérité quelque peu osée. Elle consiste à se persuader mutuellement que les sentinelles ont peu de tendances à surveiller les toits. Les conjurés décident alors de s'évader en profitant de l'intervalle de temps qui sépare le dernier appel, effectué à 19 heures, de l'extinction des feux, fixée à 22 heures. A ce moment, le brouhaha des camarades, évoluant librement dans la cour pavée — et à cet égard on peut faire confiance à tous les porteurs de sabots mobilisés pour la circonstance — remplira suffisamment les oreilles des sentinelles, pour qu'elles soient insensibles au bruit inévitable des préparatifs effectués là-haut, sous l'intense éclairage du phare de la cheminée.

Pour comble de malchance, de même qu'on a dû renoncer au brouillard, il faudra renoncer en partie à cette bruyante complicité car, à la suite d'une tentative malheureuse des Anglais, l'appel est reporté à 21 heures.

Le départ n'en est pas moins urgent. Le 2 avril 1943, sitôt après l'appel, les deux associés, en sandales et tenue extra-légère, se hâtent vers la chambre des Gaullistes porteurs d'un paquet d'effets civils, et d'une corde de 20 mètres faite d'enveloppes de paillasses découpées en lanières et soigneusement tressées par l'artisan-cordier. Avant l'appel, des spécialistes bénévoles ont coupé les barreaux de la fenêtre. L'issue initiale est libre. En tant que chef d'équipe et alpiniste expérimenté, Debats passe le premier. C'est, en effet, lui qui contournera la cheminée, en fera l'ascension, puis, arrivé au sommet du toit, jettera à Caillaud une extrémité de la corde qui aura servi à l' « assurer ». Ce dernier, entraînant le ballot d'effets, pourra ainsi rejoindre son chef de cordée par la face intérieure du toit, sans avoir à contourner ni ascensionner la cheminée. Grimpé sur la fenêtre et voyant, de l'autre côté du vide, la plate-forme brillamment éclairée qu'il doit atteindre, Debats y saute sans hésitation renonçant à la passerelle laborieusement préparée pour le franchissement de ce vertigineux passage. La plate-forme résonne bruyamment sous son poids, mais le tintamarre de la cour est tel que les bruits les plus violents ne peuvent y parvenir. Popol qui apporte sa précieuse collaboration à toutes ces équipées, assiste bien entendu au départ. Témoin d'une aussi imposante maîtrise : « Bravo Édouard, s'écrie-t-il, tu réussiras. ». Caillaud suit son chef d'équipe, tire à lui le paquet de vêtements et s'occupe d' « assurer » la corde dont Debats a fixé l'extrémité à sa ceinture. C'est du véritable alpinisme, à ceci près que la difficulté est accrue, car « assurer » d'en bas est beaucoup plus délicat que « assurer » d'en haut. Fort heureusement, la cheminée est, de place en place, ceinturée de frettes dont les boulons en

saillie doivent servir successivement d'appui à la corde au fur et à mesure de l'ascension.

Tout étant prêt sans réaction de l'adversaire, Debats s'approche de la cheminée, se hisse sur la saillie de briques et, imperturbable d'assurance et de sang-froid, il franchit avec une souplesse de chat, sous l'ardente lumière du projecteur tout proche, la broussaille de barbelés. Mais l'extinction des feux vient de sonner, la cour vidée en un instant est brusquement plongée dans le plus profond silence. Debats poursuit son chemin à 20 mètres au-dessus de la cour extérieure où, près d'une poterne de sortie, veille une sentinelle. De son côté, Caillaud laisse filer la corde à mesure que son camarade progresse autour de la cheminée qui le masque bientôt à ses yeux. Inquiet, il se demande comment cette manœuvre, effectuée en pleine lumière, peut échapper à la sentinelle postée dans la cour déserte.

Au moment où Debats atteint le paratonnerre, un morceau de brique se détache et tombe sur le toit de la cuisine 12 mètres plus bas. Rassemblant ses forces, notre alpiniste poursuit cependant son ascension, avec toute la hâte dont il est capable, dans le but d'atteindre au plus tôt le toit où il s'imagine échapper plus aisément aux recherches de la sentinelle. Mais la corde l'alourdit; la tirer à longueur voulue pour l'accrocher aux frettes successives exige de pénibles efforts, la progression est lente. Cependant, la chute de la brique sur le toit, où elle rebondit pour tomber enfin dans la cour extérieure a fait un vacarme affolant. La

sentinelle alertée jette les yeux avec inquiétude sur le toit d'où émane ce bruit intempestif. Debats, tout en grimpant, l'observe du coin de l'œil, espérant que son regard ne se portera pas plus haut. Et Caillaud qui, pendant ce temps, ne voit rien, mais entend tout, file toujours consciencieusement sa corde en se disant non sans inquiétude « pourvu que cela dure ».

Hélas! la sentinelle a appelé un camarade pour l'aider à percer le mystère. Tous deux, levant progressivement les yeux, aperçoivent dans sa dangereuse situation, le malheureux Debats qui n'est plus qu'à trois mètres du sommet du toit tant convoité. Le cri de *halt*, suivi aussitôt d'un coup de feu, donne l'alerte. Le « monte en l'air » s'immobilise. D'une voix bien timbrée et exempte d'émotion : *Schiessen Sie nicht, ich ergebe mich* (1) dit-il. Mais le poste est accouru. En vain, Debats, toujours aussi calme, renouvelle son exhortation, il lui est répondu par un tir d'une quinzaine de cartouches déclanché sur lui à la lueur des phares, qui éclairent brillamment cette scène de sauvagerie. Par bonheur, l'ensemble du tir est trop haut, une balle toutefois vient frapper la cheminée, si près de la tête de la vivante silhouette cramponnée là-haut à son câble, que des éclats lui sautent au visage. Le lieutenant allemand « Hursus » alors intervient. Il arrête le feu et lorsque Debats a obtenu de lui l'assurance qu'il peut quitter sans danger son inconfortable position, il descend par

(1) Ne tirez pas, je me rends.

le paratonnerre, la vingtaine de mètres qui le séparent de la cour en renonçant à la corde qui l' « assurait » jusqu'alors.

Pendant la fusillade, Caillaud, glacé d'angoisse, s'attend à tout instant à voir la corde se raidir, entraînant dans le vide le cadavre de son camarade. C'est au contraire une corde molle qui lui reste dans les mains, lorsqu'après le colloque qu'il s'est efforcé de suivre, son ami a renoncé à être « assuré ». Lui-même d'ailleurs l'a échappé belle, car, au bruit des coups de feu, la sentinelle de la cour a levé la tête et l'a découvert sur son perchoir illuminé. N'écoutant que son courage, elle s'est mise en mesure de le descendre. Mais le bon Sagon veille. Bien que la cour soit à cette heure interdite, il se précipite sur la sentinelle à laquelle il en impose tellement par son attitude et son langage que le boche baisse l'arme qu'il vient d'épauler. L'appel rituel qui suit toujours les incidents de ce genre vient d'ailleurs d'être annoncé par la sonnerie du clairon bien connue.

Anxieux sur le sort de nos courageux camarades, nous nous précipitons aussitôt dans la cour où chacun interroge vainement ses voisins. Mais voici « Hursus ». Plusieurs d'entre nous courent à lui. A notre immense soulagement, il annonce qu'il n'y a pas de victimes.

Ainsi finit, par un échec immérité, une des plus audacieuses évasions dont le château de Colditz fut le siège.

* * *

C'est cependant Mairesse-Lebrun qui garde, sans conteste, la palme du courage et de l'audace. Élégant et svelte cavalier, il se livre à des exercices quotidiens d'où il sort ruisselant de sueur. Comme la plupart des camarades, il est à Colditz pour s'être montré rétif à la captivité. Mis au courant du procédé du kiosque rustique, qui a déjà permis deux évasions, il l'emploie. Il est repris peu après à la gare voisine par la faute d'un billet de banque *périmé* arrivé de Paris dans un bocal de miel. « Vous m'avez repris, mais je m'évaderai, » dit-il au capitaine Prim qui le conduit en cellule pour y purger la punition que lui vaut son escapade. Prim sourit d'un air sceptique; tant qu'il sera en cellule, pense-t-il, il ne pourra nous échapper. De fait, les punis ne sortent qu'une fois par jour, pendant une heure, de leur cellule toujours verrouillée.

Le parc du château, où on les conduit, est un vallon encaissé dominé, de part et d'autre, par des pentes très accentuées, parsemées d'arbres de haute futaie. Le sol est soigneusement rasé dans toute l'étendue, de façon que le moindre recoin soit visible des gardiens. Dans la partie la plus basse, accolé au mur qui ferme sur toute sa largeur une extrémité du parc, est aménagé un enclos carré, d'une quarantaine de mètres de côté, dit « le parc à moutons ».

Trois des côtés sont constitués par des lattes jointives de 2 m 20 de haut, le quatrième par le mur, haut d'environ deux mètres. Ce mur escalade, de part et d'autre, les pentes surplombant l'enclos.

A l'intérieur de ce dernier, un réseau bas (1) d'environ dix mètres de largeur interdit l'accès du mur.

Les punis, une dizaine au plus, sont enfermés dans le « parc à moutons » où ils tournent en rond, l'un derrière l'autre, sous les yeux d'un sous-officier et d'une sentinelle armés.

A l'extérieur, sur les hauteurs dominant l'enclos, quatre sentinelles en arme — deux de chaque côté — sont prêtes à intervenir.

Par un après-midi ensoleillé (c'est le 2 juillet 1941) la morne colonne des punis, en tenue extra-légère, tourne silencieusement dans cette cage à ciel ouvert sous le regard des gardiens.

Brusquement, Mairesse-Lebrun bondit par dessus la haute palissade de lattes, tombe en dehors à une vingtaine de mètres du mur qui clôt le parc; gravit à une allure folle la pente conduisant à ce mur; le franchit à son tour d'un seul bond, et disparaît derrière les arbres formant le fond du décor, dans la fusillade nourrie déclenchée à moins de 30 mètres, par toutes les sentinelles, moins adroites que fidèles à la consigne.

Cette évasion eut un écho retentissant auprès de tous les P. G. de Colditz qui ne savaient ce qu'ils devaient le plus admirer, du courage, de l'audace, du sang-froid, de la sportivité qu'avait exigés un tel exploit. « Splendid fellow », disaient les Anglais; Prim lui-même, qui avait été témoin

(1) Treillage de barbelés fixé à environ 30 centimètres au-dessus du sol.

de cette folle équipée, prétendait avoir éprouvé une admiration telle pour ce téméraire prisonnier, dont il avait pourtant la garde, qu'il avait souhaité intérieurement qu'il fût épargné par le tir des sentinelles. Son souhait fut réalisé au delà de toute espérance; vingt minutes plus tard, Mairesse-Lebrun était vu à 7 kilomètres du camp. Dans le plus sommaire accoutrement, ne disposant que de trente marks et une plaque de chocolat, il parcourait en un temps record les 700 kilomètres de territoire allemand qui le séparaient de la Suisse libre.

Mon cher Mairesse, votre prouesse a fait l'admiration sans réserve des meilleurs de vos compatriotes, de tous les alliés et de vos ennemis même. De retour en France, vous avez aussitôt gagné l'Espagne puis l'Algérie pour reprendre la lutte. Vous avez été blessé, vous êtes encore incomplètement guéri. Qui oserait dire que vous n'avez pas bien mérité de la Patrie?

Le tunnel de Colditz

A en juger par ce qui précède, les Colditzois auraient négligé de faire appel au moyen classique d'évasion, le vieux système du tunnel, utilisé à l'envi dans tous les Oflags. Il n'en est rien. Les fondations du château de Colditz sont percées comme une écumoire. Des terrassiers de toutes nationalités, Français, Anglais, Polonais, Hollandais, se sont épuisés à remuer de la terre et des

pierres, à faire des trous et des galeries. De tous ces tunnels aucun n'a abouti.

Si, cependant, un tunnel anglais a fini par déboucher à proximité immédiate d'une sentinelle, généreusement soudoyée au préalable. Une forte colonne anglaise, colonel en tête, s'est alors engagée dans la galerie, pour recevoir à l'extrémité libre, le salut inattendu et indésirable du capitaine Prim en personne qui tendait la main aux candidats-touristes pour les aider à sortir de leur inconfortable position.

***

Parmi ces nombreux et inutiles tunnels, l'un d'eux, dû au travail des Français, mérite une mention particulière en raison de son originalité et de son importance; il a coûté 27 marks d'amende à chacun des 500 officiers prisonniers français et étrangers, soit, à l'époque, 270.000 francs.

Qui en eut le premier l'idée? A qui attribuer sans erreur les initiatives successives qui conduisirent ce travail à deux doigts du succès? Nul, sans doute, n'est en mesure de le démêler exactement. C'est une œuvre collective dans laquelle chacun fit tout ce dont il était capable pour qu'elle aboutisse.

Lorsqu'en mai 1941 fut constituée la « Société anonyme du tunnel de Colditz », ainsi appelé parce qu'aucun des nombreux souterrains du Schloss ne lui était comparable, elle comprenait neuf membres.

Le professeur d'allemand Brejoux, doyen du groupe, faisait, au besoin, office d'interprète.

A Barras le colosse, aidé du trappu Cazaumayou, étaient réservés les travaux de force;

L'ingénieur Madin se chargeait spécialement de l'installation électrique;

Le sapeur-mineur Paillé faisait son métier comme s'il avait été en guerre;

Le fantaisiste Chaudrut assurait surtout le guet, avec, parfois, plus de patience que d'à-propos;

Le persévérant vosgien Diedler, l'astucieux Parisien Gambero et le tenace Ardennais Godfrin complétaient harmonieusement l'association.

Dès l'origine, la conception est grandiose. Les journaux allemands nous apprennent la réouverture, au mois de septembre suivant, de la foire internationale de Leipzig. Soixante kilomètres seulement nous en séparent. De nombreux étrangers seront, sans nul doute, conviés à cette imposante manifestation de la vitalité du Reich. Les trains seront multipliés, tant pour s'y rendre que pour en partir. La police ne sera pas en mesure de vérifier l'identité de tous les voyageurs; ceux-ci seront munis de passeports, laissez-passer, cartes de travailleurs et autres papiers de modèles variés qu'il sera facile d'imiter. Bref, l'occasion paraît extrêmement favorable à une sortie en masse des prisonniers de Colditz.

Le système du souterrain est le seul qui puisse assurer le succès d'une opération d'aussi grande envergure. On creusera donc un souterrain. Les experts-sapeurs évaluent à un minimum de trois mois le temps nécessaire à sa réalisation. Ainsi le travail pourra être achevé en temps voulu. Peut-

être sont-ils quelque peu optimistes, mais comme ils sont experts et qu'une visite à la foire de Leipzig suivie du retour en France est le plus beau rêve que puisse faire un prisonnier du Schloss, nul ne veut mettre en doute d'aussi séduisantes perspectives.

Comme son nom l'indique, un souterrain doit être en sous-sol. Il faut donc accéder au-dessous du sol sur lequel est érigé le château. Or, tout le rez-de-chaussée du quartier français est occupé par les services allemands. Impossible d'en faire le point de départ d'un souterrain. Un réduit, situé dans la tour de l'horloge, au niveau du premier étage, a été le siège, en mars 1941, de travaux de sape qui visaient à atteindre la cave; les travailleurs ont été découverts, mis en cellule et les ouvertures du réduit ont été murées. Du même coup, les geôliers qui ont toujours eu la manie de condamner des ouvertures, ont également muré les trois réduits identiques superposés aux trois premiers étages de la tour. Au quatrième, juste au-dessus de ces réduits, se trouve la cage d'un escalier entièrement murée elle aussi; une massive porte métallique, verrouillée en permanence, en interdit l'accès. Ainsi se trouve constituée, du haut en bas de la tour de l'horloge, une espèce de gaine verticale divisée en compartiments superposés, par les planchers et les voûtes de chaque étage.

Isolée du monde extérieur, par la volonté même des boches, cette gaine ne sollicite nullement l'attention des fouilleurs. Ceux-ci se contentent

de s'assurer que les murs fraîchement construits sont respectés. Le redoutable adjudant Mussolini lui-même, toujours aux aguets cependant, pénètre bien de temps à autre, par une porte spéciale, dans le grenier du quatrième étage où aboutit la cage de l'escalier condamné; mais il se borne à examiner l'horloge et à jeter un coup d'œil sur le tube de descente des poids de ladite horloge, trop exigu d'ailleurs pour livrer passage à un homme.

L'équipe est ainsi amenée à choisir, comme origine du souterrain, le grenier du quatrième étage! La trappe qu'elle y ménage est indiscernable grâce à la poussière dont on la recouvre et aux deux clous rouillés qui la fixent ou la libèrent. Les travailleurs y accèdent par la lourde porte métallique interdite à tous, sauf aux experts-crocheteurs qui l'ouvrent et la ferment à volonté sans laisser de trace.

Quand la trappe est refermée sur les futurs visiteurs de la foire, ceux-ci se trouvent soustraits à toute investigation dans cette gaine bien isolée. Ils peuvent ainsi descendre à la cave en perçant successivement les planchers et voûtes qui séparent chaque étage. Ce n'est d'ailleurs pas une mince besogne, car ces voûtes sont très épaisses, solidement construites et le travail doit être silencieux pour ne pas éveiller l'attention des fouilleurs.

La maçonnerie défie, dès l'abord, l'action de tous les instruments de cuisine. Il faut, pour la désagréger, des outils puissants et solides : leviers, stylets, vilebrequins. On les obtient en prélevant,

sur l'antique horloge qui ne fonctionne plus, des axes d'acier aux dimensions imposantes qui sont trempés et transformés. Il faut aussi une barre à mine pour ébranler de gros blocs de pierre et d'énormes dalles de granit de 150 kilos. Les Anglais en ont volé une; ils la prêtent volontiers quelques heures par jour. Si vous êtes intrigué par l'allure inusitée de tel camarade qui, une jambe complètement raidie, traverse la cour en boîtant, ne vous apitoyez pas, c'est la barre à mine qui passe dissimulée dans le pantalon de l'invalide.

Cependant l'artisan-menuisier a transformé des lits en échelles pour passer aisément d'un étage à l'autre; l'artisan-électricien a établi, sur le circuit d'éclairage des chambres, un branchement qui fournit la lumière indispensable à cette gaine obscure; le jour n'y entre, en effet, que par une petite lucarne du deuxième étage.

Le 15 août 1941 les trois plus forts gaillards de l'équipe parviennent à déplacer une des pesantes dalles de granit qui forment le conduit d'aération du sous-sol. Ils sont à bout de forces, mais la cave est atteinte. Des bouteilles de vin de Hongrie y dorment sous la poussière. C'est de là que les Français aux palais subtils, condamnés en permanence au régime de l'eau claire, ont vu maintes fois sortir des flacons que les frustes gosiers des gardiens n'apprécient certainement pas comme ils le méritent.

Mais si les boches ne savent pas goûter, ils savent compter. Pour ne pas compromettre le beau voyage projeté, il faut à tout prix résister à

la tentation. Chacun des membres de l'équipe en a fait héroïquement le serment. Or, quand nos trois pionniers ont fait irruption dans la cave, le plus maladroit a détérioré un casier à bouteilles et brisé un litre de vin. C'est la nuit, les pas des sentinelles résonnent dans la cour silencieuse. Soigneusement masqué par deux oreillers, le soupirail de la cave ne peut laisser filtrer la lumière; mais le bruit de verre cassé ne va-t-il pas alerter les « posten »? On éteint et on attend. Rien d'anormal ne se produit. Les bottes frappent toujours le pavé au même rythme. L'inquiétude disparue, les perceurs de murailles explorent la cave à la recherche d'une issue vers l'extérieur. Pas trace d'égout ni de souterrain. Ils ne trouvent qu'un puisard inutilisable. Une ronde boche vient à nouveau, pendant près d'une heure, les condamner au silence dans l'obscurité.

Des efforts intenses, des émotions successives, une amère déception, c'est plus qu'il n'en faut pour détendre les ressorts les mieux bandés. Tous ont prêté serment, c'est vrai; mais puisque cette cave n'a pas d'issue, y reviendront-ils jamais? Et alors, quels regrets de s'être montré si stupidement esclave de sa parole! Au demeurant, si la majorité des sociétaires décide de revenir, les dégâts devront être réparés, les bouteilles remplacées. Puisqu'il faudra en remplacer une, il ne sera pas plus difficile d'en remplacer deux. Alors le serment est trahi, la parole violée. Avec une satisfaction que leur complicité les dispense de masquer, les parjures se délectent du contenu d'une

bouteille. Puis, pris de remords, désireux aussi peut-être d'atténuer leur faute en multipliant les coupables, ils remontent avec deux bouteilles de vin destinées aux six autres membres de l'équipe. Ces derniers, dont aucune émotion n'a troublé la conscience, ne cèdent pas à la tentation; du moins pas complètement, car ils consomment tout de même une bouteille. Le contenu de l'autre est réparti dans quatre bouteilles; celles-ci sont remplies d'eau, munies de bouchons, de capsules et d'étiquettes; elles seront ensuite replacées dans leur casier préalablement réparé.

Ce fut, au cours des cinq mois pendant lesquels les travailleurs du tunnel traversèrent quotidiennement la cave, l'unique manquement à leur serment de sobriété.

Une exploration approfondie de la cave ne révèle décidément aucune issue favorable. La visite à la foire de Leipzig, pour laquelle les faux papiers sont déjà préparés est bien compromise. L'essentiel du moins est de sortir de cette impasse; mais dans quelle direction? Les augures prennent des mesures, interrogent, se consultent, discutent éperdûment. Se référant à des notions, assez vagues d'ailleurs, d'architecture religieuse, l'un d'eux prétend que la chapelle recouvre une crypte. Une rumeur venant des Anglais qui ont reçu un plan du Schloss, le confirme dans son opinion. Quelle aubaine si on pouvait atteindre cette crypte! Elle a certainement une issue vers l'extérieur, ce serait du travail tout fait.

Un tunnel horizontal est alors creusé, sous le mur de trois mètres d'épaisseur commun à la tour et à la chapelle. Comme les boches peuvent à tout instant pénétrer inopinément dans la cave, le trou ainsi pratiqué est rebouché et camouflé avec des matériaux d'origine, à chaque entrée et sortie des travailleurs.

Après avoir creusé devant soi, il faut creuser au-dessus de soi — la tête protégée par un casque contre les chutes de pierres — de manière à gagner le dessous du plancher de la chapelle. Ce résultat n'est obtenu qu'au prix d'un véritable tour de force qui consiste, en travaillant de bas en haut dans ce puits profond de plus de deux mètres, à desceller et à descendre au fond de la sape une nouvelle dalle de 150 kilos.

La progression se poursuit alors horizontalement sous le plancher de la chapelle à la recherche de la mystérieuse crypte. C'est aussi pénible que de creuser le sol. Pour frayer le chemin, il faut, en effet, scier, en deux endroits, chacune des poutres, distantes d'environ deux mètres, qui soutiennent le plancher de la chapelle. Elles sont énormes — près de cinquante centimètres de côté — et faites de chêne massif vieux de six siècles.

Le patient, légèrement vêtu, couché en hiver sur des dalles de granit glacées, sue à grosses gouttes en maniant un couteau de cuisine transformé en scie qui n'entre dans le bois qu'avec une lenteur désespérante... cependant qu'un froid courant d'air lui glace la sueur sur le corps. Il n'a pourtant pas le droit d'être enrhumé, car les

boches hantent souvent la chapelle où le moindre accès de toux serait entendu.

Sept poutres sont ainsi sciées deux fois chacune. Après un parcours d'une vingtaine de mètres, le tunnel débouche sous la sacristie. Commencé depuis quatre mois, le travail s'est poursuivi sans relâche à l'abri des investigations des boches, qui n'en soupçonnent pas l'existence.

Des précautions minutieuses l'ont, il est vrai, protégé contre leurs recherches. Le tube de descente des poids de l'horloge a été bouché; ce n'est plus qu'un tuyau obscur et insonore que Mussolini sonde en vain avec sa lampe électrique. De jour, un guetteur veille à la lucarne du deuxième étage; un camarade posté dans la cour le prévient de l'arrivée des Allemands; la manœuvre par le guetteur du commutateur indique aux travailleurs la conduite à tenir : rester immobile dans l'obscurité, ou remonter en toute hâte en cas d'appel inopiné. Enfin, des âmes pieuses — ou même impies — se relayant à la chapelle suivant un tour de service établi par le curé Jeanjean avisent les travailleurs du moment où ils doivent s'arrêter et où ils peuvent reprendre leur besogne, en frappant le plancher d'une manière convenue.

Le dessous de la sacristie est atteint sans qu'aucune trace de la crypte signalée par les Anglais ait été découverte et sans qu'on ait trouvé certain souterrain dévoilé en grand mystère par les Polonais.

L'équipe décide alors de prolonger directement le tunnel vers l'extérieur en s'attaquant aux fon-

dations. Celles-ci sont construites avec un ciment de qualité telle qu'aucun outil ne peut les entamer.

Le découragement règne chez tous les associés. Depuis quatre mois, formés en deux équipes, une de nuit, une de jour, ils travaillent sans répit huit à dix heures sur vingt-quatre. Ils sont éreintés et terriblement déçus, car aucune perspective de sortie rapide ne s'offre à eux.

Pour continuer, un renfort est nécessaire. Ces équipes actives, que les autres candidats à l'évasion voient apparaître et disparaître mystérieuses et satisfaites, excitent l'envie. Point n'est besoin de pressantes sollicitations pour obtenir les concours supplémentaires indispensables. L'effectif de l'association passe brusquement de neuf à trente. Ainsi renforcée de recrues pleines d'entrain, la « société du tunnel » reprend le travail.

Puisque les fondations résistent, on passera dessous. Nos terrassiers creusent alors un puits vertical qui s'enfonce le long du mur dont il faut atteindre la base. Le trou mesure progressivement trois mètres, cinq mètres, huit mètres. Les équipes sont multipliées, elles rivalisent d'ardeur, chacune espérant trouver enfin le pied des fondations et rapporter l'heureuse nouvelle. Neuf mètres et toujours se prolonge cette interminable maçonnerie, véritable mur des lamentations pour les malheureux terrassiers qu'il oblige à creuser encore.

Heureusement pour eux, l'électricien de la société a substitué à la lueur falote d'une lampe à graisse l'éclairage électrique. Il établit cette fois son branchement sur l'installation de la sacristie, dont

il a dû enlever, puis replacer les baguettes pour dissimuler ses fils.

Mais là encore, le sort ne s'est pas toujours montré favorable.

Au cours de l'installation, les boches ont décidé de fermer la chapelle après les messes du matin. Le curé Jeanjean intervient alors. Il proteste énergiquement auprès des gardiens contre cette mesure vexatoire, s'attribuant, pour la circonstance, de prétendues conversions. « Votre interdiction, leur dit-il, me met dans l'impossibilité d'initier les néophytes au culte qu'ils veulent embrasser. Ils ignorent tout de leur nouvelle religion. Il me faut leur enseigner le catéchisme, leur apprendre les prières, leur commenter l'évangile. Seul, un lieu de recueillement comme la chapelle ou la sacristie se prête, à cet égard, à l'exercice de mon apostolat. »

Il obtient ainsi de disposer de la sacristie deux heures par jour. Assis à l'intérieur, auprès de la porte entr'ouverte, il peut surveiller l'entrée de la chapelle qu'il faut obligatoirement emprunter pour gagner la sacristie. Il sert ainsi de guetteur à l'électricien qui opère. Un boche pénètre-t-il dans le saint lieu? aussitôt l'ouvrier abandonne son travail et, s'agenouillant sur un prie-Dieu, il fait office de néophyte que le curé exhorte à se pénétrer des vérités éternelles. Devant un spectacle aussi édifiant et aussi étranger à toute activité d'évasion, l'Allemand s'estime tenu à une respectueuse discrétion et s'éclipse sans bruit. Dès qu'il a disparu, le catéchumène d'un moment reprend son travail d'électricien.

Un jour, Mussolini en personne entre dans la chapelle. L'électricien, abandonnant ses fils qui pendent en tous sens, se précipite sur le prie-Dieu. Mussolini fait signe au curé qu'il veut lui parler et se dirige délibérément vers la sacristie. Tout est perdu, pensent les deux compères. Alors le curé multiplie les signes de croix, bénédictions et invocations sur la tête du fidèle qui, de son côté, invoque le Tout-Puissant. Tous deux paraissent tellement pénétrés de l'Esprit-Saint que Mussolini, impressionné, s'arrête sur le seuil de la sacristie, fait demi-tour et se retire sur la pointe des pieds.

C'est seulement à la fin de décembre, au fond d'un puits de neuf mètres quatre-vingt que nos terrassiers atteignent le pied des fondations.

L'espoir renaît alors; des mesures de niveau et de direction sont prises minutieusement. Un souterrain horizontal, d'une trentaine de mètres de longueur, doit permettre de déboucher au delà du chemin de ronde, à l'abri des regards et du tir des sentinelles. On atteindra ainsi, à mi-pente, le ravin qui contourne le Schloss au nord et au fond duquel coule un ruisseau avec un bruit complice de cascade.

Aussi le travail reprend-il avec une ardeur renouvelée.

Le terrain, de roches schisteuses qui se détachent par blocs de grosseur variable, oblige à avancer prudemment, le casque protecteur sur la tête, et à boiser au fur et à mesure de la progression. Les solides fondations de la tour d'angle que le souterrain traverse en son centre obligent encore à s'enfoncer. Enfin, l'évacuation des déblais pose ici,

comme dans tous les tunnels d'évasion, un problème que le développement et la forme du souterrain de Colditz rendent particulièrement ardu.

La masse de pierres et de terre remuée est telle que les quelques dégagements ménagés au cours de la progression, sont vite insuffisants pour la contenir. Refoulés progressivement, les sacs de déblais encombrent bientôt les réduits successifs jusqu'au quatrième étage. Il n'y a plus qu'une ressource; c'est de les grimper au cinquième. C'est, en l'espèce, un immense grenier qui se trouve au dessus de la chapelle. Il offre, sous la partie basse de la toiture, de larges cavités. Les déblais y seront parfaitement camouflés aux yeux des fouilleurs indiscrets qui pénètrent rarement d'ailleurs dans ce local jugé inaccessible aux prisonniers. Ils y accèdent cependant par une des deux lucarnes du pignon dont ils ont descellé les barreaux, replacés soigneusement après usage. A proximité, dans le toit du quatrième étage, une ouverture permet de passer du tunnel au grenier.

Faire parvenir des sacs d'une trentaine de kilos, du fond d'une sape étroite dans un grenier du cinquième étage, ce qui représente quarante mètres de déplacement horizontal et trente mètres d'ascension, n'est pas une mince affaire. Il faut, outre du personnel, un matériel important et une organisation appropriée.

Un atelier spécial est constitué pour fabriquer le matériel d'évasion : nombreux sacs faits d'enveloppes de paillasses, cordes de dimensions variées pour grimper les sacs du fond du puits ou d'un

étage à l'autre, ficelles pour les attacher, crochets pour les fixer aux câbles d'ascension, poulies de renvoi, tapis roulant avec dispositif de va-et-vient pour déplacer les sacs sous le plancher de la chapelle; ce matériel, rudimentaire et fragile, s'use rapidement, il faut le réparer avec des moyens de fortune grappillés de toutes parts; l'atelier ne chôme guère.

Une séance d'évacuation de déblais est une opération de grande envergure. Vingt-deux candidats à l'évasion participent ardemment à cette pénible corvée. Ils sont répartis le long du trajet en des emplacements précis avec des rôles exactement définis. Les gestes de la plupart d'entre eux deviennent mécaniques. On hisse, ou on tire un sac, on le décroche, on l'accroche, on signale prêt et l'on recommence. Plus défavorisé est celui qui, assis sur le toit du quatrième étage, dans le vent glacial, manque de basculer dans le vide chaque fois qu'il passe un sac plein au camarade posté à la lucarne du grenier. Mais tout aussi inquiet est l'équipier placé en bas du puits de la sacristie. Il est à la merci d'une maladresse de celui qui se trouve dans le haut. Un sac rempli de pierres, malencontreusement lâché par ce dernier, d'une hauteur de près de dix mètres, l'écraserait au fond de son trou.

L'entraînement aidant, chacun accomplit sa tâche avec assurance, si bien que les vingt-deux équipiers parviennent à faire passer du point le plus avancé du tunnel au cinquième étage, une tonne de déblais à l'heure.

Entre Noël et le Nouvel An, tous les associés sont dans la joie. Vingt mètres à peine de galerie restent à creuser en terrain vierge pour atteindre la sortie tant convoitée. La fièvre des préparatifs de départ s'est emparée d'eux. Experts-tailleurs, casquettiers, fabricants de faux papiers et de boussoles travaillent avec entrain pour équiper les futurs évadés. L'argent allemand est distribué, le tirage au sort des partants effectué, même la solide corde nécessaire pour descendre de l'orifice de sortie dans le ravin est prête. Lâchés par deux, toutes les cinq minutes, les évadés ont l'ordre de s'éloigner du Schloss en marchant dans le ruisseau pour dissimuler la trace des pas. Trente minutes après le départ du dernier membre de l'association, tous ceux qui se sont inscrits pour utiliser cette providentielle sortie — ils sont plus de deux cents — pourront l'emprunter à leur tour.

Et les terrassiers redoublent d'entrain pour hâter un départ aussi minutieusement prévu. Bientôt ils ont la satisfaction d'entendre au-dessus de leur tête, les pas de la sentinelle extérieure.

Au début de janvier 1942, douze officiers français, dont quelques membres de l'équipe, sont dirigés sur l'Oflag IV D. L'équipe est complétée par des volontaires ravis d'une pareille aubaine.

Mais, dans leur nouveau camp, certains « avantageux » venus de Colditz — de ceux sans doute qui n'avaient rien fait — ont joué les « Blancador » en dévoilant les mystères du tunnel du Schloss issu du cinquième étage. Les mouchards du lieu en ont avisé l'officier de renseignements. Celui-ci

a prévenu son collègue de Colditz qu'il se passait des choses anormales dans le grenier du château.

Vers le 15 janvier, les étages supérieurs sont l'objet, sans succès d'ailleurs, d'une investigation approfondie. Puis les fouilles se multiplient. Les Allemands découvrent des vêtements civils, des chapeaux, des boussoles, ils trouvent même des vêtements maculés de terre et de plâtras, indices certains de travaux souterrains.

Le 20 janvier, alors que la sape est à moins de dix mètres de la sortie, Mussolini gagne le grenier du quatrième étage. Il porte son attention sur le tube de descente des poids de l'horloge. Il y fait tomber un poids qui crève le carton de camouflage. Puis, ce tuyau ainsi débouché, il fait descendre un petit ouvrier tout mince d'environ 14 ans, en le retenant par une corde. Ce gosse atterrit, tout éberlué, dans le réduit du deuxième étage où trois équipiers réparent des sacs à terre. Il s'écrie : « il y a du monde ». Les trois prisonniers se sentent irrémédiablement pris dans cette souricière dont Mussolini occupe, sans le savoir, l'unique issue. Ils se ressaisissent cependant très vite.

L'un d'eux, qui parle l'allemand, intime au petit intrus l'ordre de se taire en termes dépourvus d'aménité; un autre avisant une porte de ramonage l'ouvre et enfonce la cloison au moyen d'une poutre. Les briques arrachées tombent dans une baignoire où le baron belge Lindkerke prend son bain en toute quiétude.

Les trois compères se glissent aussitôt par le trou. Le dernier, plus volumineux que ses cama-

rades, doit se faire pousser par le petit ouvrier prêt à tout pour s'épargner les sévices dont on l'a menacé. Quand Mussolini est revenu de son étonnement, il lui est impossible de retrouver les coupables qui se sont débarrassés en toute hâte de leurs effets maculés et se sont mêlés à leurs camarades.

Ainsi finit le beau tunnel de Colditz à la grande déception de tous les prisonniers du château.

CHAPITRE IV

L'ambiance du château

Le milieu international

Cependant, l'autorité allemande avait décidé le départ de tous les P. G. non britanniques, le Schloss devant être exclusivement réservé aux Anglais. Successivement les Yougoslaves, les Belges puis les Hollandais nous avaient quittés et, le 6 juillet 1943, l'ordre de diriger à leur tour sur le camp de Lübeck tous les P. G. français, mettait fin aux diverses activités de nos compatriotes et arrêtait les projets qui continuaient à germer dans leurs fécondes cervelles.

Cette nouvelle est accueillie par des « mouvements divers ». Pour beaucoup, les curiosités de la vie du château sont épuisées. Sous la férule du lieutenant-colonel Prawitt, à la brutalité duquel Eggerth apporte le renfort de son hypocrite hostilité, le Schloss est une prison de plus en plus pénible, les espoirs de s'en échapper de plus en plus faibles. Presque tout a été tenté, la plupart

des fissures ont été bouchées l'une après l'autre (1). Aussi, malgré la mauvaise réputation, parvenue jusqu'à nous, du camp de Lübeck, les spécialistes de l'évasion se réjouissent de sortir de ces épaisses murailles si peu propices à leurs projets, pour vivre dans un cadre différent qui, à cet égard du moins, ne peut leur être plus défavorable.

Cette joie n'en est pas moins teintée de mélancolie.

Déjà les départs précédents ont privé le camp de figures originales, de visages sympathiques. Après le salut, adressé aux partants par ceux qui restent, en un hip, hip, hourrah ! vibrant précédé du nom du pays qui ne sera plus représenté, des mains se sont jointes avec émotion pour un adieu définitif.

« J'ai beaucoup de chagrin de quitter les Français » m'avait dit un jour des larmes plein les yeux un jeune et bel officier polonais venu prendre congé de moi, « mais j'ai appris votre langue et j'emporte une histoire de France ».

D'autres, moins émotifs sans doute, ne s'étaient pas séparés sans quelque regret du fidèle compagnon de captivité qui les avait initiés, au cours de longues heures d'intimité, à la langue et aux mœurs de son pays.

A notre tour, nous allons devoir cesser des relations quotidiennes dont l'intérêt n'est pas épuisé,

(1) Après notre départ, en effet, aucune tentative d'évasion ne fut couronnée de succès et l'une d'elles se termina tragiquement puisqu'elle coûta la vie au lieutenant Sinclair, le plus audacieux des Anglais.

quitter d'excellents camarades, nous séparer d'amis éprouvés.

Mais ce que notre imminent départ nous fait sentir plus vivement encore, c'est ce qu'a été pour nous la vie du château.

Privé d'une nationalité, puis d'une autre, Colditz a déjà perdu peu à peu de sa variété, de sa couleur. Et lorsqu'à son tour la colonne des prisonniers français s'en ira vers son nouveau destin, Colditz ne sera plus Colditz; l'écho de nos pas sur le pavé sonore du Schloss sera le glas d'un monde unique qui nous a enrichis et auquel nous pourrons être fiers d'avoir appartenu.

« Quand vous fûtes partis », m'écrivait trois ans plus tard un camarade anglais, le camp devint d'une tristesse indescriptible. *Nous réalisâmes* alors combien la vivacité et la gaieté des Français nous manquaient; le château devint, à la lettre, comme une morgue; aucun bruit, on parlait à peine... ».

Si les prisonniers de Colditz ont été des réprouvés, privés de tout droit par la volonté de leur dernier commandant de camp, ils ont été, à un certain point de vue, des privilégiés de la captivité.

N'est-ce pas un privilège, en effet, d'avoir, pendant plus de deux ans, partagé l'existence d'hommes des divers pays alliés, issus de presque toutes les parties du monde; d'avoir retrouvé, dans nos compatriotes gaullistes, des Français au cœur chaud, débordants d'espoir et de foi dans les destinées de la France? Et ces compagnons d'infortune n'étaient pas des hommes quelconques, pris au hasard, mais des officiers sélectionnés pour

leur volonté agissante, leur caractère trempé, leur patriotisme ardent, leur commun idéal de liberté.

André Maurois, s'était borné, pendant la guerre 1914-1918, à observer le silencieux colonel Bramble et ses officiers d'état-major; plus heureux que lui, nous avons regardé vivre et agir, de longs mois durant, non quelques individualités, mais des groupes suffisamment nombreux pour refléter les aspects divers du tempérament national.

Nous avons appris à faire la distinction entre un Anglais, un Écossais, et un Irlandais; entre un Canadien et un Australien, entre les Polonais de culture différente, russe, autrichienne, allemande; entre un Hollandais blond des Pays-Bas et un colonial brun de Surabaya; entre un Wallon et un Flamand.

Les diplomates, les gens d'affaires, les champions de sport, ont avec les étrangers des contacts au cours desquels chacun se surveille et adopte l'attitude la mieux appropriée aux circonstances; plus favorisés qu'eux, nous avons pu observer, dans une nudité complète, au moral comme au physique, des hommes qui n'étaient ni des concurrents ni des adversaires. Dans cette promiscuité permanente et prolongée, dans ce « communisme » presque intégral, rien de ce qui caractérise l'élite d'un peuple, de ce qui fait le fond de sa nature, n'a pu nous échapper.

Indépendamment de l'intimité que les « jumelages » constitués en vue de l'enseignement réciproque du langage de chacun, avaient développée entre les officiers de nations différentes, la compréhension s'étendait à tous les domaines : intellectuel, artistique, sportif, religieux, patriotique.

Les diverses nationalités avaient leurs bibliothèques où chacun puisait à volonté, guidé dans son choix par les conseils de son « professeur jumeau ».

La plupart des conférences étaient suivies par qui voulait les entendre.

Un Hollandais, parlant le français avec une aisance remarquable, nous a initiés aux méthodes de colonisation des îles de la Sonde et à l'inépuisable richesse de ce joyau de la couronne batave.

Un ingénieur anglais nous a appris la méthode d'exploitation d'une mine d'or française de la Guyane où il a travaillé.

Un cinéaste nous a conté l'existence des stars de Hollywood.

La rude discipline de la marine de guerre, la chasse au renard, sport préféré de l'aristocratie, les courses de chevaux, et combien d'autres manifestations spécifiques de la vie anglaise n'ont plus de secret pour nous.

Le Padre lui-même, le seul britannique peut-être que passionnaient les problèmes politiques, a exposé à ses compatriotes, sans aucun ménagement pour les auditeurs français, les redoutables conséquences de l'armistice franco-allemand pour l'Angleterre et le sentiment de réprobation que le Royaume-Uni éprouvait de ce fait pour la France. L'entente cordiale du camp n'en fut pas atteinte, grâce aux explications qui suivirent.

Le sport, tout particulièrement, était le plus

beau terrain de rencontre. Unis dans les mêmes équipes ou opposés dans des compétitions internationales, les P. G. du Schloss s'inspiraient, dans leurs attitudes, beaucoup moins des réactions parfois intempestives de l'orgueil polonais, que du magnifique *fair-play* des Anglais. Justifiant, à cet égard, une réputation bien méritée, ceux-ci applaudissaient à tous les succès avec le même enthousiasme, qu'ils fussent dus à l'habileté des joueurs polonais de volley-ball ou à l'adresse de l'équipe française qui s'était risquée à affronter le team britannique dans de sanglantes parties de *Stoll-ball*.

Le théâtre lui-même, quoique fréquemment interdit, avait fourni une fois de plus l'occasion de prouver que si l'art n'a pas de patrie, chaque patrie a son art propre. Les divers groupes ethniques rivalisaient d'ardeur pour distraire notre captivité. L'aide d'idoines d'autres nationalités, électriciens, costumiers, mimes, etc... était volontiers demandée, s'il en était besoin.

Simples pochades humoristiques, tours de chant, pièces du répertoire national étaient ainsi présentés pour le plus grand intérêt de spectateurs, heureux de s'initier à l'art dramatique des pays alliés.

Quant à l'orchestre, pas une nation qui n'y fût représentée sous la baguette experte et respectée d'un Yougoslave, follement épris de musique; il s'y adonnait avec une telle fougue qu'il sortait d'un concert le visage inondé de sueur.

Comme l'orchestre, les chœurs religieux étaient internationaux. Ils étaient organisés et dirigés par l'actif curé Jeanjean. Empressés à participer aux cérémonies catholiques, nos camarades Polonais y apportaient le concours de leur voix splendide et de leur profonde conviction.

Enfin, à la faveur d'une certaine tolérance des Allemands, soucieux d'éviter des conflits violents et inutiles, chaque groupe avait à cœur d'être fidèle aux traditions de son pays, par des manifestations patriotiques célébrées avec tout l'éclat permis par les faibles moyens dont nous disposions. Les autres groupes recevaient presque toujours des invitations à ces fêtes caractéristiques du tempérament national.

Le plus frappant et le plus émouvant des spectacles de cette nature était donné par nos malheureux camarades Polonais, dont les compatriotes étaient décimés par l'Allemand haineux, dont le pays était rayé de la carte d'Europe puisqu'ils n'avaient même plus le droit d'écrire le mot « Pologne » et qui ne savaient s'ils devaient se réjouir ou s'attrister des succès russes. Inaccessibles au découragement, ils gardaient pour leur Patrie un attachement qui forçait l'admiration. Ils le traduisaient par une ferveur impressionnante et par des chants splendides dans lesquels tous affirmaient en un chœur imposant leur foi vivace dans une nouvelle résurrection de la Pologne.

De tous les souverains en exil, ou dépossédés, aucun sans doute ne pouvait avoir la même certitude que la reine de Hollande de retrouver, avec son trône, la fidélité de son peuple.

Le culte des officiers hollandais pour leur Reine

était touchant. Leur fête nationale, plus brillante que toute autre, était un éclatant hommage à leur souveraine et la naissance d'une princesse d'Orange fut célébrée avec un enthousiasme juvénile. A l'annonce de l'heureux événement, les Hollandais s'étaient approvisionnés de tous les papiers de couleur orangée qu'ils avaient pu obtenir. Tout leur quartier en avait été décoré. Une de leurs chambres avait été transformée en un salon de thé d'une propreté méticuleuse. Des banderolles aux couleurs du jour la traversaient en tous sens. Sous leurs chauds reflets qui donnaient à la pièce un air de fête surprenant, tous les officiers en grande tenue recevaient les compliments de leurs invités et servaient un goûter que la Reine elle-même eût certainement apprécié.

Les Anglais étaient moins enclins à extérioriser, en des démonstrations spectaculaires, leur foi inébranlable dans les destinées de la Grande-Bretagne et leur fidélité au Roi. Le toast au Roi était un rite pieusement observé, mais aucun étranger n'y était admis. Cependant, ils ne manquaient pas, à l'occasion d'anniversaires marquants, de convier des représentants des autres nations à des agapes fraternelles. Ces réunions débutaient dans une atmosphère d'imposante dignité; puis, sous l'action d'un alcool innommable fabriqué sur place, avec les produits les plus inattendus, par des distillateurs improvisés, elles prenaient peu à peu une allure déchaînée. Comme je signalais à l'un d'eux l'effet pernicieux que produisait sur l'estomac ce singulier breuvage : « Oh ! me dit-il, il m'a rendu

bien malade moi aussi; mais j'ai trouvé un procédé qui permet d'en boire beaucoup impunément. Il suffit de vomir de temps à autre ce qu'on a absorbé. »

Des contacts fréquents avec les Anglais étaient en outre favorisés par les arrivées successives d'officiers britanniques tombés aux mains des Allemands au cours de la campagne. Nous étions toujours invités, en effet, à suivre les conférences faites par ces témoins oculaires des opérations d'Afrique du Nord, de Crête, de Saint-Nazaire, de Dieppe. Tous ceux qui entendaient l'Anglais se gardaient bien d'y manquer.

Ces manifestations n'étaient pas suivies par la totalité des prisonniers. Il en était deux cependant auxquelles tout le monde participait à l'envi parce qu'elles n'avaient pas de patrie ou plutôt parce qu'elles étaient de toutes les patries.

La nuit de Noël et celle du Nouvel An, les hôtes du camp communiant dans les mêmes aspirations, oublient leur misère pour contribuer à la fraternité générale.

Des cérémonies religieuses, préparées de longue main, se déroulent avec un éclat que beaucoup de paroisses auraient pu leur envier, devant des fidèles de tous pays.

Des manifestations artistiques élaborées avec le concours de chaque nationalité, sont applaudies par un auditoire international.

Des chambres sont vidées de leurs lits et parées par des artistes décorateurs de fleurs de papier, de banderolles et autres objets d'ornementation.

De longues tables y sont dressées avec des assiettes

de modèles disparates et sans couverts ni verres, chacun devant se munir de ces accessoires. Des soupers combinés longtemps à l'avance par des popotiers prévoyants doublés d'habiles maîtres queux réunissent des convives de toute origine. Même de bonnes bouteilles de chez nous, dont l'envoi était exceptionnellement autorisé pour la circonstance, sont dégustées aux tables des Français, heureux d'honorer leurs hôtes en leur faisant apprécier les meilleurs vins du monde.

Autour de ces tables, ornées des drapeaux alliés, chacun vante à son voisin les charmes de son pays qu'il espère revoir bientôt. Et les chants succèdent aux conversations, prolongeant le rêve nostalgique des exilés. Puis des chansons à boire entonnées en chœur animent l'assistance. Et c'est alors le signal d'un déchaînement général de ces hommes jeunes, exubérants, débordants de vie. De proche en proche, tout le Schloss crie sa joie et son espérance. Des groupes compacts passent bientôt de quartier en quartier, de chambre en chambre pour présenter leurs vœux, serrer avec effusion les mains qui se tendent et, par des hurlements à la gloire de la nation alliée, déchaîner à leur tour les occupants s'ils ne le sont déjà. Ces groupes s'égrènent peu à peu en route; une affinité particulière, un milieu sympathique retenant l'un, puis l'autre. De ces échanges de visites résulte un nouveau brassage des nationalités. Dans ces groupements fortuitement constitués, une ambiance nouvelle est créée qui accentue la cordialité générale. Et la fête reprend avec une exubérance croissante.

Il est même procédé à des enlèvements destinés à honorer tout spécialement celui qui en est l'objet. C'est ainsi qu'une nuit de nouvel an, j'assistais à une joyeuse réunion de jeunes Français, lorsque quatre solides gaillards polonais pénètrent dans la pièce. Ils viennent à moi, claquent les talons, saluent à la façon polonaise, le petit doigt et l'annulaire repliés, et m'adressent des paroles que je ne comprends pas. Brusquement, ils m'empoignent un à chaque jambe, un à chaque épaule, me basculent le nez en l'air, dans une position horizontale et s'enfuient avec leur fardeau, comme des voleurs affamés dérobant un veau à l'esbrouffe dans un marché bruyant. Ils descendent en trombe les escaliers du quartier français, traversent sans ralentir la cour glacée, grimpent à la même allure l'escalier du quartier polonais et pénètrent dans une chambre où la fête bat son plein. Alors ils me lancent au plafond, me reçoivent au moment où je vais toucher le sol, me relancent à nouveau plusieurs fois; ils chantent en même temps une mélopée, qui rythme la cadence des ascensions et des chutes du pantin désarticulé que je suis devenu entre leurs mains. Remis enfin sur pied, je reçois, un peu éberlué, les bruyantes démonstrations de sympathie de toute l'assistance, doyen en tête et je suis convié à boire à la victoire commune, à la grandeur de la France et à la résurrection de la Pologne. Quelque temps après, mes camarades français viennent me réclamer. Mes ravisseurs me basculent à nouveau et ils me ramènent comme ils m'ont emporté,

sans oublier, à l'arrivée, de m'envoyer plusieurs fois au plafond avant de prendre cérémonieusement congé de moi.

Après les échanges de visites et de congratulations, les plus échauffés descendent dans la cour enneigée. Sous l'œil indifférent des sentinelles, un monome international se forme. A ses cris, des renforts jaillissent de tous les escaliers. Bientôt un long serpent déroule ses multiples anneaux, à une allure endiablée, sous la lumière crue des phares. La cadence est rythmée par l'air bien connu de tous, étrangers comme Français :

Ils l'ont dans le c...
Ils l'ont dans le c...

hurlé à perdre haleine par toute la colonne. Certains Anglais le placent « dans le cou » mais c'est évidemment involontaire.

Les gardiens font preuve de tolérance à l'égard de ces manifestations annuelles en n'intervenant pas et en maintenant l'éclairage des chambres jusqu'à trois heures du matin.

Les plus excités y suppléent ensuite par des lampes à graisse et, jusqu'au petit jour, le Schloss retentit de leurs chants et de leurs cris.

La nuit du nouvel an comporte un intermède. Un peu avant minuit, les chants et les cris s'arrêtent. Tout le monde descend dans la cour. Les nationalités se rassemblent, chacune formant le côté d'un rectangle constitué par l'ensemble des prisonniers.

Lorsque minuit sonne, tout le monde s'immobilise

au garde-à-vous. Au milieu d'un silence d'autant plus frappant qu'il succède à une bacchanale d'enfer, les groupes entonnent successivement leur hymne national. L'émotion passée, la fête reprend de plus belle. Ces chants, sortant de toutes les poitrines, avec une ardente ferveur, au milieu du recueillement général, dans l'étroite cour blanche de neige d'un lointain château saxon, nous émeuvent profondément. L'impression de grandeur qui s'en dégage est telle que les sentinelles et Eggerth lui-même, qui se tient en arrière de ce rassemblement où il n'a pas sa place, se mettent au garde-à-vous, immobiles et recueillis.

État d'esprit des Français

De tous ces contacts, ceux que nous procure la présence des Gaullistes sont sans conteste les plus passionnants. Ces Français émigrés ont pour chef le tout jeune commandant Berger, parachutiste de l'armée nouvelle, que ses camarades de promotion, toujours lieutenants, considèrent d'un œil d'envie. Ils font partie de la compagnie anglaise, mais ils passent le plus clair de leur temps dans le quartier français où ils sont accueillis avec une confiante sympathie nuancée d'admiration. Ils sont eux-mêmes à l'unisson de l'ambiance d'hostilité agissante qui règne chez leurs compatriotes. Ils en sont d'autant plus séduits qu'ils ne s'y attendaient pas.

Aux yeux des prisonniers de 1940, écrasés par

la défaite, condamnés à l'impuissance, ils représentent une France auréolée de prestige, celle qui, à l'appel du général de Gaulle, s'est ressaisie, a repris les armes et lutte sans arrière pensée ni compromis.

Ils sont tout frémissants encore des combats auxquels ils ont participé en Afrique du Nord. Ils ont eu le privilège de s'être mesurés à armes égales, avec un ennemi réputé jusqu'alors invincible. Ils en rapportent la conviction inébranlable que l'Allemagne sera finalement vaincue. Aux questions pressantes que chacun leur pose, avide de savoir ce qu'est cette France libre, mystérieuse et décriée, ce qu'elle pense, comment elle agit, comment elle se bat, ils répondent de la meilleure grâce.

Invités à exposer, devant des auditoires attentifs, les péripéties de la vie ardente et mouvementée qui fut la leur depuis l'armistice, ils ne nous laissent rien ignorer de leur activité, de leurs pensées.

Chaleureux, convaincus, intransigeants même, ils ne s'embarrassent pas de nuances, ni de subtilités. Pour eux, le problème qui trouble tant de consciences est des plus simples : le général de Gaulle a raison; tous ceux qui ne le suivent pas ont tort.

Une attitude aussi tranchée ne va pas sans donner lieu à des controverses passionnées. Jamais les discussions ne se résolvent en oppositions irréductibles. Prisonniers de la France vaincue et prisonniers de la France libre sont tous d'excellents Français qui finissent toujours par communier

dans la haine de l'envahisseur et dans l'amour de leur Patrie.

***

Tel fut, tout au long de notre séjour, l'atmosphère de Colditz. On conçoit sans peine que l'idée de collaboration avec les Allemands ne pouvait y germer dans l'esprit des prisonniers français de ce camp. Ceux qui nous gardaient ne cessaient pas d'être des ennemis contre lesquels la lutte se poursuivait, sans trêve ni repos. Jamais les rapports avec les gardiens n'ont cessé d'être distants et dignes. Pas d'accords amiables, pas d'abandon, encore moins de platitude ou de bassesse. Les Allemands s'en rendaient parfaitement compte et cette attitude leur inspirait du respect. Seul Eggerth, se conformant aux ordres reçus, a tenté cette propagande de rapprochement qui aurait eu quelques succès dans les autres Oflags. Nul ne s'y prêtant, il y a renoncé aussitôt pour adopter une conduite nettement hostile, jugée bien préférable à ses hypocrites prévenances.

Lorsqu'avec l'assentiment du gouvernement français, la liste des officiers volontaires pour travailler dans l'économie allemande a circulé dans nos rangs, presque tous se sont inscrits, ne voulant pas laisser échapper une occasion possible de sortir de leur geôle. Mis au courant des conditions posées à cette collaboration : engagement d'honneur de ne pas s'évader et de ne pas porter les armes contre l'Allemagne, *tous* ont refusé de la signer. Ce n'était, en effet, que pour s évader plus aisément et aller

se battre contre les Allemands qu'ils s'étaient fait inscrire. Ainsi, pas un des prisonniers de Colditz n'a travaillé pour l'Allemagne. Un seul a, par la suite, posé sa candidature. Devant ma désapprobation et mon insistance pour qu'il renonce à son projet : « C'est pour m'évader, me dit-il, car je me rends compte qu'en restant ici je n'y arriverai jamais.

— Mais l'engagement que vous signerez vous l'interdira, si vous le violez, et que vous soyez repris, c'est la mort.

— Tant pis, je risquerai le coup, parce que je considère que la parole donnée aux Allemands n'a pas de valeur;

— La vôtre, peut-être, mais c'est celle d'un officier français que vous renierez et cela, je ne puis l'admettre.

— Je veux quand même savoir exactement ce qu'on exigera de moi pour le cas où je ne serais pas aussi nettement lié que vous le dites.

— Entendu, puisque vous y tenez, mais donnez-moi votre parole que vous ne signerez pas l'engagement de ne pas vous évader.

— Je vous le promets », me répondit-il, après un débat intérieur prolongé. Peu de temps après, il me rendait compte qu'il avait refusé la signature qu'on exigeait de lui et il reprenait sa place parmi ses camarades qui lui pardonnèrent difficilement sa faiblesse.

C'est que le travail en Allemagne était considéré comme une trahison par tous les P. G. de Colditz. Deux d'entre eux eurent même l'héroïsme de

refuser la libération qui leur était offerte sous la forme de ce congé de captivité dont tant d'autres ont accepté avec empressement les pénibles conditions, c'étaient les lieutenants Manet et du Gardin (dit Popol) qui s'évadèrent plus tard de Lübeck, le premier avec succès.

En février 1942, une circulaire du ministre de la Guerre d'alors vint pourtant nous encourager à travailler pour les Allemands. On imagine le mépris et l'écœurement avec lesquels elle fut accueillie lorsqu'on rappellera les termes dans lesquels il était fait appel à l'intérêt des uns et à l'honneur militaire des autres pour vaincre les hésitations.

Les officiers d'active et de réserve prisonniers de guerre, désireux d'occuper un emploi, peuvent travailler pendant la durée de leur captivité *sans crainte de préjudice pour leur situation personnelle acquise en France.*

Il a toujours été dans les traditions de l'Armée française que les officiers suivent en toute circonstance le sort réservé à leur troupe. *Cette tradition doit être maintenue,* même pendant les jours de captivité où la troupe est utilisée à travailler pour la puissance détentrice.

Et voici l'effet de cet odieux chantage.

A quelque temps de là, les officiers français étaient autorisés, pour la première fois, à sortir du Schloss pour assister, dans une salle très voisine de l'entrée, à une séance de cinéma. Pour jouir de cette faveur, chacun avait dû signer l'engagement de ne pas profiter de la circonstance pour s'évader. Cet engagement était seulement valable pour le temps qui s'écoulait entre le départ

et le retour. A peine étions-nous installés que nous vîmes entrer dans la salle, à l'extrémité opposée à celle que nous occupions, un petit groupe d'officiers français que nous ne connaissions pas. Spontanément ou conquis par les exhortations ministérielles, ils travaillaient à Colditz, certains, disait-on, à l'usine de porcelaine. Ils n'étaient pas assis qu'ils étaient salués par des hurlements assourdissants. Debout le poing levé, les hôtes du Schloss déchaînés les traitaient à qui mieux mieux de : salauds, cochons, traîtres, fabricants de pots de chambre, etc...

Il fallut éteindre les lumières pour apaiser le tumulte; Eggerth tremblait de colère... tout en souriant. Jamais plus nous n'allâmes au cinéma.

***

Tous les officiers français étaient donc gaullistes? Un certain nombre, oui, et sans restriction; les autres, suivaient avec un intérêt aussi favorable et aussi passionné l'action du général de Gaulle.

Il ne serait pas concevable, en effet, que des officiers, dignes de ce titre, qui, comme le général, n'ont jamais accepté la défaite et qui, à son exemple, ont lutté sans trêve contre un ennemi abhorré aient pu lui ménager leur admiration. Cependant, beaucoup se défendirent longtemps de sentiments aussi exclusifs que ceux des purs gaullistes.

Mais qui donc pourrait faire grief à des soldats, imbus de l'esprit de discipline, d'avoir été, dès l'abord, fidèles au commandant en chef de la glorieuse Armée française de 1918, devenu le chef de l'État?

Comment peut-on reprocher à certains de ces hommes, privés de relations ouvertes avec leur pays, confinés en vase clos, soumis à la propagande insidieuse du gouvernement français, d'avoir admis jusqu'en novembre 1942, l'hypothèse du double jeu, alors que leur vie de prisonnier n'a été qu'une longue et tenace résistance contre le boche?

Combien d'excellents Français, à la conscience scrupuleuse, qui n'ont à recevoir de leçons de patriotisme de personne, se sont, comme eux, demandés avec angoisse où était le devoir? Combien, comme certains des officiers les plus estimables de Colditz, ont cru le trouver dans un compromis, sujet d'ailleurs à revision, entre une approbation sans réserves de l'action du général de Gaulle et la fidélité à un homme dont ils ne pouvaient admettre, jusqu'à preuve du contraire, qu'il ne fût pas dévoué aux intérêts de sa patrie et qu'il ne souhaitât pas la défaite de l'Allemagne.

Quelles que fussent, au demeurant, les tendances respectives de chacun, tous communiaient dans la haine du boche et l'amour de leur patrie.

Soucieux de préserver à tout prix la magnifique solidarité née de ces sentiments communs, ils évitaient tout ce qui aurait pu les diviser.

Colditz est probablement le seul oflag qui n'ait pas eu de cercle Pétain, où les francisques n'aient pas été distribuées, où les messages du Maréchal n'aient pas été communiqués, d'où aucun hommage de fidélité n'ait été adressé. Tous ces germes de désunion entre les Français étaient proscrits.

Et je ne puis mieux faire, je crois, pour illustrer ces appréciations que d'évoquer la visite que nous fit l'ambassadeur Scapini le 30 mai 1943, quelques jours après la fête de Jeanne d'Arc qui avait été marquée par une *Marseillaise* fervente, chantée par tous les Français du camp, y compris, bien entendu, les prisonniers des Forces françaises libres.

Ce fut sa première et dernière visite. Il n'y avait sans doute pas été encouragé. Un de ses collaborateurs, venu l'hiver précédent par un froid rigoureux, n'avait pu emporter de Colditz que le souvenir d'énergumènes, qui non contents de l'avoir mal accueilli, avaient fait main basse sur le chapeau et le pardessus de son compagnon. L'annonce de la venue de l'ambassadeur avait échauffé les esprits. Les gens de sens rassis avaient eu toutes les peines du monde à persuader les plus excités de s'abstenir de donner aux étrangers le spectacle de manifestations d'hostilité bruyante à l'égard d'un aveugle de guerre.

Les plus violents se rattrapèrent sur les adjoints de l'ambassadeur qu'il avait chargés de vérifier, dans le détail, nos conditions d'existence.

Chambré dès son arrivée, Scapini s'enquiert tout spécialement des réactions des prisonniers de guerre de l'oflag IV C.

Il apprend ainsi que, depuis le 12 novembre 1942, le gouvernement français, y compris son chef, a perdu tout crédit auprès des officiers de Colditz. Que, par ailleurs, son peu d'empressement à répondre aux réclamations lui signalant, en particulier, les violations de la Convention de Genève par nos gardiens, nous donne l'impression que nous sommes, à ses yeux, des réprouvés, abandonnés à leur sort pour favoriser des libérations scandaleuses. Qu'en conséquence, et à en juger par l'attitude des représentants de la Croix-Rouge et de ceux des puissances protectrices des autres nations, nous estimons que nous serions beaucoup mieux défendus par une puissance protectrice neutre que par lui-même.

Piqué au vif, il proteste avec véhémence de son dévouement pour tous les prisonniers quels qu'ils soient. Il explique son impuissance par la mauvaise volonté des Allemands, dont l'énervement et la brutalité croissent avec leurs échecs. « La preuve en est, dit-il, que les Anglais faits prisonniers à Dieppe sont encore enchaînés et que les généraux français subissent quatre appels de jour et un de nuit. »

Il ajoute : « Les Allemands sont encore très forts, le mieux qu'on puisse espérer, c'est une paix blanche. »

Puis il fait appeler un de nos camarades, dont il connaissait la famille. S'étant enquis de sa santé

niers de Colditz et lui, il n'y a, ainsi qu'il l'avait prévu, aucune idée commune.

Alors se tournant lentement vers son interlocuteur :

« Quant à moi, dit-il simplement, je ne puis vous suivre. »

***

L'histoire des châtelains de Colditz devrait normalement se terminer ici; le soin de la poursuivre devant être laissé aux Anglais, restés seuls dans le château.

DEUXIÈME PARTIE

LES " INDOMPTABLES " A LÜBECK

CHAPITRE I

La bataille de l'évasion se poursuit

Les échanges d'identités
Escaladeurs et rampants

Mais, dans le camp de Lübeck, le groupe de Colditz garda sa cohésion et poursuivit son activité. Il serait injuste de passer sous silence les manifestations caractéristiques d'une résistance toujours agissante, qui honore ses membres.

Entassés dans la minuscule cour pavée du Schloss, maintenus sans rapport avec l'extérieur, derrière les épaisses murailles de leur prison, les P. G. de Colditz étaient guettés par l'ankylose et la myopie. Dès l'arrivée à Lübeck par un beau soleil de juillet, l'impression générale est favorable. Les ex-châtelains de Colditz apprécient dans ce camp les larges dimensions qui favorisent, surtout en été, les activités physiques les plus variées, et même les barbelés qui ne masquent pas les lointains horizons. Mais ce qui les impressionne le plus favorablement, après la vie du château où la liberté était

de plus en plus difficile à conquérir, c'est de découvrir des moyens d'évasion inexploités jusqu'alors et de pouvoir reprendre la lutte contre un personnel de garde, plus brutal certes, mais beaucoup moins expérimenté que celui de Colditz. La quiétude du camp de Lübeck est bientôt profondément troublée par ces « jeunes chiens » qui reniflent tous les coins du camp en quête d'une sortie possible, volent des outils, dérobent des planches, emportent des cloisons, font, à proprement parler, les quatre cents coups. « Ils jettent leur gourme, ils se calmeront » disent en hochant la tête les anciens hôtes de ce camp dont deux seulement, anciens de Colditz, d'ailleurs, ont réussi à s'échapper depuis plus d'un an. N'empêche que, moins de dix mois après l'arrivée à Lübeck des 180 Colditzois, ceux qu'on qualifie de « jeunes chiens » ont réalisé cinquante quatre évasions : vingt d'entre eux sont parvenus en France, mais ce succès est chèrement payé, car huit de nos évadés sont tués ou disparus.

Leur travail a d'ailleurs commencé dès le départ de Colditz par les échanges d'identité. Plusieurs soldats français sont devenus officiers et réciproquement; deux officiers anglais ont même pris la place de deux Français restés au château. L'échange d'identité avec les Anglais ne donna aucun résultat. Le commandant du camp de Colditz ne tarda pas à réclamer « ses Anglais » en échange des Français découverts par la Fouine. L'opération dut d'ailleurs s'effectuer en deux temps, car, à la première réclamation, un troisième Français se substitua encore à l'un des Anglais qui devaient regagner

Colditz, s'offrant ainsi gratis le voyage Lübeck—Colditz aller et retour.

L'échange d'identité avec des soldats qui travaillaient souvent à l'extérieur du camp s'avéra par contre efficace. Quatre camarades réussirent, en effet, par ce procédé, à gagner la France.

Aussi le départ des Belges pour un autre camp, deux mois après notre arrivée, est-il mis à profit pour exploiter, sur une plus large échelle, une méthode aussi fructueuse à laquelle nos camarades se prêtent très volontiers.

C'est ainsi que sept Français quittent Lübeck sous une identité belge, ce qui permet à trois d'entre eux de conquérir leur liberté.

Malheureusement notre benjamin Gallais s'est tué en sautant du train. C'était un jeune et ardent cyrard qu'aucune corvée ne rebutait, aimé de tous pour son activité et son désintéressement. Petit de taille, extrêmement agile, il avait joué dès Colditz le rôle délicat du « lapin » s'offrant toujours à camoufler les camarades évadés en dépit des graves sanctions qu'il encourait.

Après chaque évasion réussie à la faveur d'un changement d'identité, la fiche de l'intéressé — ou plutôt de son remplaçant — était soigneusement vérifiée, l'échange découvert et signalé au commandant du camp. Un à un, les faux officiers rejoignaient la troupe, les faux-Français le camp belge. Mais, devant le nombre croissant de ces cas, le capitaine Klau, officier de renseignements boche, qui ne disposait pas de service anthropométrique pour savoir à qui il avait affaire, se

demandait avec angoisse quand prendrait fin cette hémorragie. Aussi prêta-t-il la plus grande attention à une lettre anonyme qui lui signalait la présence, dans le groupe venant de Colditz, de deux hommes prétendant être le lieutenant Henard et le lieutenant Corcosteguy et qui n'étaient autres, d'après la lettre, que deux soldats. Ceux-ci, était-il ajouté, s'étaient prêtés à cet échange d'identité pendant leur séjour à Colditz.

Klau sortit aussitôt les fiches des lieutenants Henard et Corcosteguy et convoqua les deux prisonniers qui répondaient à ces noms. Considérant successivement, avec la plus grande attention, les photographies collées sur les fiches, et les figures des inculpés, il constata des dissemblances qui tendaient à confirmer l'exactitude des renseignements portés à sa connaissance. Il leur dit alors à brûle-pourpoint : « Vous n'êtes pas le lieutenant Henard et vous, vous n'êtes pas le lieutenant Corcosteguy ! » Les intéressés protestèrent affirmant que telle était bien leur identité. Mais le rusé Klau avait plus d'un tour dans son sac. Muni des fiches bourrées de renseignements tels que la date et le lieu de naissance, la religion, le prénom du père, le nom de jeune fille de la mère, il pressa l'un et l'autre de questions qui devaient entraîner des réponses instantanées. Tous deux alors bafouillèrent désespérément et durent finalement s'avouer vaincus. Le lendemain, ils étaient versés dans le groupe des hommes de troupe, d'où ils ne tardèrent pas à s'évader. Klau comprit alors que, si rusé qu'il fût, il avait eu affaire à plus rusé encore.

Chose curieuse et assez inattendue de la part de l'organisation militaire allemande, si soucieuse de tirer profit de l'expérience acquise, le commandant du camp de Colditz négligea de faire part à celui de Lübeck des divers procédés d'évasion auxquels ses prisonniers l'avaient initié.

C'est ainsi que furent rééditées, souvent avec succès, les sorties dans la voiture à linge, sous le châssis d'un camion, dans une camionnette à cloison doublée, dans des caisses glissées parmi les colis des Belges quittant le camp. Trop fragile pour son contenu, l'une de ces caisses s'ouvrit lors du déchargement dans un bâtiment extérieur du camp. Le subterfuge fut ainsi découvert.

Le commandant du camp prévenu eut alors une inspiration originale, il prescrivit aux délinquants de reprendre leur place dans les caisses et fit reclouer celles-ci. Par son ordre, les caisses furent rechargées sur la voiture qui les avaient emmenées, et reportées à l'intérieur du camp. Alors, sous les regards des centaines de curieux accourus pour jouir de ce spectacle, un lieutenant boche délivra les candidats à l'évasion en faisant déclouer les caisses. Le but de l'opération, nous fut-il expliqué par la suite, était de présenter ces déloyaux prisonniers à leurs camarades dans une position humiliante, qui leur ferait monter le rouge au front.

Cette manifestation, évidemment inspirée par une connaissance profonde de la psychologie (?) n'eut en aucune façon l'effet attendu. Les spectateurs étaient écœurés par la lâcheté d'un geste qui

visait à porter atteinte à la dignité d'hommes dont la courageuse attitude aurait dû, au contraire, imposer le respect.

Un esprit de révolte grandissait parmi eux lorsque, n'y tenant plus, le lieutenant Mascret traduisit le sentiment général en invectivant le lieutenant allemand par une bordée d'insultes. Complètement déchaîné, se moquant des conséquences de son attitude, il traitait le boche de lâche, de brute, de barbare, de sauvage. Le courageux garçon! Comme tout le monde l'admirait d'exprimer, avec cette véhémence, la haine et le mépris que chacun ressentait sans oser l'exprimer!

Insultes publiques, en temps de guerre, à un supérieur en service, c'était, aux termes du code de justice militaire allemand, la condamnation à mort.

Grâce à notre camarade Delacourt, dont la subtile dialectique parvint à faire admettre que les termes employés visaient le geste et non l'homme, l'ami Mascret ne fut pas traduit devant le conseil de guerre.

***

Préférant aux projets complexes ou à longue échéance les solutions directes et rapides, les plus audacieux décident de tenter le passage des barbelés; opération difficile, car le réseau se compose de trois panneaux de plus de deux mètres de haut, distants d'environ un mètre; opération dangereuse, car les sentinelles ont l'ordre de tirer sans

avertir — et elles ne s'en privent pas — sur tout prisonnier s'approchant à moins d'un mètre du réseau. Il y avait deux espèces d'amateurs de barbelés, les « escaladeurs », qui les franchissent et les « rampants », qui passent par-dessous.

Ce furent les « escaladeurs » qui obtinrent les plus fructueux résultats. Instruits par l'expérience Debats-Caillaud, qui, pour avoir trop retardé leur départ, durent renoncer au brouillard, ils étaient bien résolus à ne pas différer l'occasion d'exploiter ce fugitif moyen de camouflage. Le 3 décembre 1943, vers 15 heures, leur attente est exaucée. En quelques secondes, le camp est enveloppé d'une brume intense qui limite à une trentaine de mètres au plus le champ visuel des sentinelles. Trois minutes plus tard, huit Colditzois ont escaladé le double réseau de barbelés. Ils sont dans la tenue même où les a surpris l'arrivée inopinée du brouillard; certains même sont chaussés de sabots. Tous, dans leur hâte, ont déchiré leurs vêtements aux ronces des barbelés, plusieurs ont les mains ensanglantées; mais tous aussi, et cela seul importe, se sont évanouis dans la brume lorsque les sentinelles supplémentaires, prévues en pareil cas, apparaissent le long du réseau. Cinq minutes ne se sont pas écoulées que le brouillard se lève. Elles ont suffi pour permettre aux fugitifs de parcourir les 500 mètres qui séparent le camp du couvert propice offert par les frondaisons touffues du magnifique cimetière de Lübeck.

De nos huit touristes, quatre gagnent rapidement la France, les autres, moins favorisés, repren-

nent bientôt place parmi nous, car à cette époque, les évadés repris ont encore le droit de vivre.

A partir de la fin de 1943, au contraire, « s'évader n'est plus un sport » déclare cyniquement l'autorité allemande. L'expérience va montrer, en effet, que cela tient plutôt du suicide.

D'assez nombreux essais de passages en dessous sont tentés, avec, comme il se doit, toutes précautions nécessaires; choix d'un itinéraire dénivelé, à la fois le moins visible des miradors et le moins barré de barbelés, tenue du fugitif de la couleur du terrain à parcourir, lente progression dans le réseau, signaux convenus avec des observateurs des sentinelles pour s'aplatir et s'immobiliser, sectionnement silencieux des fils du réseau, créations d'incidents propres à détourner l'attention des sentinelles. Deux seulement de ces tentatives de sortie réussirent.

Le généreux Brunet, auquel plusieurs soldats français doivent une situation améliorée grâce à ses leçons de dessin industriel, est toujours travaillé par le virus de l'évasion. Il décide de s'attaquer aux barbelés.

C'est le dévoué du Gardin, toujours volontaire pour les opérations de ce genre qui dirigera son action. Pendant la dizaine de minutes qui sépare la fin de l'appel de la rentrée dans les chambres, Brunet coupe chaque jour, à la faveur du soir qui tombe, quelques ronces du réseau. Il ménage ainsi, dans les deux premiers panneaux, un chemin indiscernable sans que la sentinelle chargée de la

surveillance réagisse. Le 3 février 1944 il ne lui reste plus à sectionner que les fils du panneau extérieur. Il rampe sous le barbelé guidé par son fidèle assistant, coupe les derniers fils et, toujours collé au sol, se trouve bientôt hors du camp. Cependant, la sentinelle d'un mirador l'aperçoit et le prend comme cible. Sous ce tir mal ajusté, Brunet s'enfuit à toutes jambes et disparaît indemne dans la brume du soir. Nous ne devions plus jamais revoir ce courageux et sympathique camarade de captivité.

Tout aussi osé fut l'exploit de deux autres « rampants » : Willemet et Caillaud. Le 27 février 1944, en plein jour, vers trois heures de l'après-midi, ils parviennent, aplatis au sol sous les pieds mêmes d'un mirador, à sectionner les trois panneaux du barbelé. Ceux qui les guident et les assistent, ainsi que les nombreux témoins de cette folle entreprise, sont certainement plus angoissés que les exécutants.

La sentinelle dans son perchoir, fort heureusement trop occupée à surveiller un point éloigné du barbelé dont les comparses s'approchent de façon inquiétante, ne songe pas à regarder à ses pieds.

Les spectateurs n'en éprouvent pas moins un immense soulagement en voyant les fugitifs soustraits enfin aux vues du *posten*. Ils ne se doutent pas que l'un d'eux, l'audacieux Willemet, vient de disparaître à leurs yeux pour toujours.

Deux tunnels débouchent à l'extérieur

Le tunnel de l'infirmerie de Lübeck débouchait le 25 avril 1944 à une quinzaine de mètres en dehors des barbelés. Ce tunnel était l'œuvre d'une vingtaine d'anciens de Colditz aussi discrets que résolus. Leur chef était le persévérant et toujours souriant Debats, l'alpiniste de la cheminée du Schloss. Le travail avait duré six mois. Mettre six mois pour creuser dans le sable une trentaine de mètres de galerie souterraine, voilà de quoi faire sourire de pitié un sapeur moyen. Sa pitié serait sans doute moins souriante, s'il savait les difficultés que durent vaincre les exécutants.

Le projet arrêté, il leur faut se procurer le matériel indispensable :

— des outils de terrassiers et de démolisseur, réalisés par des moyens de fortune;

— des sacs à sable confectionnés surtout avec des enveloppes de paillasses;

— des traîneaux construits de leurs mains avec des traverses de lits, pour le transport des sacs;

— un ventilateur commandé au P. G. spécialiste Desmarcheliers;

— des planches de coffrages indispensables pour réaliser, dans ce sable coulant, un boisage minimum; lits, cloisons, portes de cabinets, caisses de colis, tous les morceaux de bois utilisables sont pillés, chapardés, démontés, camouflés. C'est miracle qu'ainsi mise à contribution, la baraque 7, où logent les Colditzois, ne se soit pas effrondrée.

L'entrée du tunnel se confond avec un regard de visite des dessous de l'infirmerie. Des Allemands y pénètrent régulièrement à la recherche de terrassements clandestins, hantise permanente des gardiens.

Ils font partie d'un kommando permanent de création récente. Les membres de cette équipe, appelés « fouilles-pot » n'ont d'autre rôle que de dépister les travaux d'évasion.

Bien en vue d'un mirador, dont le phare tournant l'éclaire de nuit à intervalles irréguliers, le trou d'accès au souterrain est situé devant la face du bâtiment de l'infirmerie, opposée aux barbelés.

La première partie de l'opération doit donc consister à frayer sous ce bâtiment un chemin le traversant, de part en part. Les travaux correspondants doivent être effectués en grande partie à plat ventre sur une dalle de béton, le dos grattant le dessous des poutres du plancher. Ils doivent, de plus, être silencieux pour ne pas impressionner les écouteurs électriques échelonnés le long des barbelés.

C'est dans cette situation si peu favorable à une exécution rapide, qu'il faut, d'abord, crever deux murs de briques et boucher, à chaque entrée ou sortie, le trou pratiqué dans le premier mur, avec un panneau de camouflage. Constitué de briques arrachées au mur, raccordé avec des lattes et de la glaise puis recouvert de poussière, ce panneau est indispensable pour dissimuler complètement l'orifice aux yeux de fouilleurs diligents.

Ce résultat acquis, des travaux plus pénibles

encore restent à faire. Ils consistent à perforer la plate-forme de béton épaisse de 10 centimètres qui supporte le bâtiment, à aménager, pour y répandre le sable extrait, tous les espaces de l'infrastructure soustraits à la visite des fouilleurs, à creuser un puits de près de trois mètres de profondeur de façon à passer sous les fondations extérieures du bâtiment, enfin, à creuser le souterrain proprement dit, dont tous les déblais devront être remontés sous les locaux de l'infirmerie.

Dans la tenue extra-légère, obligatoirement requise pour s'infiltrer, tels des rats, dans les boyaux exigus à parcourir, les terrassiers grattent et creusent, par les froids les plus rigoureux, le ventre presque nu, à même le béton glacé. Éclairés par de falottes lampes à graisse, souvent même en pleine obscurité, respirant difficilement, dans un étroit espace privé d'air, où ils séjournent jusqu'à 18 heures de suite, les mains et les coudes en sang, ils sortent de cet enfer, tellement prostrés qu'il leur faut au minimum deux ou trois jours pour se remettre. Cependant, tous sont pressés d'aboutir, les plus ardents et les plus vigoureux harcèlent le peloton, insistent pour accroître le rendement. Au début, on travaille par équipes de deux entre l'appel du matin et celui du soir. Les jours devenant de plus en plus courts, la durée du travail se réduit. Aux équipes de jour, on substitue alors des équipes de nuit, de deux d'abord, puis de trois, remédiant ainsi, dans une certaine mesure, aux lenteurs de la progression. Mais les fréquents appels de nuit, effectués à cette époque, obligent

à remplacer dans leur lit les travailleurs nocturnes. Des soldats, non soumis à ces appels, prennent leur place. Le subterfuge découvert, on utilise des mannequins. Ce système est même perfectionné en donnant une apparence de vie aux mannequins dont les couvertures sont remuées, au passage du boche, à l'aide d'une ficelle manœuvrée par un voisin de lit.

Ce procédé lui-même n'a qu'un temps, le travail de nuit est d'un faible rendement, il faut trouver autre chose.

La brillante évasion de « rampants » réalisée avec succès par Willemet et Caillaud en fournit l'occasion. Les boches découvrent le passage utilisé pour s'enfuir, mais ignorent le nombre des évadés. A l'appel consécutif à cet incident, neuf prisonniers sont manquants : les deux véritables absents, trois des équipiers de Debats et quatre membres d'un autre groupe de « terrassiers ». Disposant d'un personnel de réserve, on pourra travailler pendant les appels, sans avoir besoin de les truquer. Quelques-uns de ces « absents présents » dénommés « fantômes », sont découverts malgré les modifications apportées dans leur apparence extérieure, les barbus devenant imberbes et réciproquement, les myopes renonçant à leurs lunettes, les têtes nues adoptant des couvre-chefs, etc... Qu'importe, on a vu très large dans l'approvisionnement en « fantômes », si bien que les disponibles restent en nombre suffisant pour travailler jour et nuit par équipes de cinq se relayant.

La neige vient interrompre ce bel élan. Pen-

dant plus de trois semaines, elle interdit l'entrée du chantier en raison des empreintes révélatrices qu'y auraient laissées les pas des conjurés.

Alors se pose le problème inverse. Ce ne sont plus des absents qui doivent être présents, mais des présents qui doivent être absents. Un tour de service est établi : ceux qui sont désignés pour disparaître couchent sous les lits à étage, à même le plancher, au milieu des caisses, des chaussures, des valises; l'espace vital dont ils disposent est assez peu différent, quoique plus chaud, de celui que leur offre le tunnel, et tout aussi fréquenté par les rats.

Certaines sentinelles déchaînées ayant été prises de la rage de fourrager sous les lits avec leurs baïonnettes, il faut matelasser les « fantômes » pour les protéger contre ces intempestives interventions.

La neige disparue, le travail reprend avec activité. Il est facilité par le dentiste français Collet, qui enfreint la règle rigoureuse de la neutralité de l'infirmerie, en mettant à la disposition des terrassiers, pour se changer et déposer leurs effets, son cabinet dentaire dont la fenêtre est immédiatement au-dessus de l'entrée du tunnel.

Le 25 avril le travail est achevé. Il n'y a plus qu'à déboucher; la sortie aura lieu à 15 mètres des barbelés, le long desquels veillent deux sentinelles et entre deux miradors, distants de 200 mètres, dont les phares croisent sans cesse leurs feux sur le débouché même du tunnel et sur le terrain nu que les fugitifs devront emprunter.

On tire au sort l'ordre de sortie et le 26, Debats, accompagné des deux premiers élus entre dans l'orifice avant l'appel, pour préparer la sortie. Après l'appel, les quinze autres membres de l'équipe, auxquels se sont joints deux condamnés en instance de départ pour la prison de Graudens, gagnent l'infirmerie à la nuit tombée. De là, ils se glissent un à un dans l'ordre fixé par le sort, à travers l'étroit boyau qui conduit aux libres espaces. Ils forment ainsi, entre la sortie de l'ouvrage et son entrée, un long chapelet de corps humains aplatis dont chacun à la tête contre les talons de celui qui le précède.

Soucieux du respect de la neutralité de son domaine, le médecin-chef français a demandé que le départ ne soit pas déclenché avant que toute l'équipe ait quitté l'infirmerie. Le loyal Debats attendra donc patiemment l'avis « tout le monde présent », qui doit se propager, grain par grain, de la queue à la tête du chapelet. Avant minuit, tout le monde est en place.

Quelques instants après, les sirènes annoncent la providentielle alerte aux avions qui va plonger aussitôt le camp dans l'obscurité et assurer ainsi le succès de l'opération. Mais l'avis attendu n'arrive pas; l'alerte passe, le camp et ses abords sont de nouveau inondés de lumière. De nouveau les phares balaient de leur éblouissante clarté le terrain que chacun doit bientôt parcourir.

A trois heures du matin seulement, après huit heures d'immobilité presque complète et cinq heures d'anxieuse attente, Debats renonce à ce

signal qui n'arrive pas et crève la menue croûte qui le sépare de l'air libre.

Tous les hommes qui constituaient les maillons de cette chaîne vivante étaient de magnifiques officiers, qui se seraient fait tuer pour assurer la transmission d'un ordre, et qui, pendant six longs mois, s'étaient imposés une existence de galériens dans l'unique but de connaître enfin l'heure de la délivrance. Comment donc expliquer que, cette heure venue, une (ou plusieurs) défaillances compromettent le succès d'une tentative qui avait coûté tant d'efforts? C'est simplement parce que les défavorisés par l'emplacement qu'ils occupaient dans la chaîne s'étaient évanouis faute d'air respirable. L'air pur s'engouffrant dans l'orifice de sortie fraîchement ouvert les ranime bientôt. Debats camoufle le trou avec une toile bariolée, et passe la tête au dessus du niveau du sol. Imperturbable de calme et de sang-froid à la sortie de son terrier où il peut à tout instant être tué, de quelques mètres, comme un lapin, il observe les mouvements des sentinelles toutes proches et les alternances d'ombre et de lumière, produites par les phares des miradors tournant à un rythme irrégulier. Alors, immobile et silencieux, il commence à pousser un à un dans l'ombre propice, ses confiants équipiers qui lui obéissent aveuglément.

De cinq en cinq minutes un fugitif jaillit du trou, heureux de respirer à l'air libre et de sortir de l'immobilité. Il s'éloigne en rampant, n'interrompant sa progression que pour se plaquer au sol dès que le balai lumineux d'un phare va l'atteindre. Dix fois, la manœuvre se renouvelle avec succès, lorsqu'un faisceau s'immobilise sur le dernier sorti. C'est l'indomptable Girot dont la silhouette, collée au sol, se détache cependant en relief sur la plaine dénudée. Le guetteur qui, de son mirador actionne le phare, pousse un cri, tire un coup de feu; les sentinelles des barbelés alertés se précipitent vers ce corps inerte brillamment éclairé.

Mais elles n'ont pas fait deux pas, que Girot, se sachant découvert, part comme une flèche, poursuivi par le projecteur qui fait également sortir de l'ombre l'évadé précédent, se hâtant vers les couverts qui barrent l'horizon. Toutes les sentinelles alors, témoins de cette fuite éperdue, tirent à qui mieux sur les silhouettes fugitives et apparemment invulnérables qui vont leur échapper. Debats suit le drame avec angoisse, mais non sans espoir, lorsqu'il voit déboucher sur la droite à la hauteur du plus éloigné des fuyards une sentinelle boche qui, luttant de vitesse avec eux, réussit à leur barrer la route. Aussitôt les recherches s'axent sur l'orifice de sortie; à peine Debats a-t-il le temps d'apercevoir ses deux infortunés camarades regagner le camp sous la conduite de leur boche, que des balles claquent au voisinage de sa tête. Il rentre aussitôt dans son trou et fait évacuer en toute hâte le tunnel par ceux qui savent déjà, par les coups de feu, que leur tour de sortie ne viendra plus.

Au petit jour, tous les dix ont regagné leur chambre avec une célérité telle que, quoiqu'ils aient

été obligés de franchir le barbelé isolant de nuit l'infirmerie, aucun n'a pu être atteint par les Allemands remontant derrière eux le souterrain tiède encore de leur séjour prolongé. Sur les dix évadés réels, sept seulement furent déclarés pour le plus grand soulagement des trois « fantômes » qui ne furent plus condamnés à leur vie de bête traquée et purent, de nouveau, recevoir sous une nouvelle identité, leur ration, leurs lettres, leurs colis.

Dix évadés sur vingt candidats, ou tout au moins huit si l'on ne compte pas ceux qui ont été pris immédiatement, cela représente sans conteste un brillant succès (1).

Hélas! l'Allemand aux abois vient de décider que tout homme, non pourvu de pièces d'identité, ou dont les pièces d'identité sont reconnues fausses, doit être traité en espion, quoi qu'il puisse alléguer, et, comme tel, remis aussitôt à la Gestapo.

La tragique conséquence de cette barbare mesure, prise en violation des conventions internationales signées par l'Allemagne, c'est que l'évadé n'a plus d'autre alternative que le succès ou la mort.

De fait, sur les huit camarades qui réussirent à nous quitter dans cette nuit du 25 au 26 avril, quatre parvinrent, non sans les plus grandes difficultés, à gagner la France, soit directement, soit

(1) Leur dévoué chef, victime de son désintéressement, restait derrière les barbelés, mais ne renonçait pas à la lutte. Admis, quelques jours plus tard, dans l'équipe d'un autre tunnel, il fut pris sous un éboulement. Après deux heures d'un travail acharné, on put ramener à l'air libre et à la vie son corps inerte et refroidi.

par la Suède; les quatre autres ont disparu depuis, sans qu'il ait été possible, malgré les recherches entreprises dès la fin des hostilités, de découvrir le moindre indice sur le sort qui leur a été réservé.

Ils s'appellent Aigouy, Jorna, André Le Jeune, Thibaudin; à ces noms, il faut ajouter ceux de Brunet, Willemet et Béchart, pour compléter la liste douloureuse des anciens de Colditz disparus après évasion.

Il y eut plus révoltant encore. Non seulement Debats a vu de ses yeux ramener au camp les deux derniers sortis : Girot et Lussus, mais des camarades tôt levés les ont vus passer le long des barbelés en direction de la Kommandantur. Les demandes adressées au commandant allemand du camp pour les récupérer n'ont pas de succès. L'inquiétude grandit; les services de Scapini sont alertés; les réponses se font attendre; l'autorité militaire allemande a été saisie de la question, finit-on par nous écrire, mais elle se déclare impuissante à fournir la moindre indication; on s'adresse à la Croix-Rouge; on harcèle de réclamations le commandant du camp, qui déclare ne rien savoir; on le confond en lui faisant ressortir que ces deux officiers lui ont été présentés après avoir été repris, qu'ils ont certainement décliné leur identité; qu'il en était responsable; qu'il ne peut donc ignorer sur quel ordre et au profit de quelle autorité il s'en est dessaisi; qu'il est de son devoir de les réclamer. Il laisse alors entendre qu'il sait la destination donnée à nos deux infortunés camarades, mais qu'il n'est pas autorisé à la révéler. On écrit

ensuite à l'O. K. W. de façon à ne rien négliger pour éviter le pire. Mais l'angoisse augmente à mesure que le temps s'écoule. Deux mois sont déjà passés lorsque, de guerre lasse, le commandant du camp se résout à justifier nos inquiétudes en déclarant le 24 juin 1944 : le capitaine Lussus et le lieutenant Girot ont été remis à la Gestapo : ils ont tenté de s'enfuir; ils ont été tués, puis incinérés; leurs cendres seront ramenées incessamment au cimetière de Lübeck; elles seront déposées dans la partie du cimetière réservée aux Français; une cérémonie mortuaire est prévue; une délégation d'officiers prisonniers est autorisée à y assister. L'assassinat que nous redoutions est consommé. La barbarie allemande, qu'un impudent mensonge essaie d'atténuer, éclate dans toute son horreur. Tout le camp stupéfait est plongé dans une profonde tristesse en même temps que secoué par un sentiment de révolte difficile à contenir.

Quatre jours plus tard, par une belle journée de juin, nous gagnons, la mort dans l'âme et la haine au cœur, sous la conduite du sinistre capitaine Klau, le magnifique parc qui constitue le cimetière de Lübeck. Devant deux toutes petites urnes noires, identiques, placées sur une table nue, l'aumônier récite les prières des morts. Puis, à travers les allées ombragées du cimetière, nous accompagnons jusqu'au coin humide et sombre où reposent déjà les corps, non incinérés, d'une quarantaine de Français, les pauvres restes de nos chers camarades que nous avions vu partir

deux mois plus tôt, superbes de jeunesse, de courage et d'espoir.

Le 2 mai 1945, dans la minute qui suivit l'arrivée devant le camp du premier char anglais, des officiers français bondissaient à la Kommandantur, arrêtaient et désarmaient le commandant du camp.

Prenant immédiatement la parole : « Vous allez me demander des comptes sur le sort du capitaine Lussus et du lieutenant Girot. Je suis innocent de leur mort; voici l'ordre du général X, commandant la région de Hambourg, de les livrer à la Gestapo ! ! »

***

Tandis que Debats dirigeait les travaux du tunnel de l'infirmerie, du Gardin, qui avait gardé bien en main son équipe de Colditz, rivalisait avec lui dans la construction d'un autre tunnel de dimensions comparables. Exigeant les mêmes préparatifs, et se heurtant à des difficultés analogues qu'il serait fastidieux de détailler à nouveau, ce travail vaut cependant d'être mentionné pour l'originalité de sa conception et les résultats atteints. Le plan en est arrêté quelque temps après notre arrivée à Lübeck à la faveur des observations suivantes.

Loin des barbelés, sans cesse explorés par les fouilleurs, les dessous de baraques sont les points les moins indiqués pour l'origine d'un souterrain. Si les plans de salades ou autres légumes se prêtent parfaitement au camouflage d'un orifice de tunnel, les entrées et sorties ne peuvent échapper à une observation active et prolongée; les ouvrages de

cette nature ont toujours été découverts avant d'être achevés. Tout bien pesé, il n'y a guère qu'un seul endroit que les fouilleurs et les sentinelles ne peuvent avoir l'idée d'observer, c'est l'emplacement même de l'appel. Comment songeraient-ils, en effet, à prêter attention à un lieu qui ne cesse d'être en pleine vue qu'au moment où il est sous la surveillance immédiate du personnel nombreux et particulièrement expérimenté qui deux fois par jour procède minutieusement au recensement des prisonniers?

Mais c'est là, précisément, que la psychologie de du Gardin s'avère plus subtile que celle des geôliers. La mission d'un Allemand chargé de l'appel est de constater le nombre exact des présents. Là se borne son rôle. Il y apporte toute son attention, il n'en a pas de disponible pour s'aviser d'autre chose. Par une heureuse fortune, le terrain d'appel est voisin des barbelés. Un tunnel relativement court suffira pour déboucher au delà. Le groupe de du Gardin est dénombré dans les premiers; les P. G. sont nombreux, environ 1.200; la vérification est longue, de l'ordre de vingt minutes. C'est ce délai qui est mis à profit, à chaque appel, pour exécuter, au centre du groupe rassemblé, les opérations dont l'entrée d'un tunnel est nécessairement le siège : sortie de sacs de sable, suffisamment petits pour que chaque équipier en reçoive deux qu'il place dans sa culotte de chaque côté de la braguette; introduction d'un jeu de sacs vides, de planches de coffrage, de lampes à graisse, du ventilateur, de couvertures pour la nuit, etc... extraction, avant que le groupe soit vérifié par l'officier d'appel, des terrassiers relevés; descente dans le trou de leurs remplaçants, sitôt passés les Allemands procédant à l'appel; camouflage de l'orifice avec une planchette recouverte de sable.

Pendant six mois ce manège compliqué s'effectue au vu et au su de l'observateur le moins avisé. Comment ne pas finir par remarquer ce rassemblement original :

— toujours constitué avant l'appel, alors que les autres groupes ne se forment qu'à la dernière seconde et souvent après; toujours compact auprès de voisins toujours désordonnés; dont les membres quittent leur place, comme à regret, tandis que tous les autres P. G. guettent la fin de l'appel pour s'enfuir; dont tous lestés de sacs de sable regagnent lentement leurs baraques par cette marche en canard, qui, pour un médecin colonial, est le signe certain de l' « elephantiasis »? Les boches, eux, restent obstinément sourds et aveugles devant ces manifestations intempestives et peut-on dire spectaculaires.

Des incidents divers, tels que la modification de l'emplacement de l'appel qu'une évasion de « rampants » fait éloigner des barbelés, le nivellement du terrain où le travail doit déboucher, retardent notablement l'achèvement du tunnel. Et c'est seulement vers le milieu de mai 1944 que le point choisi pour la sortie est atteint.

Fréquemment éclairé par les phares tournants des miradors, débouchant entre deux rangées de lampes et à moins de dix mètres d'une sentinelle,

l'orifice de sortie ne peut pas être raisonnablement emprunté quand le camp est éclairé. Instruit, d'autre part, par l'échec partiel de Debats, du Gardin a décidé que les sorties n'auraient lieu qu'en cas d'alerte aux avions entraînant l'extinction des lumières. Encore faut-il que les partants, isolés du monde dans leur souterrain, en soient avertis. A cet effet, un mince périscope sort au ras du sol au point le plus élevé du parcours et est axé sur l'une des lampes fixes du camp. Il est prudent aussi de se prémunir contre un guet-apens toujours possible en s'assurant que les abords du débouché ne sont le théâtre d'aucun mouvement anormal. Ce rôle est confié à un observateur bénévole, perché dans le pigeonnier d'une baraque d'où il aperçoit le point de sortie. Dans la minute qui suit l'extinction, il transmet le signal attendu à la baraque la plus voisine de l'orifice du souterrain. Un compère y répercute la bonne nouvelle par une quinte de toux appropriée. Elle atteint ainsi un conjuré qui tient à l'oreille l'extrémité d'un tuyau de masque à gaz dont l'autre bout est branché sur le trou d'aération de l'entrée du tunnel. Enfin, au lieu de l'évasion simultanée de toute l'équipe dont le succès est trop incertain, les départs auront lieu par deux, trois au maximum. Le dernier partant aura le devoir de reboucher et de camoufler l'orifice de sortie, mesure indispensable pour que le tunnel reste utilisable. Ce travail, rigoureusement accompli à chaque évasion, à moins de dix mètres d'une sentinelle, prouve l'esprit de solidarité qui animait les hommes de cette équipe.

Après plusieurs nuits passées dans le souterrain en attendant vainement l'alerte aux avions, un premier groupe de deux officiers, plus favorisés que les prédécesseurs, réussit à s'échapper dans la nuit du 15 au 16 mai. Son départ est camouflé aux appels suivants par le procédé infaillible du « lapin ». Cinq nuits se passent ensuite sans alerte au grand désappointement des candidats partants, c'est la série noire. Mais la série blanche lui succède, car les trois nuits suivantes, deux puis trois, puis encore trois camarades réussissent à s'évader, sans que le tunnel de l'appel, devenu célèbre dans tout le camp, soit découvert. Ce qui ne peut manquer de l'être, c'est la disparition de dix prisonniers révélée d'un seul coup, car nos braves petits « lapins » ont tellement bien trotté qu'ils sont parvenus à camoufler les sept premiers départs.

Revenus de leur stupéfaction, les geôliers parcourent le camp et ses abords en tous sens, fouillent dans tous les coins et recoins, scrutent les réseaux de toute leur longueur, auscultent les planches et les parois des baraques; peine perdue, le tunnel de l'appel garde son secret. On assiste alors au spectacle ahurissant de boches s'en prenant eux-mêmes à leur barbelé et photographiant une percée qu'ils viennent de pratiquer. Ainsi, l'impuissance des geôliers restera ignorée de l'autorité supérieure, qu'il a bien fallu aviser, sans délai, de cette importante libération involontaire, et des conditions dans lesquelles elle s'est effectuée.

Le succès final, ne fut pas hélas! en rapport avec celui de la sortie. Un seul arrivé en France sur

dix partants, un deuxième camouflé dans un stalag où il ne fut libéré, par l'avance alliée, que quelques semaines avant nous; tous les autres, repris un à un, après des péripéties mouvementées. Tous, par bonheur, étaient vivants; car, inquiets sur le sort de ceux dont nous allions apprendre quelques semaines plus tard l'assassinat, ils étaient munis de leur plaque de prisonniers, de façon à prouver leur réelle identité si les choses menaçaient de trop mal tourner. Le souterrain gardait toujours son mystère lorsque les premiers repris réintégrèrent tristement le camp. Ils n'en furent pas peu fiers. Ils avaient été au préalable « cuisinés » par Klau, très désireux de pouvoir confirmer le procédé d'évasion par les barbelés signalé dans son premier rapport. N'en ayant rien obtenu, il avait interprété leur silence comme un aveu.

Peu de jours après cependant, un grand vent soulevant des tourbillons de sable mit à nu la sortie. Le mystérieux tunnel est enfin découvert par les boches ahuris d'en trouver l'entrée là où ils n'auraient jamais eu l'idée de la soupçonner.

Cependant, le fameux rapport, rendant compte de l'évasion par les barbelés est depuis longtemps parvenu à l'autorité supérieure. Une confirmation récente, consécutive à l'interrogatoire des premiers réintégrés a été adressée. Se déjuger serait un aveu d'impuissance très pénible. Klau ne s'y résigne pas. Le secret du tunnel ne franchira pas les limites du camp. Or, voilà qu'une nouvelle capture est annoncée. C'est encore un évadé du souterrain de l'appel. Si la malchance voulait qu'il avoue, le

mensonge serait découvert. Il faut, à tout prix, l'éviter. Une idée machiavélique illumine alors l'esprit inquiet du sinistre Klau. Il envoie chercher l'officier français, non pas suivant l'usage, par un gradé et une sentinelle, mais par un officier boche surnommé « Jitomir », bien connu des P. G. pour sa brutalité, spécialement à l'égard des évadés repris. A la surprise du Français, le boche se montre particulièrement aimable. Il manifeste une réelle admiration pour l'exploit de son interlocuteur. « Je suis soldat, vous êtes soldat, entre soldats on se comprend. » A la faveur de cette formule qui garantit sa loyauté, il s'extasie sur l'habileté et le courage qu'exige une évasion *par les barbelés*, émet des hypothèses sur le laps de temps nécessaire à cette opération; convie son compagnon de voyage, dans cette conversation sans détours, de soldat à soldat, à confirmer ou infirmer ses calculs.

Convaincu que le tunnel n'est pas découvert, le Français accepte ces déclarations avec un sourire de satisfaction amusé. L'aveu ainsi sollicité n'aurait certes rien de compromettant. Peut-être même aurait-il pour résultat de sauvegarder, pour une utilisation ultérieure, cet introuvable souterrain en mettant un terme aux recherches dont il n'a pu manquer d'être l'objet. Cependant, dans le milieu... des évadés, la consigne du silence est formelle; ni aveu, ni dénégation; la réponse attendue tiendra donc dans un simple sourire qui, à la vérité, ne peut se défendre d'être approbateur. Jitomir s'en contentera, lui accordant la valeur

d'un acquiescement, muet sans doute, mais incontestable.

Et voilà comment Klau pourra, sous le masque trompeur de la forme, fournir une deuxième confirmation de son premier mensonge, en envoyant à ses chefs, comme suite au rapport numéro tant du tant, un exposé détaillé de l'interrogatoire subi par le dernier capturé d'où il résulte que l'évasion a bien eu lieu par les barbelés.



L'évasion par le tunnel de l'appel fut la dernière tentative de notre captivité. Les dangers encourus étaient devenus trop graves, les chances de réussite trop faibles, pour s'exposer à de tels risques au moment où la déconfiture de l'armée allemande s'avérait prochaine.

Ce ne fut cependant qu'un an plus tard que le premier char anglais vint longer nos barbelés et mettre un terme à la pesante inaction de tous ceux qui avaient dû renoncer à la bataille de l'évasion.

CHAPITRE II

Les activités consécutives à la libération

Un drapeau français, préparé d'avance, s'élève presque aussitôt dans le ciel allemand. Dans le délire général, chacun extériorise à sa façon, le plus souvent par des larmes, la joie indicible de cette libération si longtemps attendue.

Mais, dans la minute qui suit et malgré l'interdiction de l'autorité militaire anglaise, beaucoup prennent l'initiative d'agir. Les plus ardents gagnent Lübeck pour jouir bien entendu d'une liberté toute fraîche perdue depuis si longtemps, mais aussi pour se mettre en quête d'une action utile.

Dans une ville de 200.000 habitants dont l'autorité locale déchue n'est pas encore remplacée par les services militaires anglais, l'esprit d'initiative qui les anime ne manque pas d'occasions de s'exercer.

Ils sauvent du pillage, déjà commencé, un stock important de vivres de la Croix-Rouge entreposés dans la ville. Ils visitent les hôpitaux où des médecins français prennent en main le service, avant

l'arrivée de l'autorité médicale anglaise. Ils s'emparent d'autos, insignes imposants de l'autorité qu'ils s'octroient gratuitement. Ils en profitent pour aller porter des vivres jusqu'à Bergen-Belsen aux malheureux déportés de ce camp de la mort; ils s'approprient des camions, des camionnettes pour assurer le ravitaillement des « personnes déplacées », abandonnées par leurs gardiens. A ce carrefour, en effet, le plus important de la région, des hommes et des femmes de toutes nationalités, libérés de l'odieux servage sous lequel ils sont courbés depuis de longues années, affluent pleins d'espoir et d'illusions, sur toutes les voies d'accès.

Dans leur hâte de rejoindre leur clocher, ils ont tout abandonné, pensant trouver à Lübeck un moyen de rentrer aussitôt chez eux. D'heure en heure, la foule misérable de ces déracinés grossit, mais aucun service d'hébergement et de rapatriement n'est encore organisé.

Une profonde déception, une inquiétude grandissante se lisent sur ces visages fatigués.

Alors un jeune lieutenant français, Régis Marchand, témoin de ce pénible spectacle, n'ayant d'autre autorité que celle qu'il s'attribue irrégulièrement puisqu'il n'aurait pas dû quitter le camp, ne disposant de rien autre que de ses deux mains, de son cœur et de son cerveau, prend l'initiative de secourir ces malheureux.

Il réquisitionne, au centre même de la ville, une vaste baraque; y installe des bureaux, un réfectoire, une cuisine, des chambres avec lits, la

décore par une énorme affiche du titre de *Centre d'accueil*.

Aussitôt, les abandonnés, heureux de trouver enfin quelqu'un qui s'occupe d'eux, s'y précipitent. Le bruit se répand dans la ville. De tous côtés, tous ceux dont nul ne s'inquiète, affluent à ce hâvre de grâce providentiel. Avec l'aide de ses amis de captivité, d'interprètes de toutes les langues, Marchand interroge, trie, groupe tout le monde par nationalité, dépiste les Allemands cherchant à se faire passer pour Alsaciens-Lorrains, établit des fiches. Pour nourrir ses milliers de clients, il s'empare çà et là de stocks de vivres, de camions pour les transporter. Lorsque la baraque est pleine à déborder, il réquisitionne de nouveaux locaux où s'organisent des annexes du centre d'accueil qui offrent à leurs hôtes le coucher, le vivre et le couvert. La place se vide peu à peu. En trois ou quatre jours d'un travail acharné et incessant tout le monde peut manger, dormir, caresser l'espoir de retrouver bientôt sa patrie.

Et lorsque l'autorité anglaise s'installe, l'hébergement et le regroupement de cette masse flottante est organisé et complètement terminé.

Cette initiative a été rappelée, parce que, parmi tant d'autres dues aux anciens de Colditz toujours « affamés » d'action, elle fut la plus marquante.

Après deux semaines d'attente, les Anglais, faisant preuve d'un dévouement et d'une célérité auxquels je tiens à rendre hommage, rapatriaient par avions les prisonniers français du camp.

L'accueil au retour en France

Peu soucieux de faire étalage de leur attitude, les libérés ne songeaient tous qu'à goûter les joies de la famille dont ils avaient été si longtemps privés, et à jouir dans la doulce France retrouvée intacte, de ce bien précieux pour la conquête duquel ils avaient lutté sans succès : la liberté.

Cependant, quinze jours après notre retour, l'autorité militaire française était saisie de la conduite des prisonniers de Colditz par un rapport dont voici quelques extraits :

Composé presque exclusivement d'éléments jeunes, ardents, passionnés d'action (la moitié environ étaient des officiers d'active) violemment hostiles à leurs gardiens, ardemment désireux de leur échapper pour reprendre la lutte contre l'Allemagne, le groupe des prisonniers de Colditz a fait honneur à son pays. Quoique moins bien placé vis-à-vis de la puissance détentrice que le groupe des prisonniers anglais, le groupe français, par la vivacité de ses réactions et la fertilité de son invention, a toujours été à l'avant-garde de l'action anti-allemande... L'attitude adoptée par les prisonniers de Colditz a entraîné pour eux des conséquences désavantageuses qu'il est de mon devoir de signaler :

— Les préparatifs d'évasion nécessitaient l'achat à grands frais de vêtements civils, d'argent allemand, de chaussures, de boussoles, etc... souvent confisqués au cours des fouilles.

— A son départ, l'évadé abandonnait tout ce qui était inutile ou gênant : effets, matériel, vivres, etc... sans espoir de les récupérer.

— Lors de sa capture, il était l'objet de fouilles sévères (ne gardant sur lui que le minimum d'effets indispensable) mis en prison, privé de solde et de correspondance pendant ses arrêts.

— A partir de janvier 1944 il était livré à la Gestapo, ce qui constituait un arrêt de mort.

— Toute sortie réussie et tout acte d'indiscipline entraînaient outre des fouilles et des appels multipliés, de pénibles sanctions collectives.

— Enfin, cette lutte permanente, pour se soustraire aux ordres des gardiens ou les mettre en échec et surtout l'activité incessante qu'exigent, tant pour la conception que pour la réalisation les préparatifs d'évasion, requéraient tout le temps et toutes les facultés de ceux qui s'y livraient.

Hommes d'action dans toute l'acception du terme, plusieurs sont volontaires pour le corps expéditionnaire d'Indochine; ils ont, pour beaucoup, travaillé jusqu'à la limite de leurs forces. Certains, comme le lieutenant Laland (1) ont compromis définitivement leur santé; plusieurs sont tombés malades, par excès de fatigue et mauvaises conditions de travail; presque tous du moins ont été dans l'impossibilité de se livrer à un travail intellectuel méthodique, contrairement à ceux qui, renonçant à la lutte, ont préparé dans la plus grande quiétude les examens futurs.

Rappelant enfin le bilan de cette action, indiqué en tête de la présente relation, le rapport proposait modestement pour une récompense, outre les victimes de leur audacieuse activité, trois des plus méritants d'entre ces valeureux prisonniers.

Près de trois années de démarches ont été nécessaires pour qu'ils soient enfin récompensés.

Car, dans les sphères gouvernementales, les prisonniers étaient l'objet d'un préjugé défavorable. En prévision de leur retour et sans doute pour éviter une concurrence redoutable, leur réputation était déjà faite. Représentés par des collaborateurs, ils ne pouvaient être eux-mêmes que des collaborateurs. Certaines libérations, obtenues au prix

(1) Mort depuis des suites de tuberculose rénale due à une activité d'évasion poussée jusqu'au surmenage.

d'un manque de dignité révoltant, de compromis et de marchandages humiliants, de services rendus aux Allemands, voire même de trahisons, avaient fait scandale.

Plusieurs « états-majors » français des Stalags et des Oflags s'étaient signalés par leur attitude de « chien-couchant » à l'égard des geôliers. Ne retenant que ces faiblesses, les détracteurs, intéressés à généraliser, englobaient l'unanimité des prisonniers dans une réprobation sévère. Leur conduite générale était répréhensible. Parmi eux, il y avait des coupables qu'il fallait rechercher et punir; les prisonniers eux-mêmes ne le demandaient-ils pas? Mais nul ne voulait admettre qu'il pût y avoir dans leurs rangs des hommes dignes du titre de « résistants ».

Comme si la résistance n'avait pas consisté, aussi bien pour les prisonniers que pour ceux qui s'étaient voués à la bataille clandestine menée en France, à lutter avec désintéressement et sans y être astreint contre les Allemands!

Comme s'ils n'avaient pas, eux aussi, risqué leur vie par amour de leur patrie!

Comme si, dans ce million de prisonniers, capturés bien souvent parce qu'ils étaient restés à leur poste de combat, il ne pouvait y avoir d'ardents Français, capables de sacrifices pour leur pays!

Et pourtant tel fut bien, en fait sinon en apparence, l'état d'esprit dans lequel nous fûmes accueillis.

La résistance des prisonniers, singulièrement celle des officiers de Colditz, ainsi que celle, tout

aussi brillante, des soldats indomptables de Rawa-Ruska, a été volontairement ignorée.

Ce fut longtemps autour de leur généreuse conduite, la conspiration du silence. L'Union Nationale des évadés de guerre prodigue ses efforts pour rompre cette consigne. Elle a déjà obtenu des résultats encourageants.

Puisse le présent témoignage seconder son action en rendant hommage à des Français qui ont bien mérité de la Patrie.

APPENDICE

Les tableaux ci-après donnent la liste des officiers qui ont séjourné au camp spécial de Colditz et qui ont fait acte d'évasion.

La première liste est celle des évadés qui ont réussi.

La deuxième liste est celle des évadés qui ont échoué.

La troisième liste est celle des évadés qui ont été repris immédiatement.

Dans une quatrième liste sont rappelés les noms de ceux dont toutes les tentatives n'aboutirent qu'à des échecs.

I. — ÉVASIONS RÉUSSIES

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATE	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
1. BESSON-GUYARD Maurice.	1re	29/3/41	Souterrain.	
	2e	10/5/41	Par les W.-C. d'un train.	
	3e	25/3/42	Au départ d'un kommando après échange d'identité avec un sous-officier.	
2. BOTET Georges.	1re	16/10/42	Sectionnement des barbelés.	
	2e	3/12/43	Escalade des barbelés.	
3. BOUCHERON André.	1re	24/12/40	Escalade des barbelés.	
	2e	9/41	Au départ de l'hôpital (fausse crise d'appendicite).	
	3e	10/41	Effraction de cellule prison de Dusseldorf.	
4. BOUILLEZ Raymond.	1re	9/41	Pompe à vidange du camp.	
	2e	2/5/42	En sautant d'un train (accidenté).	
	3e	25/6/42	Au départ de l'hôpital.	
5. BOVERAT Raymond.	1re	26/7/41	Souterrain.	
	2e	1/8/41	Sectionnement des barbelés.	
	3e	8/1/44	Déguisé en allemand.	
6. BOZON Marcel	1re	4/41	Escalade de barbelés.	
	2e	30/10/42	Derrière un double fond de camion.	
7. CAILLAUD Jean.	1re	8/4/43	Par les toits et la cheminée de Colditz.	
	2e	11/43	Sectionnement des barbelés.	
	3e	16/12/43	Sectionnement des barbelés.	
	4e	27/3/44	Sectionnement des barbelés.	
8. CARER Robert.	1re	13/11/41	Sauté d'un train.	
	2e	14/11/41	Corvée d'épouillage.	
	3e	16/11/41	Effraction de la prison.	
	4e	3/12/43	Escalade des barbelés.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATE	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
9. CHARVET Jacques.	1re	10/40	Dissimulé dans un camion.	
	2e	25/6/41	Sauté d'un train.	
	3e	12/10/41	Envoyé à l'hôpital, s'enfuit en allant à la gare.	
	4e	10/11/41	Sauté d'un train.	
	5e	8/9/43	Sous l'identité belge, sauté d'un train.	
	6e	10/43	Dans un camion.	
10. CIVET Georges.	1re	6/41	Sous l'identité d'un soldat au cours d'une corvée.	
	2e	9/43	Sous l'identité d'un soldat au cours d'une corvée.	
	3e	11/43	Sous l'identité d'un soldat au cours d'une corvée.	
11. COLIN.	1re	20/2/41	Fausse corvée.	
	2e	31/5/41	Camouflé dans le kiosque du parc de Colditz.	
12. COURMES Christian.	1re	23/9/41	Souterrain.	
	2e	3/2/42	Sectionnement de barbelés.	
	3e	8/6/42	Souterrain.	
	4e	18/5/44	Tunnel de l'appel (Lübeck).	
13 † DARTHENAY Alban.	1re	11/41	Dans un camion.	*Fusillé* par les Allemands près d'Oyonnax comme résistant en août 1944.
	2e	8/6/42	Souterrain.	
	3e	12/7/43	Étant à l'hôpital.	
14. DEHEN Roger	1re	8/6/42	Souterrain.	
	2e	17/12/43	Sous le châssis d'un camion.	
15. DESJOBERT Henri.	1re	20/3/42	Dans une charrette à ordures.	
	2e	6/42	Saut par dessus clôture du parc.	
	3e	21/6/41	Descente par drap de lit et clôture coupée.	
	4e	27/4/44	Souterrain infirmerie de Lübeck.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATE	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
16. DURAND-HORNUS Jacques	1re	8/41	S'enfuit en allant chez le dentiste.	
	2e	3/41	Sauté d'un train.	
	3e	17/12/41	S'enfuit en sortant de chez le dentiste.	
17. DURANT Paul	1re			
	2e	23/8/41	En corvée à la place d'un soldat.	
	3e		En partant d'un commando.	
18. FALLON Léon	1re	3/12/43	Escalade des barbelés.	
19. DE FRONDEVILLE Guy.	1re	17/12/41	S'enfuit en sortant de chez le dentiste.	
20. GIVORD Robert.	1re	11/7/41	Conduite d'assèchement.	
	2e	1/12/42	Fausse corvée.	
21. GRAFTIAUX Pierre.	1re	8/6/42	Souterrain.	
	2e	8/9/43	Avec l'identité d'un officier belge sauté d'un train.	
	3e	10/43	Dans un camion.	
22. † HANUS Robert.	1re	14/12/41	Descente d'un rempart par corde.	Entré dans la Résistance et *fusillé* à St-Brieuc le 14 juillet 1944.
	2e	25/4/42	Sorti en civil du camp.	
	3e	21/2/44	En corvée à la place d'un soldat.	
23. LERAY Alain.	1re	2/41	S'est enfui au cours d'une corvée de bois.	
	2e	11/4/41	Camouflé dans un abri au retour de la promenade au parc de Colditz.	
24. LEVIT André	1re			
	2e			
	3e	24/8/43	En corvée à la place d'un soldat.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATE	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
25. MAIRESSE-LEBRUN.	1er	30/9/40	Sectionnement des barbelés.	
	2e	9/6/41	Camouflé dans le kiosque du parc de Colditz.	
	3e	2/7/41	S'enfuit au cours de la promenade des punis.	
26. MANET Jean.	1re	3/41	Sectionnement des barbelés.	
	2e	5/41	Sectionnement des barbelés.	
	3e	30/8/43	En corvée à la place d'un soldat.	
	4e	7/9/43	Fracture la porte de sa cellule.	
27. MARTIN Jean-Louis.	1re	23/7/41	Corvée dirigée par un faux sous-officier allemand.	
	2e		En kommando avec l'identité d'un sous-officier.	
28. MICHEL Didier.	1re	23/9/41	Souterrain.	
	2e	3/42	En kommando avec l'identité d'un sous-officier.	
	3e	8/6/42	Souterrain.	
	4e	8/9/43	Avec l'identité d'un officier belge, sauté d'un train.	
	5e	20/11/43	En corvée à la place d'un italien.	
	6e	16/12/43	Sort du camp (avec un camarade en civil), habillé en fouilleur.	
29. NAVELET.	1re	13/10/41	S'enfuit en rentrant de l'hôpital.	
30. NICHET Georges.	1re			
	2e	29/6/43	En traitement à l'hôpital.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATES	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
31. ODRY Pierre.	1re	12/40	Camouflage aux douches.	
	2e	29/3/41	Conduite de chauffage central.	
	3e	18/6/41	Camouflage dans le kiosque du parc de Colditz.	
	4e	13/10/41	Pendant le trajet à pied au retour de l'hôpital.	
32. PERRIN André.	1re		Camion.	
	2e	16/3/42	Sectionnement des barbelés.	
	3e	18/3/42	Du 2e étage par la fenêtre d'une cellule.	
	4e	8/9/43	Sous l'identité d'un officier belge sauté du train.	
33. PINGEOT Jacques.	1re	14/12/41	Souterrain.	
	2e	27/4/44	Souterrain infirmerie de Lübeck.	
34. † PROT Jacques.	1re			*Tué* à l'ennemi au cours de la campagne d'Italie.
	2e	17/12/41	S'enfuit en sortant de chez le dentiste.	
35. † RONDENAY André.	1re	18/12/42	Déguisé en soldat allemand.	Entré dans la Résistance *fusillé* par les allemands le 15/8/44.
36. † SCHAEFFER René.	1re	27/3/42	Égouts.	Repris en France à la frontière d'Espagne, *disparu*.
	2e	30/8/43	En corvée à la place d'un soldat.	
	3e	6/7/43	Fracture de la porte de sa cellule.	
37. THOMAS Henri.	1re		Souterrain.	
	2e	8/5/41	Souterrain.	
	3e	12/5/41	Fracture de la porte de sa cellule.	
	4e	27/4/44	Souterrain infirmerie de Lübeck.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATES	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
38. VANDAELE Jacques.	1re	27/7/41	Souterrain.	
	2e	14/12/41	Souterrain.	
	3e	13/1/42	Franchissement clôture d'un Stalag.	
	4e	27/4/44	Souterrain infirmerie de Lübeck.	
39. VIALE.	1re			
	2e	25/6/42	Étant à l'hôpital (faux malade).	
40. VIDAL Alphonse.	1re	5/41	Sectionnement des barbelés	
	2e	1/12/42	Fausse corvée.	
41. WARISSE Jean.	1re	20/3/41	Souterrain.	
	2e	30/11/42	Fausse corvée sous son commandement.	

II. — ÉVASIONS MANQUÉES

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATES	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
1. † AIGOUY Émile.	1re	2/42	Kommando sous l'identité d'un sous-officier.	*Disparu*
	2e	27/4/44	Tunnel de l'infirmerie de Lübeck.	
2. ALLIGNOL Jean.		27/3/41	Tombereau aux ordures.	
3. ALMERAS André.	1re	27/3/42	Égouts.	
	2e	25/4/42	Descente par une fenêtre Défoncement d'un grillage.	
4. AUDIBERT Jean.	1re	28/7/40	Camouflage après départ du camp.	
	2e	30/5/41	Camouflage dans l'avant-camp, sorti en civil.	
	3e	8/6/42	Souterrain.	
5. AUGST.		23/7/41	Comme chef de corvée déguisé en sous-officier allemand.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATE	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
6. AULARD Claude.	1re	28/7/41	Par les toits.	
	2e	21/5/42	Camouflé dans le camp après évacuation générale.	
	3e	26/11/42	Déguisé en militaire allemand.	
7. AUZON René.	1re	28/6/41	Sectionnement des barbelés.	
8. AVRIL Daniel.	1re	27/7/41	Sectionnement des barbelés.	
	2e	16/10/43	Sectionnement des barbelés.	
9. AYROLLES Roger.	1re	27/3/41	Quitté colonne allant aux douches.	
	2e	7/5/41	Sauté du train.	
10. BADER Pierre.		13/7/42	Trou dans un wagon au cours d'un transfert.	
11. † BARDELLI René.	1re	13/6/42	Barreaux d'une fenêtre sciés, saut sur chemin de ronde.	*Tué* dans accident d'auto près de Lübeck après la Libération.
	2e	21/6/42	Barreaux de cellules forcés.	
12. BARRAS Edgar.	1re	11/2/41	Fausse corvée.	
	2e	16/1/44	S'enfuit au retour de l'hôpital.	
13. † BECHART Louis.	1re	28/7/40	Mur percé.	*Disparu*
	2e	21/12/41	Dans un tonneau à bière.	
	3e	8/6/42	Souterrain.	
	4e	1/44	Corvée à la place d'un soldat.	
14. BENYCHOU Joseph.		13/7/42	Trou dans un wagon au cours d'un transfert.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATE	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
15. BERGMANN Olivier.	1re	7/8/41	Franchissement des barbelés.	
	2e	6/9/41	Trou dans le toit de la cellule.	
	3e	16/4/42	Sauté d'un train (blessé).	
16. BERTRON Jean.	1re	23/10/41	Souterrain.	
	2e	21/5/42	Camouflage dans le camp après évacuation.	
17. BILLET Jacques.	1re	8/6/42	Souterrain.	
	2e	22/12/42	Tonneau à bière.	
18. BOLLACK Roger.		12/5/41	Sauté d'un wagon.	
19. BONTE Marcel.	1re	30/10/42	Camion.	
	2e	1/11/42	Décloué paroi prison échappé par les toits.	
20. BOSCHERON Guy.		16/6/41	Descente par corde dans fossé citadelle.	
21. BOUDAUD André.	1re	2/1/41	Quitté une colonne se rendant aux colis.	
	2e	11/7/41	Conduite d'asséchement.	
	3e	15/7/43	Camouflage dans la fosse d'un hangar.	
22. BOULAY.	1re	début 41	Descente dans fossé citadelle.	
	2e	25/6/41	Déguisé en femme.	
23. † BOUTARD Pierre.	1re	11/7/41	Conduite d'asséchement.	Mort à l'hôpital de Nienburg suite d'opération d'ulcère à l'estomac.
	2e	1/12/42	Fausse corvée.	
24. BOUTEILLER Robert.		29/3/41	Souterrain.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATES	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
25. BRESSANGES Roger.		26/7/41	Souterrain.	
26. † BRUNET Bernard.	1re	20/5/42	Entre le camp et la gare sauté d'une voiture à chevaux.	*Disparu*
	2e	3/2/44	Sectionnement des barbelés.	
27. BUGAULT Jean-Paul.	1re	23/7/41	Souterrain.	
	2e	8/6/42	Souterrain.	
	3e	23/5/44	Souterrain de l'appel.	
28. BYKHOWETZ Nicolas.	1re	29/3/41	Souterrain.	
	2e	1/42	Sorti d'un wagon, repris sur tampon.	
	3e	8/6/42	Souterrain.	
	4e	22/5/44	Souterrain.	
29. CAGNARD Alfred.	1re	25/8/41	Sectionnement barbelés.	
	2e	21/5/42	Camouflage dans le camp après évacuation.	
30. CAHEN-SALVADOR Gilbert.		23/7/41	Fausse corvée dirigée par Français, déguisé en allemand.	
31. CALVE Gérard.	1re	8/6/42	Souterrain.	
32. CARTEAU Léon.		22/6/41	Souterrain.	
33. CAZAUMAYOU Bernard.	1re	11/2/41	Fausse corvée.	
	2e	44	Échange d'identité avec un soldat.	
34. CAZOU Jean.		6/11/42	Fuite lors d'une sortie du camp.	
35. CHASTANET Maurice.		21/1/41	Fausse corvée.	
36. CHAUDRUT Jean.	1re	15/12/40	Quitte colonne en déplacement.	
	2e	8/6/42	Souterrain.	
	3e	3/44	Déguisé en femme.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATES	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
37. CLAIRFOND Albert.		30/11/40	Déguisé en ouvrier.	
38. CORLENBIER Paul.	1re	25/3/42	Départ d'un kommando après échange d'identité avec un sous-officier.	
	2e	1/4/42	Sous la garde des sentinelles s'enfuit.	
	3e	8/6/42	Souterrain.	
	4e	21/5/44	Souterrain de l'appel.	
39. † COLLINEAU François.		3/42		*Tué* dans les combats d'Indochine.
40. CORCOSTEGUY Dominique.	1re	21/12/40	Sectionnement barbelés.	
	2e	6/3/42	Sectionnement barbelés.	
	3e	3/12/43	Escalade des barbelés.	
41. COULANGEON Robert.	1re	12/5/42	Barreaux de prison sciés.	
	2e	8/6/42	Fausse corvée.	
	3e	21/6/42	Barreaux de prison arrachés.	
42. COUSTY Marcel.	1re	19/6/40	Quitte colonne en déplacement.	
	2e	12/8/40	Descente par corde d'un 1er étage.	
	3e	12/3/41	Camouflage hors du camp.	
	4e	11/7/41	Tuyau de drainage.	
43. COUVES Fernand.		11/7/41	Conduite d'assèchement.	
44. DAMIDAUX Joseph.	1re	29/3/41	Souterrain.	
	2e	8/6/42	Souterrain.	
45. DANIÉLOU Hervé.	1re	6/11/41	Fuite en cours de transport.	
	2e	25/9/41	Camion.	
	3e	21/5/43	Corvée à la place d'un soldat.	
	4e	10/6/43	Évadé d'une gare de départ d'un groupe de P. G.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATES	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
46. DARRIEUX Louis.		13/3/41	Fuite au cours d'une promenade.	
47. DAUBIAN DE L'ISLE Edmond.		29/3/41	Souterrain.	
48. DESBATS Édouard.	1re	27/7/41	Souterrain.	
	2e	14/12/41	Souterrain.	
	3e	13/1/42	Camouflage, puis franchissement de clôture.	
	4e	8/4/43	Cheminée et toits de Colditz.	
	5e	27/4/44	Souterrain infirmerie Lübeck.	
49. DECAIX Yves.		29/3/41	Conduite de chauffage central.	
50. DEHOLLAIN Hubert.		20/5/42	Entre camp et gare, saut d'une voiture à chevaux.	
51. DE BROCA Henri.	1re	10/12/41	Déguisé en interprète allemand.	
	2e	8/6/42	Souterrain.	
52. DE COTTIGNIES Jean.	1re	28/7/40	Camouflage après évacuation du camp.	
	2e	27/3/42	Égouts.	
	3e	25/4/42	Camouflage puis escalade d'un grillage.	
53. † DE LA ROUSSILHE Serge	1re	26/4/41	S'échappe à la promenade.	*Tué* dans les combats d'Indochine.
	2e	17/10/41	Sectionnement barbelés la nuit.	
	3e	3/12/43	Escalade des barbelés.	
	4e	15/2/44	Fausse corvée.	
54. DELARUE Roger.	1re	13/11/41	Quitte la corvée d'épouillage.	
	2e	16/11/41	Effraction de cellule.	
	3e	20/8/42	Déguisé en peintre.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRES	DATES	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
55. Delas Jean.	1re 2e	16/3/42 1/6/42	Sectionnement barbelés. Sectionnement barbelés.	
56. Deles Auguste.	1re 2e	27/3/42 23/4/42	Égouts. Par le grillage arraché d'une fenêtre de prison.	
57. Desmarcheliers Yves.	1re 2e	10/3/42 21/2/44	Déguisé en sous-officier allemand. Fausse cloison de camion.	
58. Diedler Georges.	1re 2e	1/41 23/10/41	S'échappe d'une colonne en déplacement. Camouflé dans la voiture de service du sous-officier allemand.	
59. Drouillet Louis.	1re 2e	1/5/41 12/3/42	Souterrain. Déguisé en sous-officier allemand.	
60. Duquet Edgar.	1re 2e	29/3/41 8/6/42	Souterrain. Souterrain.	
61. Devernay Roger.	1re 2e	11/7/41 10/2/43	Conduite d'asséchement. Déguisé en allemand.	
62. Dussert Paul.	1re 2e 3e 4e	21/2/44 13/3/41 28/6/41 20/6/43	Fausse cloison de camion. Camouflé dans le local des douches extérieur au camp. Sectionnement de barbelés. Descente dans la cuisine allemande.	Blessé dans les combats d'Indochine.
63. Escaravage Henry.		6/11/42	Fuite lors d'une sortie à l'extérieur.	
64. Espitalier Jean.	1re 2e 3e 4e	15/10/41 26/10/41 8/6/42 24/5/44	Souterrain. Égouts. Souterrain. Souterrain de l'appel de Lübeck.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATES	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
65. Éveno Armand.	1re 2e 3e 4e	12/6/40 30/9/40 10/41 25/8/43	S'échappe en cours de transport. S'échappe en cours de transport. Sectionnement barbelés. Corvée, échange d'identité avec un soldat.	
66. Fahy Maurice.	1re 2e 3e	3/41 11/7/41 7/43	Conduite d'asséchement. Conduite d'asséchement. S'échappe de l'hôpital.	Blessé par un tir dans les fenêtres à Colditz.
67. Feron Oscar.	1re 2e 3e	1/3/41 27/3/42 25/4/42	 Égouts. Descente par fenêtre, et escalade d'un grillage.	
68. Peutren Jean.				
69. de Foresta Charles.		27/3/41	Quitte colonne allant aux douches.	
70. de Forton René.		29/3/41	Souterrain.	
71. Fournier Marcel.	1re 2e 3e	13/6/41 15/6/41 3/12/41	Déguisé en soldat allemand. Effraction de la porte de la cellule. Fausse cloison de camion.	
72. Fourrier Marcel.	1re 2e	13/3/41 8/6/42	S'échappe de la promenade. Souterrain.	
73. Franchini Jean.		9/5/41	Souterrain.	
74. Frat Robert.	1re 2e	11/7/41 8/6/42	Égouts puis barbelés. Souterrain.	
75. Fromont.		20/5/40	Abandon de la colonne de P. G. après capture.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATES	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
76 † GALLAIS Alfred.	1re	15/10/41	Souterrain.	S'est tué en sautant du train.
	2e	8/6/42	Souterrain.	
	3e	8/9/43	Sous l'identité belge, sauté d'un train.	
77. GAMBERO Jean.		6/3/41	Fausse corvée.	
78. GARDETTE Paul.		29/3/41	Souterrain.	
79. DU GARDIN Paul.	1re	23/9/41	Souterrain.	
	2e	8/2/42	Sectionnement barbelés.	
	3e	8/6/42	Souterrain.	
	4e	24/5/44	Souterrain de l'appel de Lübeck.	
80. GAUTHIER Serge.	1re	2/9/41	Sectionnement barbelés.	
	2e	6/8/42	Sectionnement barbelés.	
81. GÉRARD Georges.	1re	29/3/41	Souterrain.	
	2e	8/6/42	Souterrain.	
82. GESCHWIND.		1/41	Sauté du train.	
83. † GIROT Michel.	1re	27/5/42	Camouflé sous une planche à la promenade au parc.	Remis à la Gestapo et assassiné.
	2e	2/42	Corvée à la place d'un soldat.	
	3e	6/9/43	S'échappe lors d'une visite chez l'oculiste.	
	4e	27/4/44	Souterrain de l'infirmerie de Lübeck.	
84. GOBERT Jean.				
85. GODFRIN Léonce.	1re	12/40	Abandon d'une colonne en déplacement.	
	2e	19/6/44	Barreaux de cellule sciés escalade de barbelés à la prison de Graudenz.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATES	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
86. GOUBAUX Gaston.	1re	9/3/42	Sectionnement des barbelés.	
	2e	19/6/44	Barreaux de cellule sciés, escalade de barbelés à la prison de Graudenz.	
87. DE GOYS Antoine.		14/8/41	Fausse corvée.	
88. GRISELIN Maurice.		31/1/41	Conduite de chauffage central.	
89. GUIGUES Frédéric.	1re	11/7/42	Conduite d'asséchement.	
	2e	1/12/42	Par la porte et le barbelé du Vorlager.	
90. GUTH Jacques	1re	29/3/41	Souterrain.	
	2e	8/6/42	Souterrain.	
91. HENARD Jean.	1re	26/4/41	S'échappe de la promenade.	
	2e	17/8/41	Sectionnement des barbelés.	
92. HIRSCH Maurice.		1/6/41	Souterrain.	
93. HOUDART Paul.	1re	21/10/41	Sectionnement barbelés.	
	2e	14/10/41	Souterrain.	
	3e	8/6/42	Souterrain.	
94. HUBERT Marc		27/7/41	Souterrain.	
95. JEANJEAN Paul.		20/1/42	Fuite en promenade.	
96. † JORNA Léon.	1re	24/7/42	Camouflé dans le camp après évacuation.	*Disparu*
	2e	7/8/42	Barreaux de cellule sciés.	
	3e	27/4/44	Souterrain de l'infirmerie de Lübeck.	
97. JUNG André.		29/3/41	Souterrain.	
98. JUROWSKI Alexandre.		28/9/41	Sectionnement de barbelés.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATES	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
99. KLEIN Charles	1re	21/6/41	Descente d'une fenêtre de l'infirmerie.	
	2e	25/11/42	Descente dans la cuisine allemande déguisé en allemand.	
	3e	3/7/43	Souterrain.	
100. KOLTZ Arcadius.	1re	9/9/40	Sectionnement des barbelés.	
	2e	20/9/40	Par W.-C. de la prison.	
101. KUHNAST André.	1re	10/40	Sauté du train.	
	2e	23/7/41	Fausse corvée.	
102. LAGNEUX Jean.	1re	1/11/40	Sectionnement des barbelés.	
	2e		En partant d'un kommando	
103. LABOREL François.		1/6/41	Souterrain.	
104. LAILLAT Eugène.	1re	6/3/41	Fausse corvée.	
	2e	5/41	Sauté du train.	
105. † LALAND René.	1re	24/6/41	Sorti avec un convoi de serbes.	Libéré comme grand malade. Entré dans la Résistance et mort des suites de tuberculose rénale, suite de surmenage dans les travaux d'évasion.
	2e	15/10/41	Souterrain.	
	3e	26/10/41	Égouts.	
	4e	8/6/42	Souterrain.	
106. LALUE Robert.				
107. LAMACHE Paul.	1re	30/9/40	Sauté d'un train.	
	2e	27/4/44	Souterrain infirmerie de Lübeck.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATES	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
108. LAMAISON Henri.	1re	10/5/42	Souterrain.	
	2e	6/7/43	Franchissement de la palissade du parc de Colditz.	
	3e	27/4/44	Souterrain infirmerie de Lübeck.	
109. LAMIDEY Marcel.	1re	16/6/41	Escalade barbelés, descente dans le fossé de la citadelle.	
	2e	30/11/42	Fausse corvée de Français conduite par un faux allemand.	
110. LAMIDIEU Pierre.	1re	29/3/41	Souterrain.	
	2e	8/6/42	Souterrain.	
	3e	30/11/42	Fausse corvée conduite par un faux allemand.	
	4e	14/2/44	Parmi les sacs à linge sale.	
111. LASGNIER Robert.		14/12/41	Escalade de barbelés, descente dans fossé citadelle.	
112. LAUNAY Jean.	1re	27/7/41	Sectionnement barbelés.	
	2e	16/10/43	Sectionnement barbelés.	
113. LE GUET Maurice.		20/1/42	Faite pendant la promenade.	
114. LE JAN Julien.		30/5/41	Camouflage dans l'avant-camp.	
115. † LE JEUNE André.	1re	10/40	Sorti avec corvée.	*Disparu*
	2e	12/40	Camouflé dans la salle des douches.	
	3e	8/6/42	Souterrain.	
	4e	8/10/43	Escalade de barbelés.	
	5e	27/4/44	Souterrain infirmerie de Lübeck.	
116. LE MINTIER Paul.	1re	20/1/41	Dans un sac chargé sur un camion.	
	2e	10/12/41	Déguisé en interprète allemand.	
	3e	8/6/42	Souterrain.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATES	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
117. DE L'ESCALOPIER Joseph.		14/10/41	Souterrain.	
118. LÉVY Pierre.		15/12/41	Fuite entre l'hôpital et la gare.	
119. LOUIS Roger	1re	1/3/42	Déguisé en soldat allemand.	
	2e	15/3/44	Corvée à la place d'un soldat.	
120. † LUSSUS Albert.	1re	21/6/41	Souterrain.	Remis à la Gestapo; assassiné.
	2e	27/4/44	Souterrain de l'infirmerie de Lübeck.	
121. MADIN Roger.	1re	18/6/40	Quitte colonne prisonniers.	
	2e	12/8/40	En tenue civile.	
	3e	28/2/41	Déguisé en ouvrier.	
	4e	3/9/43	Enfermé dans une caisse.	
122. MARS Albert	1re	13/6/42	Barreaux de fenêtres sciés.	
	2e	21/6/42	Barreaux de fenêtres de cellules descellés.	
	3e	23/6/42	Cisaillé boulons de charnières porte cellule.	
123. MARCHAND Régis.	1re	6/41	En tenue civile.	
	2e	4/42	Fausse corvée.	
124. MAS Jean.		23/10/41	Souterrain.	
125. MASCRET René.				
126. MASSE Gabriel.	1er	13/9/41	Sauté du train.	
	2e	8/6/42	Souterrain.	
	3e	25/4/44	Souterrain de l'appel à Lübeck.	
127. † MATTEI Antoine.	1re	5/8/41	Par les toits.	En Indochine, empoisonné par cuisinier chinois.
	2e	25/3/42	Sectionnement barbelés.	
	3e	28/1/43	Remplace un soldat, s'enfuit d'une corvée.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATES	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
128. DE MAZAN Guy.	1re	19/12/41	Fuite en cours de déplacement.	
	2e	23/3/42	Camouflage dans la baraque des colis.	
129. MERMOUD Alfred.	1re	15/10/41	Souterrain.	
	2e	26/10/41	Égouts.	
	3e	8/6/42	Souterrain.	
130. MERPILLAT René.		31/1/41	Conduite de chauffage central.	
131. MESSIN Pierre.		23/7/41	Corvée conduite par un français en sous-officier allemand.	
132. MONDON Pierre.		31/1/41	Conduite de chauffage central.	
133. MORVAN Lucien.	1re	21/9/42	En cours de déplacement sous la conduite de sentinelles.	
	2e	2/10/42	Sectionnement des barbelés.	
	3e	6/10/42	Sectionnement de barbelés.	
	4e	10/5/42	Épouillage au camp allemand.	
	5e	11/8/42	Conduite de chauffage central.	
134. MOURA Clément.		29/3/41	Souterrain.	
135. NALET René.	1re	29/9/40	Sauté d'un train.	
	2e	16/9/41	Sectionnement de barbelés.	
	3e	9/3/42	Sectionnement de barbelés.	
	4e	3/9/42	Enfermé dans une caisse.	
	5e	24/4/44	Souterrain infirmerie de Lübeck.	
136. PAWLAK Léo.	1re	1/41	S'enfuit lors d'une visite à l'hôpital.	
	2e	8/41	Égouts.	
	3e	25/4/42	Sortie en civil.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATES	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
137. PERILHOU Jean.		19/8/40	En électricien.	
138. PERODEAU André.	1re	13/8/41	A la place d'un soldat envoyé en corvée.	
	2e	28/12/42	En électricien.	
139. PERRIN Alfred.	1re	2/1/41	Quitte une colonne se rendant aux colis.	Coup de baïonnette dans la cuisse.
	2e	11/7/41	Conduite d'assèchement.	
140. PERRIN Robert.	1re	13/3/41	Quitte la colonne en promenade.	
	2e	28/7/41	En ouvrier, descente d'un 3e étage, traversée réfectoire allemand.	
	3e	3/12/43	Escalade des barbelés.	
141. PETIT André	1re	26/6/41	Sorti du camp avec un convoi de Serbes.	
	2e	15/10/41	Souterrain.	
	3e	8/6/42	Souterrain.	
	4e	25/4/44	Souterrain de l'appel de Lübeck.	
142. PETITFRET Julien.		29/3/41	Souterrain.	
143. PHILIPPE Pierre.		29/3/43	En corvée après échange de place avec un soldat.	
144. PICHEGRU Henri.	1re	3/41	Passage de barbelés et sortie avec corvée de soldats.	
	2e	25/4/42	Sortie en civil.	
	3e	22/2/44	Fausse cloison de camion.	
145. PORTEFAIX André.		20/2/41	Camouflé dans un car allemand.	
146. PRADOURA Hubert.	1re	29/3/41	Conduite de chauffage central.	
	2e	30/11/42	Fausse corvée.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATES	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
147. PROUTCHENKO Michel.	1re	26/3/42	Changement d'identité avec un sous-officier français départ d'un kommando.	
	2e	28/5/42	Corvée à Rawa-Ruska.	
	3e	9/7/42	Corvée à Rawa-Ruska.	
	4e	1/5/43	Passage par-dessus la barrière du poste de police.	
	5e	2/11/43	Camouflé dans un camion.	
148. RENAULT Albert.	1re	30/5/40	Franchissement d'une clôture.	
	2e	5/12/41	Déguisé en sous-officier allemand.	
	3e	8/6/42	Souterrain.	
149. REYMOND Marcel.	1re	26/7/41	Souterrain.	
	2e	1/8/41	Sectionnement barbelés.	
	3e	17/12/41	Fuite lors d'une visite chez le dentiste.	
150. REURE Georges.	1re	6/41	Conduite de chauffage central.	
	2e	9/7/42	Corvée à la place d'un soldat.	
151. RIBIÈRE Jean.	1re	26/4/41	Sectionnement des barbelés.	
	2e	10/41	Sectionnement des barbelés.	
	3e	3/12/43	Franchissement des barbelés.	
152. RICAUD Louis.	1re	9/5/41	Souterrain.	
	2e	18/5/42	Souterrain.	
153. ROESCH Bernard.		2/8/41	Sectionnement barbelés.	
154. ROSENBERG. Émile.	1re	14/10/41	Souterrain.	
	2e	17/10/41	Sauté du train.	
	3e	21/10/41	Sectionnement barbelés.	
	4e	8/10/42	Souterrain.	
155. ROYER Albert.		14/3/42	Déguisé en officier allemand.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATES	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
156. SAGON Henri.		31/1/41	Conduite de chauffage central.	
157. SCOLARY Édouard.		23/7/41	Corvée commandée par officier déguisé en allemand.	
158. SEZARY Claude.	1re	31/1/41	Conduite de chauffage central.	
	2e	10/2/43	Déguisement en allemand et fuite.	
159. DE SEGONZAC Édouard.	1re	27/3/42	Égouts du camp.	
	2e	15/9/43	Dans la voiture à ordures.	
160. SIOT Louis.		27/3/42	Égouts du camp.	
161. TARRADE Jean.	1re	9/12/40	Sortie avec détachement de malades libérés.	
	2e	22/12/42	Camion à double cloison.	
162. THIBAUD André.	1re	20/2/41	Dissimulé dans un car allemand.	
	2e	28/7/41	En ouvrier sciant des barreaux, descente du 3e étage.	
163. † THIBAUDIN Charles.	1re	8/5/41	Souterrain.	*Disparu*
	2e	13/5/42	Souterrain.	
	3e	27/4/44	Souterrain de l'infirmerie de Lübeck.	
164. THOREAU DE LA SALLE Robert.	1re	3/12/41	Sectionnement barbelés.	
	2e	6/8/42	Sectionnement barbelés.	
165. THOREUX Paul.	1re	15/2/41	Dissimulé dans un camion.	
	2e	11/7/41	Tuyau de drainage.	
166. DE TILLIÈRE Jean.	1re	20/9/40	Quitte le train.	
	2e	5/10/40	S'enfuit du poste de police.	
	3e	9/3/42	Sectionnement barbelés.	
	4e	24/4/44	Souterrain.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATES	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
167. TOMASINI Augustin.	1re	29/3/41	Souterrain.	
	2e	22/7/43	Sectionnement des barbelés.	
168. TOURNON.		1/41	S'enfuit d'une corvée.	
169. TROJANI Pierre.	1re	8/41	Percement d'un mur.	
	2e	8/42	Sectionnement des barbelés.	
	3e	25/2/44	S'échappe au retour du conseil de guerre.	
	4e	20/6/44	Scie les barreaux de sa cellule, et escalade un mur.	
170. TUAL Jean.		13/8/41	S'enfuit d'une corvée.	
171. VERON Jean.	1re	11/5/41	Saute d'un train.	
	2e	7/5/41	Souterrain.	
172. VIALLET Pierre.		31/1/41	Conduite de chauffage central.	
173. VIDALENC Basile.	1re	25/8/41	Sectionnement des barbelés.	
	2e	21/5/42	Camouflage dans le camp après évacuation.	
174. VID-BAROSI Victor.	1re	14/10/41	Souterrain.	
	2e	8/6/42	Souterrain.	
175. VILBERT.		31/1/41	Conduite de chauffage central.	
176. † WILLEMET Raymond.	1re	8/41	Départ avec les anciens combattants.	*Disparu*
	2e	16/10/43	Sectionnement des barbelés.	
	3e	27/2/44	Sectionnement des barbelés.	
177. ZAFIROPOULO Costa.	1re	10/12/41	Déguisé en interprète allemand.	
	2e	8/6/42	Souterrain.	
	3e	22/5/44	Souterrain de l'appel à Lübeck.	

III. — TENTATIVES D'ÉVASION

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATES	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
1. AUBRY Paul.	1re	23/7/41	Souterrain.	
	2e	28/6/42	Souterrain.	
2. BREJOUX Jean.		2/43	Camouflé dans une voiture contenant des paillasses.	
3. CALS Gaston.	1re	23/7/41	Souterrain.	
	2e	8/6/42	Souterrain.	
4. CARRION Georges.	1re	1/10/41	Égouts.	
	2e	22/9/42	Égouts.	
5. CASSEL Jean.	1re	24/7/42	Camouflage dans le camp après évacuation.	
	2e	17/8/42	A scié les barreaux de sa cellule.	
	3e	3/9/43	Enfermé dans une caisse.	
	4e	27/4/44	Souterrain.	
6. CHOTARD Auguste.		21/3/42	Effraction d'un local.	
7. CONGAR Georges.	1re	8/6/42	Souterrain.	
	2e	27/4/44	Souterrain de l'infirmerie de Lübeck.	
8. FABRE Georges.		24/12/41	Barbelés.	
9. FIEVET Jean.		11/7/41	Tuyau de drainage.	
10. GAVOUVÈRE Maurice.		23/7/41	Souterrain.	
11. GUENET Maxime.		11/7/41	Tuyau de drainage.	
12. GUILLERME Richard.		11/41	Escalade des barbelés.	
13. LAFORTE-MANY Raymond.	1re	8/6/42	Souterrain.	
	2e	7/4/44	Souterrain.	

NOM ET PRÉNOM	NOMBRE	DATES	MOYENS EMPLOYÉS	OBSERVATION
14. MANHEIMER Raymond.	1re	24/4/42	S'enfuit à la gare.	
	2e	10/10/42	Substitution à un soldat de corvée.	
15. OLIVE Noël				
16. OUSTRIC Georges.	1re	13/4/41	Sectionnement des barbelés.	
	2e	8/6/42	Souterrain.	
17. PETIT-COLIN Léon.	1re	23/7/41	Souterrain.	
	2e	8/6/42	Souterrain.	
18. POIRET Pierre.		8/6/42	Souterrain.	
19. PORGES Lucien.	1re	4/41	Voiture à linge.	
	2e	11/7/41	Tuyau de drainage.	
20. TIGUE Albert.		2/41	Fausse corvée.	
21. VIGNON Pierre.	1re	23/9/41	Souterrain.	
	2e	8/6/42	Souterrain.	

IV

Une vingtaine d'autres officiers dont les plus marquants furent : BRISAC, FOUGÈRE, LE COZ, Max LE JEUNE, LE MARCHAND, PAILLE, PENDUFF, DE SEYNE, STOECKEL, etc... firent preuve d'activités d'évasion moins heureuses qui les conduisirent à Colditz où plusieurs d'entre eux entrèrent dans des équipes dont les projets ou les travaux n'aboutirent pas.

TABLE DES MATIÈRES

Deuxième partie

LES INDOMPTABLES A LÜBECK

I. — La bataille de l'évasion se poursuit.

II. — Les activités consécutives a la libération.

APPENDICE

BERGER-LEVRAULT, NANCY. — 119903-10-57. — DÉPOT LÉGAL : 4e TRIM. 1957.